MÉTHODE

DE TRAITER

LES MORSURES

DES ANIMAUX ENRAGÉS,

ET DE LA VIPERE;

SUIVIE D'UN PRÉCIS SUR LA PUSTULE MALIGNE.

MÉTHODE

DE TRAITER

LES MORSURES

DES ANIMAUX ENRAGÉS,

ET DE LA VIPERE;

SUIVIE D'UN PRÉCIS SUR LA PUSTULE MALIGNE.

Par M. ENAUX, Profeſſeur du Cours d'Accouchements des Etats de Bourgogne, Penſionnaire de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon, &c.

Et par M. CHAUSSIER, Profeſſeur d'Anatomie des Etats de Bourgogne, Penſionnaire de l'Académie de Dijon, Aſſocié regnicole de l'Acad. R. de Chir. de Paris, des Acad. R. des Sc. de Niſmes, Toulouſe, Montpellier, Correſp. de la Soc. R. de Méd. de Paris, &c.



A DIJON,

Chez A. M. DEFAY, Imprimeur de S. A. S. Mgr. LE PRINCE DE CONDÉ, & des États.

M. DCC. LXXXV.

AVEC APPROBATIONS ET PRIVILEGE DU ROI.



A NOSSEIGNEURS,

NOSSEIGNEURS

LES ÉLUS-GÉNÉRAUX

DES ÉTATS DE BOURGOGNE.

NOSSÈIGNEURS,

L'Ouvrage que nous avons l'honneur de vous présenter, a pour objet

le ſoulagement, la conſervation des hommes, & il intéreſſe particuliérement la Bourgogne : ce ſont des titres puiſſants pour mériter vos bontés & votre protection.

Daignez, NOSSEIGNEURS, *agréer l'hommage de notre travail, comme une preuve de notre zele, de notre reſpect & de notre reconnoiſſance.*

Nous ſommes, avec le plus profond reſpect,

NOSSEIGNEURS,

Vos très-humbles & très-obéiſſants ſerviteurs,
ENAUX & CHAUSSIER.

TABLE.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

AVERTISSEMENT.

L'OUVRAGE de MM. Enaux & Chauſſier, eſt compoſé de quatre parties diſtinctes.

1°. D'un diſcours préliminaire, dans lequel, après avoir expoſé les motifs, le plan de leur travail, ils examinent rapidement les différents traitements employés contre la morſure des animaux enragés, font ſentir l'avantage du traitement local, expreſſément recommandé par tous les Praticiens, tant anciens que modernes, comme le ſeul moyen préſervatif, le ſeul qui mérite le nom de ſpécifique; ils indiquent auſſi les différents Auteurs, dont ils ont tiré les préceptes qui ſont la baſe de leur travail.

2°. De la méthode la plus efficace pour le traitement de la morſure des animaux enragés.

3°. De la méthode de traiter les morſures de la vipere, de l'orvet, &c.

4°. D'un précis ſur la nature, la cauſe, les différences & le traitement de la Puſtule maligne.

Ces différents traités, écrits d'une maniere claire & à la portée de tout le monde, ſont principalement deſtinés à répandre dans les campagnes les connoiſſances néceſſaires ſur des accidents très-fâcheux & trop fréquents : mais comme la Puſtule maligne n'eſt pas connue dans toutes les provinces, on a tiré ſéparément un certain nombre d'exemplaires de la méthode de traiter les morſures des animaux enragés & de la vipere.

APPROBATIONS.

Extrait des Regiſtres de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon.

Du 5 Août 1784.

M. Raudot, qui avoit été chargé, avec M. Durande, de l'examen du Mémoire faït par MM. Enaux & Chauſſier, ſur le traitement convenable aux bleſſures faites par des animaux enragés, ou venimeux, & ſur la puſtule maligne, a dit :

L'Académie nous avoit nommés, M. Durande & moi, pour examiner le Mémoire précis ſur le traitement convenable aux bleſſures faites par des animaux enragés, ou venimeux, & ſur la Puſtule maligne, composé par MM. Enaux & Chauſſier, par ordre de MM. les Elus-généraux de la Province.

Cet Ouvrage, par ſa clarté & par la ſageſſe des conſeils qu'il renferme, nous a paru fait pour remplir les vues de l'Adminiſtration, & pour ajouter à l'idée avantageuſe que l'Académie & le public ont des talents de ſes Auteurs.

Nous croyons, en conſéquence, que la publication de cet Ouvrage ne peut qu'être très-utile à la Province, & que l'Académie peut permettre à MM. Enaux & Chauſſier de prendre, au frontiſpice de ce Mémoire, la qualité d'Académiciens Penſionnaires, & de le faire imprimer, comme faiſant ſuite des nouveaux Mémoires. A Dijon, ce 5 Août 1784.

Signés, RAUDOT & DURANDE.

CE rapport ouï, l'Académie a approuvé l'Ouvrage de MM. Enaux & Chaussier, & leur a permis de prendre la qualité d'Académiciens au frontispice de cet Ouvrage, & de le faire imprimer comme faisant suite de ses Mémoires.

Je soussigné Secrètaire perpétuel de l'Académie, certifie que l'Extrait ci-dessus est conforme à ce qui a été dit par les Commissaires, & arrêté par l'Académie. A Dijon, ce 15 Janvier 1785. *Signé*, MARET.

Extrait des Registres de la Société royale de Médecine.

LA Société royale de Médecine nous a chargés de lui rendre compte d'un Ouvrage qui lui a été présenté par MM. Enaux & Chaussier. Cet Ouvrage, qui doit être publié par ordre de MM. les Elus-généraux des Etats de Bourgogne, pour être distribué dans toute la Province, a pour titre : *Methode de traiter les morsures des animaux vénéneux, & particulièrement celles des animaux enragés.*

Cet ouvrage est écrit d'une maniere claire, & à la portée des gens de la campagne ; il ne renferme que des préceptes utiles & conformes à la saine pratique de la Médecine. C'est avec plaisir que nous avons vu que MM. Enaux & Chaussier ont insisté principalement sur le traitement externe dans la curation de la rage. Les réflexions sur les précautions qu'il faut prendre en se servant de l'alkali volatil, sont très-sages. Les formules qui terminent ce Trai-

té, ſont peu diſpendieuſes; & il nous paroît que les Auteurs ont parfaitement rempli les vues de MM. les Elus-généraux des Etats de Bourgogne. Nous penſons que cet Ouvrage mérite l'approbation de la Société royale de Médecine, & d'être imprimé ſous ſon privilege. Au Louvre, ce 12 Octobre 1784.

Signés, DESPERRIERES & ANDRY.

LA Société royale de Médecine ayant entendu, dans ſa ſéance tenue au Louvre le 12 de ce mois, la lecture du rapport ci-deſſus, en a adopté les concluſions : en foi de quoi je certifie le préſent extrait conforme à l'original contenu dans les Regiſtres de la Société, & au jugement de cette Compagnie. A Paris, le 13 Octobre 1784.

Signé, VICQ D'AZIR, Secrét. perpét.

Extrait des Regiſtres de l'Académie royale de Chirurgie.

Du Jeudi 28 Octobre 1784.

MESSIEURS Sabatier & Fabre, nommés Commiſſaires pour l'examen d'un manuſcrit intitulé : *Méthode de traiter les morſures des animaux venimeux, & particuliérement celles des animaux enragés, par MM. Enaux & Chauſſier*, qui ſera imprimé par ordre de MM. les Elus-généraux des Etats de Bourgogne, pour être diſtribué gratuitement dans cette Province; & d'un autre manuſcrit ayant pour titre : *Précis ſur la nature, la cauſe, les différences,*

& le traitement de la Puſtule maligne, ont fait leur rapport, & dit que ces Diſſertations méritent l'approbation de l'Académie, non-ſeulement par le mérite de ces Ouvrages, mais encore parce qu'ils rendront un témoignage public des ſentiments d'humanité qui inſpirent MM. les Elus-généraux des Etats de Bourgogne, & qu'il doit être permis à M. Chauſſier de prendre, à la tête de ces Ouvrages, le titre d'Aſſocié de l'Académie.

La Compagnie ayant confirmé ce rapport, j'en ai délivré le préſent extrait, que je certifie conforme aux Regiſtres. A Paris, le 29 Octobre 1784. *Signé*, LOUIS, Secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Chirurgie.

Le privilege ſe trouve aux nouveaux Mémoires de l'Académie de Dijon.



DISCOURS
PRÉLIMINAIRE,

DANS lequel on expoſe les motifs, le plan de cet Ouvrage, & quelques obſervations ſur les objets qui y ſont traités.

TANDIS que MM. LES ÉLUS GÉNÉRAUX s'occupent, ſans relâche, des grands objets d'adminiſtration, de commerce, de navigation & d'induſtrie, ils ne négligent aucun autre détail, ils portent, en même temps, un regard attentif ſur des objets qui paroiſſent d'une importance moins générale; mais, aux yeux d'un Adminiſtrateur ſage & éclairé, rien n'eſt indifférent, rien n'eſt petit; tout ce qui tend à perfectionner les arts, à répandre les connoiſſances utiles, à favoriſer la population, à conſerver la ſanté, à prévenir quelqu'accident; enfin, tout ce qui contribue au bonheur général & à celui de chaque individu, fixe ſon attention, tout l'occupe & l'intéreſſe éga-

lement. C'eſt à ces vues de bienfaiſance & de patriotiſme que nous devons l'établiſſement des différents Cours publics & gratuits, qui, comme le diſent les Auteurs du Journal de Paris, rendent en quelque ſorte notre ville l'*émule de la capitale.*

On ſe plaignoit depuis long-temps de ne trouver dans les campagnes que des Sages-femmes ignorantes; on ſe plaignoit que les Chirurgiens inſtruits y étoient en petit nombre. Ce n'étoit certainement point le défaut de capacité & d'aptitude; mais les moyens d'inſtructions étoient rares, difficiles, diſpendieux. Le hazard & le beſoin formoient les Sages-femmes: une fois enhardies par une premiere tentative, ſans principes, ſans connoiſſances, elles ſe mêloient des accouchements, & une routine aveugle étoit le ſeul guide de celles qui paſſoient pour les plus inſtruites. Les Chirurgiens qui ſe deſtinoient pour les campagnes, ſe contentoient d'études ſuperficielles, parce que ſouvent leurs facultés ne leur permettoient pas d'aller chercher dans les autres provinces les moyens d'inſtructions, & d'y ſuivre aſſez long-temps les Cours. Maintenant ces obſtacles ſont levés. Nous avons, depuis pluſieurs an-

ées, des Cours publics & gratuits d'Ac-
ouchements (1), d'Anatomie (2), de

(1) Le Cours d'Accouchements, établi en 773, par *MM. les Elus-généraux*, ſe fait ré-ulièrement, chaque année, au printemps, en utomne, & dure au moins un mois. M. *Enaux*, rofeſſeur de ce Cours, ne ſe borne pas à xpoſer de la maniere la plus claire, les pré-eptes les plus importants; mais il fait ma-œuvrer les Eleves ſur des mannequins. A haque Cours, on admet vingt femmes de la ampagne, &, pour ſubvenir aux dépenſes u'elles peuvent faire, on donne à chacune 6 liv.

(2) Depuis 1769, M. *Chauſſier* faiſoit ré-ulièrement chaque année, & à ſes frais, des ours publics & gratuits d'Anatomie. *MM. les lus généraux* conſidérant l'importance de ce ours pour l'inſtruction des Etudiants en Chi-urgie, & les progrès des Eleves de l'Ecole e Peinture, l'établirent en 1780. Ce Cours, nnoncé par des affiches dans la Province, ommence à la St. Martin, & dure trois mois onſécutifs. Le Profeſſeur ne ſe borne pas à ne ſimple démonſtration; mais après avoir onſidéré la conformation, l'action des parties ans l'état de ſanté, il en examine les déran-ements, l'altération dans l'état de maladie, ndique les moyens curatifs : ainſi ce Cours evient intéreſſant pour toutes les claſſes de itoyens.

A la ſuite de ce Cours, M. *Chauſſier* fait un ours public ſur les maladies des yeux, les oyens d'y remédier.

Chymie, de Minéralogie (1), de Matiere médicale (2), de Botanique (3); & ces Cours font une ſuite continue d'inſtruc-

---

(1) C'eſt au zele de M. *de Morveau* qu'on doit le projet des Cours de Chymie, de Minéralogie: c'eſt à l'étendue de ſes connoiſſances que l'on doit la célébrité dont jouiſſent ces établiſſements. En 1774, M. *de Morveau* lut, à l'Académie, un Mémoire ſur l'utilité & les avantages d'un Cours de Chymie. Ce Mémoire intéreſſant fut préſenté à MM. les Elus; ils y applaudirent, & fonderent un Cours de Chymie, qui, depuis ce temps, ſe fait réguliérement par trois Commiſſaires nommés par l'Académie: ces Commiſſaires ſont, MM. *de Morveau*, *Maret*, *Chauſſier*. Pour rendre ce Cours plus intéreſſant, M. *de Morveau* fait, chaque année, un Cours de Minéralogie, dans lequel il expoſe tous les minéraux de la Bourgogne.

(2) Le Cours de Matiere médicale, établi en 1776, ſuite néceſſaire du Cours de Chymie, eſt fait avec le plus grand ſuccès, par M. *Maret*, qui réunit tous les objets les plus intéreſſants.

(3) En 1771, M. *Legouz de Gerland* donna à l'Académie un jardin vaſte & bien diſpoſé; mais les fonds pour l'entretien de ce jardin étant peu conſidérables, MM. LES ELUS GÉNÉRAUX y ont ſuppléé, & chaque année, dans le courant de Juillet, M. *Durande* fait un Cours public, dont il augmente l'utilité par des herboriſations à la campagne.

tions,

tions, dont les avantages ſe font ſentir tous les jours.

C'eſt dans ces mêmes vues d'utilité publique, que MM. les ÉLUS-GÉNÉRAUX ont fait réimprimer, l'année derniere, & diſtribuer gratuitement dans toute la Province, *le Catéchiſme ſur les Aſphyxies, par M. de Gardanne*, Ouvrage rendu plus intéreſſant par les avis qu'y a ajoutés M. *Maret*, ſur les précautions à prendre pour les exhumations.

Les accidents qu'occaſionne de temps en temps la morſure des animaux enragés & venimeux, ont auſſi fixé l'attention de MM. LES ÉLUS. C'eſt dans les campagnes que l'on voit le plus ordinairement ces accidents, & trop ſouvent les ſecours y manquent; les vrais moyens curatifs y ſont ignorés, méconnus, ou remplacés par des pratiques abſurdes, bizarres, ſuperſtitieuſes, & toujours inefficaces. Ces différentes conſidérations ayant fait deſirer à MM. LES ÉLUS que l'on répandît dans les campagnes une inſtruction ſur la méthode à ſuivre dans ces cas malheureux, ils ont daigné nous choiſir pour remplir leurs vues patriotiques, & par *une Délibération du 9 Juillet dernier, ils nous ont invités à rédiger le plutôt*

poſſible, un Précis de la meilleure Méthode curative de la Rage, ainſi que de la morſure de la Vipere & autres animaux venimeux, extrait des meilleurs Auteurs, pour être, ledit Précis, imprimé aux frais de la Province, & envoyé tant aux Curés, qu'aux Syndics des Communautés, & communiqué par eux aux Chirurgiens des lieux. Honorés depuis pluſieurs années, du choix & de la confiance de MM. les Adminiſtrateurs pour les Cours fondés par leur bienfaiſance, nous avons regardé cette commiſſion importante, comme une nouvelle marque de leur eſtime & de leur confiance. Pour tâcher de répondre à leurs deſirs, à leurs vues patriotiques, & de faire un Ouvrage véritablement utile, nous avons évité avec ſoin toute diſcuſſion théorique ſur la nature, la marche de la maladie; nous avons ſeulement indiqué les faits les plus eſſentiels: mais en expoſant la méthode curative, nous ne nous ſommes pas bornés à des généralités vagues, comme on les trouve dans tous les Auteurs. Convaincus par mille exemples, qu'il n'y a rien de ſi dangereux que des préceptes généraux, lorſqu'on ne les plie pas à propos aux circonſtances, nous n'avons pas craint

d'entrer dans les plus grands détails ſur le traitement convenable aux différentes bleſſures, ſur les attentions néceſſaires dans les panſements & l'application des cauſtiques. Enfin, pour mettre dans cet Ouvrage plus d'ordre, de clarté & de ſimplicité, nous l'avons diviſé en deux parties; chacune a été ſous-diviſée en paragraphes, qui forment en quelque ſorte autant de chapitres deſtinés à l'expoſition d'un précepte particulier. On trouvera peut-être que ce plan a donné à notre Ouvrage une certaine étendue; mais en le faiſant plus court, nous aurions craint de le rendre moins clair, moins utile pour les perſonnes à qui il eſt ſpécialement deſtiné. Dans un objet auſſi important, les détails qui tendent à éclaircir la méthode, à en ſpécifier l'application, à prévenir les abus, à indiquer les inconvénients, ne ſont jamais ſuperflus, même pour les gens de l'art, & ils ſont abſolument néceſſaires pour toute autre perſonne : c'eſt auſſi l'avis des Sociétés ſavantes auxquelles nous avons ſoumis notre travail, & qui lui ont accordé les approbations les plus flatteuſes.

Pour faire mieux ſentir les avantages & l'efficacité du traitement que nous

avons recommandé dans le cours de cet Ouvrage, nous ajouterons ici quelques considérations particulieres, qui nous serviront à rappeller les préceptes les plus essentiels, & à faire connoître l'opinion & les procédés curatifs employés par les Praticiens les plus distingués. Toujours, ou du moins presque toujours, la Rage est pour l'homme une maladie communiquée, la suite de la morsure d'un animal enragé : elle dépend donc, comme toutes les maladies contagieuses, d'un venin, ou, si l'on veut, d'un virus que la dent de l'animal porte & insinue dans la partie : ainsi, la blessure est le centre & le foyer de l'infection; c'est un fait évident. Mais que l'on détruise exactement & promptement la surface imprégnée de venin, qu'on l'entraîne par une suppuration profonde & abondante, qu'on empêche son développement & son passage dans le sang, on préviendra sûrement la maladie affreuse à laquelle il devoit donner naissance. Les plus anciens Médecins avoient bien senti l'importance de cette vérité : elle étoit la base de leur théorie & de tous leurs procédés dans la pratique. Le feu étoit le moyen dans lequel ils mettoient la plus grande confiance.

Celse, *Dioscoride*, & tous les Médecins grecs & arabes (1) conseillent de brûler hardiment la plaie faite par un animal enragé. *Il faut*, disoit Rufus, *commencer par agrandir la plaie, en exprimer le sang, y appliquer des cauteres plus larges que la blessure, panser ensuite avec des oignons, & lorsque les escarres seront tombées, empêcher la cicatrice pendant quarante à cinquante jours.* Presque tous, avant la cautérisation, conseillent de laver fortement la plaie, d'y appliquer une large ventouse, afin d'extraire & d'entraîner, avec le sang, une portion de l'humeur vénéneuse : à ce traitement local, ils ajoutoient l'usage de quelques remedes internes fort simples ; mais ils les regardoient seulement comme des moyens accessoires, car ils les négligent souvent, ou bien ils les changent, & en indiquent une grande variété. Nous pourrions citer un grand nombre d'exemples de l'efficacité de ce traitement local : on en trouve plusieurs dans les ouvrages de *Valériola*,

---

(1) M. Méderer remarque que de tous les Médecins anciens, il n'y a que *Cælius Aurelianus* & *Oribase* qui n'aient pas recommandé la cautérisation de la plaie.

de Fabrice de Hilden, *de Decker*, &c. Nous nous bornerons à celui que rapporte *M. Méderer*, & dont il a conſtaté la vérité. En 1782, onze perſonnes furent mordues, en différentes parties, par un chien enragé : trois jours après l'accident, un payſan du canton appliqua ſur les bleſſures un fer ardent, les cautériſa profondément, & ſans aucun autre remede, que les ſoins néceſſaires pour les bleſſures, tous furent préſervés de la rage. Il eſt donc évident que le traitement local ſeul ſuffit; la raiſon l'indiquoit déjà, l'expérience l'a prouvé : mais comme l'application d'un fer rouge n'eſt pas convenable à toutes les bleſſures, comme elle n'eſt pas toujours facile; enfin, comme elle paroît cruelle, & répugne à la ſenſibilité du plus grand nombre des bleſſés, les Praticiens, ſans perdre de vue l'objet eſſentiel, le foyer de l'infection, ont cherché d'autres moyens, mais tendants toujours au même but. *Jean de Vigo* vouloit qu'après les ſcarifications on brûlât exactement & profondément la bleſſure avec de l'huile de ſureau bouillante. » Mais ſi le patient craint le feu, » dit *Mathiole*, il faudra uſer de cauteres » potentiels, compoſés de choſes cor-

» rosives & ulcératives, à quoi le su-
» blimé est fort bon, le mêlant parmi des
» onguents réfrigératifs, afin qu'il ne
» fasse tant de mal; il est bon, ajoute-
» t-il, parce qu'il brûle fort efficacement,
» & parce que l'escarre qu'il a causée,
» tombe en deux jours. » *Agricola* conseille pour caustiques, l'alun, le beurre d'arsenic, l'huile de vitriol. *Roder. à Fonseca*, *Weickard*, *Palmarius* recommandent le précipité rouge. *Paré* indique aussi les caustiques; mais il n'en spécifie aucun, parce qu'ils sont tous bons, pourvu qu'ils ne soient pas composés de substances mercurielles ou arsenicales. D'autres ont conseillé l'excision de la partie mordue. Nous avons vu un Chirurgien de cette province, employer sur lui-même ce procédé douloureux : il fut mordu légérement par un chien enragé; il sépara sur-le-champ, avec la pointe de son bistouri, le lieu de la morsure, & se mit ainsi à l'abri de la rage : telle étoit la théorie & la pratique des anciens; quoique leurs procédés parussent différents, ils étoient également efficaces, ils tendoient au même but : détacher le venin de la partie, empêcher, dit *Paré*, qu'il n'entre dedans le corps, & pénetre aux parties

nobles. Tous s'accordent, en ce point, d'exciter la ſuppuration, de l'entretenir long-temps ; auſſi recommandent-ils expreſſément de mettre dans la plaie un pois, un morceau d'éponge, de racine de gentiane, de la ſaupoudrer quelquefois avec le précipité rouge, de la panſer avec des véſicatoires, des onguents irritants, des emplâtres attractifs, afin, diſent-ils, de dompter & de détruire le virus attaché à la partie. Ces vues ont toujours été adoptées par les Praticiens les plus ſages, & forment encore la méthode curative *d'une quantité de modernes* (1), tels que les célebres *Vanſwieten*, *Morgagni*, *Lieutaud*, *Schmucker*, *Fothergill*, *Raimond*, *Ehrmann*, *Méderer*, *&c.*....... Quelques-uns, il eſt vrai, conſeillent en même temps l'uſage des remedes internes & du mercure, mais pluſieurs en ont reconnu l'inſuffiſance, & ſe bornent au traitement local (2).

---

(1) Voyez l'Ouvrage intéreſſant de M. *Andry*, intitulé, Recherches ſur la Rage. On peut auſſi conſulter les Ouvrages de *Sckenkius*, *Bonnet*, *Manget*, *Wanderwiel*, *Baldinger*, & généralement tous les Obſervateurs.

(2) MM. *Fothergill*, *Raimond*, Médical-Obſervations aud inquiries, tom. V.

Attentifs à obſerver la nature, à ſuivre ſes mouvements, les premiers Médecins recueilloient les faits, ſans en chercher l'explication : mais par la ſuite on ne ſe borna pas à cette ſimple & ſage obſervation ; on voulut connoître les cauſes, raiſonner des effets, & de là ſont venues les hypotheſes, les conjectures & les ſyſtêmes. Tous virent bien que le venin inſinué par la morſure d'un animal enragé, étoit toujours un certain temps dans un état d'inaction, & que ſi on en négligeoit la deſtruction, il occaſionnoit la Rage. Mais comment ce mal local peut-il occaſionner un déſordre général ? Quelques-uns crurent que le venin pénétroit peu à peu le tiſſu des parties, & ſe propageoit aux parties nobles, par le moyen des nerfs : d'autres, & ce fut le plus grand nombre, penſerent que le virus abſorbé ſe mêloit aux fluides, en cauſoit l'altération, & produiſoit ainſi une infection générale ; & c'eſt d'après cette idée, pouſſée trop loin, que l'on vit quelques Praticiens chercher des ſpécifiques, des dépuratifs dans l'uſage des remedes internes. *Chriſt. Nugent* attaqua cette opinion, dans un Ouvrage qu'il publia en 1753. Après

avoir obſervé que les premiers effets de toute eſpece de poiſon ſe manifeſtent toujours par des affections du ſyſtême nerveux, il penſe que les accidents occaſionnés par la morſure d'un animal enragé, ſont purement ſpaſmodiques : il appuie ſon opinion par la conſidération de ce qui arrive après la piquure d'un tendon, après l'inoculation de la petite vérole, la morſure de la vipere, &c. (1).

(1) Dans une lettre que M. *Sabatier* nous écrivoit, ce célebre Praticien nous marquoit, qu'en 1782, à la rentrée publique de l'Académie royale de Chirurgie, il avoit lu un Mémoire ſur le traitement des morſures faites par des animaux enragés, dans lequel il établit l'efficacité du ſeul traitement local. J'ai comparé ce qui ſe paſſe dans la morſure des animaux enragés, à une inoculation qui doit manquer ſon effet, ſi les miaſmes vénéneux perdent leur activité : or, c'eſt ce qui arrive par l'action du feu ou des cauſtiques, qui les détruiſent ou les dénaturent. Pour appuyer la méthode que je preſcrivois, j'ai fait voir ſon analogie avec le traitement des chancres vénériens par le cauſtique, celui des aphtes par le même moyen, celui des anthrax malins, qui ont tant d'analogie avec la Puſtule maligne, par le feu ou par la pierre à cautere, &c. Je crois la guériſon sûre, du moment que la partie bleſſée eſt cautériſée aſſez profondément; auſſi ne fais-je rien prendre aux

Malgré la diverſité des ſymptomes produits par les différents poiſons, il croit que l'infection ne peut être ni dans le ſang, ni dans les autres fluides, mais ſeulement dans les ſolides, qu'il regarde comme les principaux propagateurs & le ſiege de la virulence. Enfin, il conclut que dans la morſure des animaux enragés, le mal eſt ſimplement topique & borné à la partie. L'explication des faits peut varier, mais les faits ne changent pas, & l'expérience de pluſieurs ſiecles ne ſe trompe jamais; auſſi cette théorie ne change rien aux vues curatives & au traitement. Notre Auteur, perſuadé que toutes les méthodes préſervatives doivent être dirigées ſur la par-

---

malades, & ne penſai-je point à retarder la cicatriſation des plaies, ou ulcérations qui reſtent après la chûte de l'eſcarre : c'eſt le procédé que je ſuis depuis quelques années, & que je viens d'employer au mois de Février dernier, ſur un jeune homme de vingt-deux ans, bleſſé en vingt-cinq endroits, & dont quelques plaies avoient plus d'un pouce de diametre : on ne peut douter que le chien fût enragé, puiſqu'un autre homme, mordu avant lui à la levre ſupérieure, eſt mort de la rage, à l'Hôtel-Dieu, vers le quarantieme jour de ſa bleſſure.

tie, conſeille la brûlure, les cauſtiques, les ſels ſtimulants, pour empêcher une propagation ultérieure à quelqu'un des viſceres. Cependant, toujours occupé de l'état ſpaſmodique, il recommande, en même temps, des frictions d'huile ſur le membre affecté, & l'uſage interne des calmants, des antiſpaſmodiques, qui lui paroiſſent de la plus grande efficacité, non-ſeulement pour diminuer la violence des ſpaſmes, mais encore pour exciter une ſueur critique qui chaſſe & entraîne les parties irritantes.

M. *Leroux*, qui a partagé le prix de la Société royale de Médecine, avec *MM. Baudot* & *Bouteille*, adopte entiérement la théorie de *Nugent*; il fait ſentir l'inſuffiſance des remedes internes, des frictions mercurielles, & conſeille, d'après tous les bons Praticiens, le traitement local: le cauſtique qu'il préfere eſt le beurre d'antimoine; il l'applique ſeulement avec un pinceau, ſur toute la ſurface de la bleſſure, & recommande de brûler les chairs à meſure qu'elles reviennent.

Le beurre d'antimoine eſt un cauſtique fort efficace & fort anciennement connu: mais en s'en ſervant, il faut faire attention que, comme il ſe décompoſe ſur-le-

champ par le ſimple contact de l'humidité des chairs, il forme une poudre blanche qui s'étend ſur la ſurface de la bleſſure; ce qui pourroit en impoſer aux perſonnes peu expérimentées, & faire croire que toute l'étendue de la plaie a été ſuffiſamment cautériſée. Il nous paroît généralement plus convenable de ne pas ſe borner à l'uſage du pinceau, mais de garnir la plaie, comme nous l'avons recommandé, avec des petits bourdonnets légérement imbibés de ce remede. Au ſurplus, tout cauſtique qui n'eſt ni mercuriel, ni arſenical, eſt également bon; car aucun n'a une vertu ſpécifique, aucun n'agit en décompoſant le venin, comme l'ont avancé quelques Auteurs. Leur premier effet eſt de mortifier la partie ſur laquelle ils ſont appliqués, d'y former une eſcarre qui borne, circonſcrit & enveloppe en quelque ſorte le venin: le ſecond, eſt d'augmenter la ſenſibilité & l'irritabilité des fibres voiſines de la plaie; ce qui les fait roidir & réſiſter à l'impreſſion de ce virus & à ſa propagation: le troiſieme, enfin, eſt de déterminer une ſuppuration abondante & profonde, qui, dans ces cas, doit être conſidérée comme une voie de dépuration,

parce qu'elle délaie & entraîne l'humeur vénéneuſe : auſſi *Dioſcoride* a-t-il remarqué depuis long-temps, que les grandes plaies, faites par des animaux enragés, & accompagnées, dès les premiers inſtants, d'hémorrhagie, de gonflement, d'inflammation, ou d'autres accidents qui s'oppoſent à la cicatriſation, ſans une grande ſuppuration préparatoire, ſont bien plus rarement ſuivies de la rage, que ces petites plaies qui ſe cicatriſent promptement, & dont les bleſſés ſont à peine mention. Nous en avons eu un exemple frappant dans notre hôpital, il y a plus de trente ans. Pluſieurs perſonnes de la campagne, venant à la ville, furent mordues par un loup enragé. Dans le nombre de ces malheureux, une jeune fille de Spoy fut ſaiſie au viſage par l'animal furieux ; toute la peau du haut de la tête, & une partie de celle du front fut détachée, & formoit un grand lambeau pendant ſur le viſage : le gonflement, la nature de la plaie s'oppoſerent à la réunion. Il y eut une ſuppuration abondante ; la malade guérit, & s'eſt mariée pluſieurs années après, jouiſſant de la meilleure ſanté : tandis que d'autres, n'ayant que de petites bleſſures, périrent

de la rage, malgré l'uſage des remedes internes. MM. *Fothergill* & *Watſon* ont vu, en 1774, un fait ſemblable. Un chat enragé mordit aux jambes M. *Bellamy* & ſa ſervante : le maître, dont les plaies ſe cicatriſerent promptement, mourut de la rage ; mais la ſervante, dont les plaies furent ſuivies d'inflammation & d'une grande ſuppuration, a été à l'abri de cette cruelle maladie. Concluons de ces faits bien conſtatés, qu'une excrétion abondante, de quelque maniere qu'elle ſoit excitée, évacue le venin, & prévient ſes funeſtes effets. Mais ne craignons pas de le répéter : pour être efficace, cette ſuppuration doit être excitée le plutôt poſſible, afin que le venin n'ait pas le temps de produire ſon impreſſion : elle doit être abondante & profonde, afin de fondre & de diſſoudre, en quelque ſorte, toutes les fibres imprégnées du venin ; conditions eſſentielles pour aſſurer l'efficacité du traitement préſervatif, car un ſeul point qui échapperoit à l'action des remedes, ſuffiroit pour occaſionner la maladie. C'eſt d'après ces conſidérations, que nous penſons que l'application premiere du cauſtique doit être faite avec le plus grand ſoin, ne pas ſe

borner à la ſuperficie ; car, dans un ſujet délicat, une douleur ſouvent renouvellée, une irritation ſouvent répétée ſur une plaie ſenſible, pourroit exciter une fievre de mauvais caractere, entraîner des accidents fâcheux, hâter même l'hydrophobie, en arrêtant l'exudation purulente des bleſſures. Il nous paroît que, quand une fois la ſuppuration eſt bien établie, au lieu de la troubler, de la diminuer par de nouvelles applications de cauſtique, il faut l'augmenter, l'exciter par l'uſage des digeſtifs gras térébenthinés, que l'on rend plus efficaces par le mêlange de la poudre de cantharides, ou, encore mieux, par l'addition de quelques grains de ſel ammoniac, ou de ſel de tartre en poudre fine. Unis aux digeſtifs, ces ſels ont la propriété très-remarquable de fondre, de diſſoudre, en quelque ſorte, les ſubſtances ſolides, d'y exciter une ſuppuration muqueuſe, extrêmement abondante ; enfin, leur application eſt bien moins douloureuſe que celle des cathérétiques ou rongeants ; ce qui nous engage à en recommander l'uſage.

Il eſt une autre méthode préſervative, indiquée en 1783, par M. *Méderer*, Mé-

decin à Fribourg : nous n'en avions pas fait mention dans notre Ouvrage, parce que l'Auteur ne la préſentoit encore que comme une probabilité, fondée ſeulement ſur l'analogie ; mais comme nous apprenons par des certificats authentiques, que depuis ce temps il l'a employée avec ſuccès ſur cinq perſonnes mordues par des animaux enragés, nous croyons devoir préſenter ici un précis de ſes vues & de ſon procédé.

Après avoir obſervé que le venin inſinué dans une bleſſure par la dent d'un animal enragé, ſe développe lentement, & ſéjourne toujours plus ou moins long-temps avant d'être abſorbé, & d'infecter les liqueurs ; après avoir démontré que l'exciſion, la cautériſation ſont de tous les moyens connus les plus certains pour prévenir l'abſorption, M. *Méderer* fait remarquer que tous les virus conſiſtent dans une altération de la mucoſité ; mais que les ſimples lotions ſont inefficaces pour détacher & entraîner le virus, parce qu'elles n'agiſſent pas ſur les ſubſtances muqueuſes. D'après ces conſidérations, l'Auteur penſe qu'on rempliroit ſûrement l'objet qu'on ſe propoſe, en employant la leſſive des Savonniers,

qui eſt le diſſolvant le plus puiſſant de toutes les ſubſtances graſſes & muqueuſes. Cette leſſive des Savonniers eſt fort connue dans les laboratoires : on en trouve la deſcription dans tous les ouvrages de Chymie. On la prépare en faiſant bouillir dans de l'eau, un ſel alkali, avec de la chaux vive. Les cendres de bois neuf, bouillies dans l'eau avec de la chaux vive, forment de même un alkali cauſtique, une véritable leſſive des Savonniers. Cette liqueur filtrée, évaporée juſqu'à ſiccité, & pouſſée au feu, donne une maſſe ſaline très-âcre, très-cauſtique, que l'on connoît ſous le nom de pierre à cautere, & que l'on emploie ſouvent en Chirurgie pour former des eſcarres: mais encore fluide, concentrée & pure, cette préparation n'eſt plus qu'un cauſtique médiocre ſur les plaies. Etendue dans une certaine quantité d'eau, elle ceſſe d'être cauſtique ; elle eſt ſeulement un irritant léger, un ſuppuratif fondant; mais elle eſt encore un diſſolvant puiſſant des ſubſtances muqueuſes; & c'eſt ainſi que M. *Méderer* la conſeille; car il veut que l'on ſe borne à faire fondre trente grains de pierre à cautere, dans une livre d'eau : voici les attentions qu'il recommande pour ſon uſage.

1°. Toute plaie faite par un animal enragé, ou feulement foupçonné de rage, doit être dilatée, fuivant les regles de l'art, fi elle eft étroite & profonde : on la lave enfuite avec la leffive indiquée; & fi le lieu de la morfure n'eft pas fort fenfible, on y applique des plumaceaux trempés dans cette liqueur. Mais fi la bleffure étoit dans une partie fort fenfible, après l'avoir lavée exactement avec cette leffive, on la lave de nouveau avec de l'eau tiede, pour entraîner les parties alkalines, & on panfe mollement & à fec. Ces lotions doivent fe réitérer plufieurs fois par jour, jufqu'au temps de l'inflammation.

2°. Si l'on n'étoit appellé que lorfque l'inflammation eft formée dans la bleffure, il faut attendre que la fuppuration foit établie, & alors on emploie la méthode recommandée.

3°. Si la plaie étoit cicatrifée, il faut la rouvrir, en appliquant la pierre à cautere ; car ce cauftique, ajoute M. *Méderer*, a plus d'efficacité pour détruire le virus, que les autres cauftiques vitrioliques : après la chûte de l'efcarre, il faut laver fouvent la plaie avec la leffive indiquée, la panfer avec des plumaceaux

trempés dans cette liqueur : enfin, l'Auteur, avec ce ſeul moyen, juge tous les remedes internes inutiles.

Telle eſt la méthode préſervative de M. *Méderer.* Elle eſt ſimple, peu douloureuſe. Nous deſirerions que ſon efficacité fût conſtatée par un plus grand nombre de faits; cependant elle nous paroît mériter quelqu'attention, & nous penſons qu'après l'application d'un cauſtique, ce moyen ne peut qu'être avantageux; car le ſuintement muqueux, l'excrétion profonde que ſon uſage doit exciter dans la partie, peut, ſinon décompoſer, du moins délayer, entraîner les parties virulentes qui auroient échappé à l'action premiere du cauſtique : c'eſt dans cette vue que nous avons conſeillé l'uſage de notre digeſtif ſalin; car nous ne pouvons trop y inſiſter : ce n'eſt pas la longueur de la ſuppuration qui aſſure l'efficacité du traitement préſervatif, mais la maniere dont cette ſuppuration eſt excitée, ſoit par l'art, ſoit par la nature. Légere, c'eſt une excrétion incomplette; ce n'eſt, en quelque ſorte, qu'une exudation de l'extrêmité des vaiſſeaux & des fibres diviſées, inſuffiſante pour détacher & entraîner le venin : pour être efficace, il

faut qu'elle agiſſe complettement ſur les lames cellulaires, ſur la ſubſtance des fibres; qu'elle diſſolve, en quelque ſorte, toute la ſurface qui a pu être imprégnée de l'humeur vénéneuſe : ainſi, c'eſt en vain qu'un ulcere fournit un écoulement long & abondant; le vice local qui l'entretient ſubſiſte toujours, & ne ſera détruit que par une ſuppuration profonde & complette, qui mette en fonte tout le tiſſu cellulaire altéré.

On voit par ce que nous venons de rapporter d'après les écrits & les obſervations des anciens & des modernes, qu'il n'y a eſſentiellement qu'un principe, qu'une méthode, & que le traitement de la bleſſure a toujours été regardé comme le moyen préſervatif. On voit qu'après les lotions toujours néceſſaires, les inciſions préliminaires, qui doivent être faites différemment, ſuivant la forme, la ſituation, la nature de la plaie, tous les procédés pratiques peuvent ſe réduire à trois principaux, tendants toujours au même but. 1°. Deſtruction de la ſurface de la bleſſure par l'application d'un fer rouge; c'étoit la méthode de *Celſe*, *Dioſcoride*, *Rufus*, *Aetius*, *Fabrice de Hilden*, &c. Nous pouvons y rapporter la combuſtion par l'huile

bouillante, recommandée par *J. De Vigo*, &c. 2°. Deſtruction de la ſurface de la bleſſure par les cauſtiques ; c'étoit la méthode de *Mathiole*, *d'Agricola*, *de Paré* : c'eſt celle d'une *quantité de modernes*. 3°. Deſtruction de la ſurface de la bleſſure, en déterminant une ſuppuration abondante & profonde, ſoit par l'application, ſouvent réitérée, des cathérétiques ou rongeants, tels que l'alun calciné, le précipité rouge, conſeillés par *Agricola*, *Palmarius*, *Weickard* ; ſoit par l'uſage des véſicatoires conſeillés par *Schmucker*, *Erhmann* ; ſoit enfin, par l'uſage des emplâtres attractifs, recommandés par nos anciens, des ſuppuratifs âcres, ſalins. Nous rapportons à ce point de vue, la méthode de M. *Méderer* : c'eſt aux Praticiens ſages à combiner les différents procédés, & à les faire concourir pour aſſurer l'efficacité du traitement. N'écrivant point pour les Maîtres de l'art, n'ayant d'autres deſirs que d'être clairs, précis, & de faire un Ouvrage qui fût à la portée de tout le monde, nous nous ſommes bornés à expoſer le traitement préſervatif : nous avons évité toute citation d'Auteurs, toute diſcuſſion théorique ; nous nous ſommes ſeulement

permis, dans ce Diſcours préliminaire, quelques réflexions propres à faire mieux ſentir l'avantage du traitement local.

Nous aurions bien d'autres conſidérations à faire ſur quelques circonſtances malheureuſes, & en quelque ſorte inévitables dans ces bleſſures; mais la crainte de rendre cet Ouvrage trop volumineux, nous arrête : nous réparerons cette omiſſion, en publiant dans peu quelques obſervations, quelques réflexions, que la pratique nous a fournies.

Nous nous occupons, dans la ſeconde partie, de la morſure de la vipere : c'eſt le ſeul reptile venimeux que nous connoiſſions en Bourgogne; car nous ſommes loin d'adopter l'opinion vulgaire, qui regarde comme venimeux tous les ſerpents que l'on trouve. Nous avons plusieurs eſpeces de couleuvres, tant terreſtres qu'aquatiques; mais la morſure de ces animaux eſt ſans danger. L'anvoie, que l'on nomme vulgairement l'anveau, & qui, dans l'eſprit des habitants de la campagne, paſſe pour très-dangereux, n'eſt point venimeux : il n'a point de réſervoir de poiſon, & aucune obſervation n'a prouvé que ſa morſure ait jamais eu des ſuites fâcheuſes. Nous en dirons

autant du lézard verd & des ſalamandres, que quelques perſonnes claſſent parmi les animaux venimeux. Si l'on deſire connoître plus particuliérement la nature du poiſon, ſes effets, on conſultera les Ouvrages de *Charas*, de *Redi*, de *Pouteau*, de *Brogiani*, de *Fontana*. Pour réunir tous les objets analogues, & qui intéreſſent la ſanté des habitants des campagnes, nous terminons cet Ouvrage par un *Précis ſur la Puſtule maligne*; maladie qui, de temps en temps, porte le trouble & la déſolation dans nos campagnes. Après en avoir indiqué la vraie cauſe, nous expoſons le traitement qu'une longue expérience nous a fait connoître pour le plus efficace. Nous n'avons que deux Ouvrages *ex profeſſo* ſur cet objet; ce ſont ceux de *MM. Chambon* & *Thomaſſin*, qui ont partagé le prix de l'Académie de Dijon : quoique différents ſur certains points, l'un & l'autre contiennent des obſervations intéreſſantes. Heureux ſi nos efforts peuvent remplir les vues patriotiques de MM. LES ÉLUS, & ſervir à leur exprimer notre reconnoiſſance & notre reſpect!

MÉTHODE



MÉTHODE

De traiter les Morſures des animaux venimeux, & particuliérement les bleſſures faites par des animaux enragés.

Notions générales ſur les animaux venimeux, & Obſervations ſur quelques maladies, communiquées par le contact des animaux.

On appelle animaux venimeux, ceux dont une morſure, même légere, occaſionne des accidents graves, qui troublent l'économie animale, & tendent à

détruire le principe de la vie : ces accidents ne dépendent point eſſentiellement de la diviſion faite par la dent; mais ils ſont occaſionnés par une liqueur gommeuſe, qui eſt un véritable poiſon, que l'animal porte dans la bleſſure en enfonçant ſa dent. Ce poiſon eſt naturel à quelques eſpeces d'animaux; il leur eſt même néceſſaire pour certaines fonctions : ainſi la vipere a dans la bouche un petit réſervoir plein d'une humeur ſalivaire, jaunâtre; lorſqu'elle ſaiſit un petit animal pour en faire ſa nourriture, elle le mord, elle le pénetre de cette liqueur, ce qui l'empêche d'échapper à ſa voracité, & le rend plus propre à ſa digeſtion.

Dans les animaux les plus doux & les moins dangereux, lorſqu'ils ſont ſains, l'état de maladie peut pervertir leurs liqueurs, & y occaſionner une dépravation telle, que leur ſang, leur ſalive,

deviennent un venin plus funeſte encore que celui de la vipere.

Les animaux domeſtiques ſont ſujets à beaucoup de maladies, qui ſe tranſmettent à ceux qui les ſoignent & qui les touchent ſans précaution : c'eſt une vérité que l'on ne ſauroit trop répéter aux habitants de la campagne. Depuis long-temps *Cardan* avoit remarqué que la galle des chevaux ſe communique facilement aux hommes : plus d'une fois nous avons vérifié cette obſervation, & nous avons vu, à *Quetigny*, une famille entiere rongée par une dartre rebelle, & qui avoit été occaſionnée pour avoir touché, ſans attention, un jeune veau qui en étoit couvert. Un Laboureur d'*Etaule*, ouvrant un abſcès à un de ſes bœufs, reçut une goutte de pus ſur la levre inférieure; occupé du ſoin de ſon bétail, il ſe contenta d'eſſuyer légérement la partie : le ſoir même, il y ſurvint gonflement, douleur, dûreté; enfin, il ſe forma un ulcere

malin, ayant des bords calleux, renversés, & que nous ne pûmes guérir que par une opération.

Le bétail est fort sujet aux charbons, aux furoncles; & nous avons vu ces maladies se communiquer aux hommes, avec les symptômes les plus graves. M. *Morand* rapporte que deux Bouchers furent attaqués d'une inflammation gangréneuse au visage, après avoir tué & découpé deux bœufs qui paroissoient seulement fatigués. M. *Duhamel* a vu un fait encore plus frappant, arrivé dans une auberge du Gâtinois. Un bœuf étoit malade, on le tua : le garçon qui s'étoit chargé de le dépouiller, ayant mis son couteau dans sa bouche, sentit sa langue s'épaissir, il éprouva un serrement de poitrine, son corps se couvrit de pustules, & il mourut le quatrieme jour d'une gangrene générale. L'Aubergiste ayant été piqué au milieu de la main par un os de cet animal, sentit bientôt

une douleur vive à la partie, & mourut le ſeptieme jour d'une gangrene au bras. La femme ayant reçu du ſang ſur la partie externe de la main, y éprouva une vive inflammation. La ſervante en ayant reçu quelques gouttes ſur la joue droite, fut attaquée d'une grande inflammation, qui ſe termina par la gangrene. Feu M. *de Chaignebrun* nous a communiqué, en 1776, pluſieurs faits qui prouvent combien, dans certains cas de maladie, le contact des animaux eſt dangereux: nous en citerons un exemple qui eſt très-frappant. Une femme ayant fourré des médicaments dans le goſier d'un bœuf, en retirant ſa main, mouillée de la bave de l'animal, la met ſur-le-champ dans le ſein d'une jeune fille qui étoit à côté d'elle; quelques heures après, la jeune perſonne ſe plaignit d'une demangeaiſon cuiſante au ſein; elle éprouva un friſſon, un ſaiſiſſement général, qui fut ſuivi d'une fievre vive, avec rougeurs phlictaines ſur

la poitrine, & elle périt en peu de jours.

Les moutons ſont ſouvent attaqués du claveau, d'éruptions puſtuleuſes à la peau, & ſur-tout de cette eſpece de maladie putride, que l'on nomme communément *mal du ſang*. Dans tous ces cas, le ſimple contact de ces animaux, de leurs dépouilles, eſt pour les hommes une ſource de maux très-dangereux; cette vérité eſt même tellement connue & conſtatée par l'expérience, que dans quelques cantons, on n'oſe pas écorcher les animaux morts de cette maladie; on ſe hâte de les jeter hors de l'étable; mais trop ſouvent on ſe contente de les jeter ſur le fumier le plus voiſin: & en abandonnant ainſi les cadavres à l'air, près des habitations, on expoſe les autres animaux à contracter la maladie, on multiplie les foyers de contagion; les inſectes, qui viennent s'abreuver, ſe nourrir des ſucs corrompus de l'animal, inſinuent, par leurs piquures, un prin-

cipe d'acrimonie; enfin, la pourriture, qui corrompt l'air, peut devenir la cause des épidémies les plus fâcheuses.

Tous les animaux malades peuvent également transmettre à ceux qui les touchent sans précaution, le germe de la maladie dont ils sont attaqués : nous en rapporterons un exemple, dont nous avons été témoins, & qui est bien propre à fixer l'attention. Un gros chien étoit attaqué d'une maladie catarrale, qui lui faisoit rendre par le nez beaucoup de mucosité : son maître, qui l'aimoit beaucoup, lui donna des soins; plusieurs fois il essuya, avec son mouchoir, le nez de l'animal malade, &, sans y faire attention, il s'en servit ensuite pour se moucher; mais bientôt il fut attaqué d'un enchifrenement très-grave, avec un écoulement de matieres glaireuses par le nez. Quelques Maréchaux, & la plupart des paysans, sont dans l'habitude, lorsque le gros bétail est malade, & sur-

tout lorſqu'il ſouffre des coliques, de porter profondément la main dans le fondement, pour en extraire les excréments. Cette opération, fondée ſur une routine aveugle, eſt non-ſeulement inutile, & ſouvent nuiſible pour l'animal, parce qu'elle augmente l'irritation des boyaux; mais bien plus encore, dans certains cas elle devient très-dangereuſe, & quelquefois funeſte pour celui qui la pratique. Plus d'une fois on a vu, après ces opérations, le bras attaqué d'inflammation, de tumeurs gangréneuſes; & l'expérience a prouvé que le danger étoit plus prochain, plus grand, & en quelque ſorte inévitable, s'il y avoit la plus légere égratignure à la peau de la main ou du bras.

Que de faits ſemblables nous pourrions rapporter! Mais ceux-ci ſuffiſent pour démontrer que l'état de maladie peut occaſionner, dans les animaux les moins dangereux, une dépravation, une

altération telle, qu'ils deviennent une ſource de contagion & de maux très-graves; mais, en même temps, nous devons ajouter qu'il ſeroit facile de prévenir tous ces accidents : pour cela, il ſuffit de ſéparer, de bonne heure, les animaux malades, d'empêcher toute communication avec les animaux ſains, de recommander à ceux qui les ſoignent, de ſe laver auſſi-tôt les mains avec de l'eau mélangée de vinaigre, d'eau-de-vie, &c. enfin, il faut écarter des habitations, les cadavres, les enterrer profondément. Ces ſoins faciles, ces ſimples attentions de propreté préviendroient une infinité de maux dans les campagnes, ou au moins les rendroient moins graves & moins fréquents.

De toutes les maladies auxquelles ſont ſujets les animaux, & qu'ils communiquent à l'homme, celle qui inſpire le plus de crainte, de répugnance & d'alarme, c'eſt la Rage : il n'eſt point de

maladie ſur laquelle il y ait plus de préjugés & d'erreurs, point de maladie dont le vrai traitement ſoit moins connu; ſon nom ſeul inſpire de l'horreur. On dit, on répete journellement que la morſure d'un animal enragé eſt ſans remede; & d'après cette idée déſeſpérante, on fuit les malades, on les abandonne à leur malheureux ſort, ou bien on ſe livre avec ſécurité à des pratiques ſuperſtitieuſes, à l'uſage de quelques recettes empiriques, abſurdes, & toujours inefficaces: ainſi, les accidents ſe multiplient, l'erreur s'accrédite, le préjugé ſe perpétue; cependant la morſure d'un animal enragé n'eſt point la Rage: il eſt poſſible; diſons mieux, il eſt facile de prévenir tous les accidents par un traitement ſimple, mais bien dirigé. Nous allons l'expoſer dans la premiere partie de cet Ouvrage.

PREMIERE PARTIE.

De la Rage, & de la Morſure des animaux enragés.

§. I.

Ce que l'on entend par Rage.

LA Rage eſt une eſpece de fievre nerveuſe, qui attaque le principe vital, & produit dans toutes les humeurs, & particuliérement dans la ſalive, une dépravation telle, que la morſure d'un animal affecté de cette maladie, la communique à un autre.

Comme cette maladie peut ſurvenir par un ſimple état d'irritation particuliere à l'eſtomac, ou à quelqu'autre organe nerveux & très-ſenſible, on a coutume de diſtinguer deux eſpeces de Rage.

1°. On appelle Rage *ſpontanée*, celle qui ſurvient aux animaux ſans avoir été

mordus par un autre animal malade. Elle dépend toujours d'une caufe interne, fixée fur quelqu'organe nerveux. La marche de cette efpece de maladie eft très-rapide; elle ne dure jamais plus de fept jours dans quelqu'animal que ce foit, fouvent même elle les fait périr beaucoup plus promptement. Comme la caufe & le fiege de cette maladie font quelquefois équivoques; comme on ne reconnoît fouvent la nature du mal que fort tard, le traitement de cette efpece de Rage eft peu affuré. On eft obligé de fe borner à l'ufage intérieur des rafraîchiffants & adouciffants mucilagineux, des calmants antifpafmodiques pris à grande dofe, & variés fuivant les circonftances : mais s'il s'agit d'un animal domeftique, au lieu d'effayer ces remedes, il faut l'enfermer avec foin, ou le faire tuer, pour prévenir les ravages qu'il pourroit caufer.

2°. On appelle *Rage communiquée*, celle qui eft la fuite d'une morfure faite par un

animal attaqué de la maladie. Dans ce dernier cas, la maladie eſt toujours plus ou moins long-temps à ſe développer : la cauſe eſt externe & évidente ; c'eſt la morſure : le remede auſſi eſt entiérement externe. Porté ſur la partie même, il y détruit ſûrement la cauſe qui auroit pu produire la maladie ; ſon application eſt ſimple & facile, ſon action eſt prompte, ſon effet infaillible : enfin, nous ne craignons pas d'avancer que la guériſon eſt toujours aſſurée, lorſque le traitement de la plaie a été pratiqué convenablement.

§. II.

Quels animaux ſont ſujets à la Rage.

Tous les animaux peuvent être attaqués de la rage ſpontanée ; l'homme même n'en eſt pas exempt : mais ces cas ſont extrêmement rares, & à peine en connoît-on quelques exemples. On a vu auſſi quelquefois des chevaux, des ânes,

des mulets, des bœufs, des cochons, des ſinges attaqués de cette maladie; mais les animaux carnivores, les chats, les renards, les loups, & ſur-tout les chiens, y ſont les plus ſujets : quelques Auteurs aſſurent avoir vu des coqs, des canards attaqués de cette maladie, & la communiquer par leurs morſures.

§. III.

Saiſons où la Rage ſpontanée eſt la plus ordinaire.

Quoique la Rage ſpontanée puiſſe attaquer les animaux dans tous les temps, on a cependant obſervé qu'elle étoit plus fréquente dans les étés brûlants, & dans les hivers rigoureux, lorſque les ſources ſont taries ou glacées, & que les animaux ne trouvent point à ſe déſaltérer; le défaut de boiſſon & d'aliments, des fatigues extrêmes au ſoleil, des aliments pourris, remplis de vers, & capables d'irriter l'eſ-

tomac, d'en dépraver les ſucs; enfin, les paſſions vives, le chagrin, la colere, le déſeſpoir, ſont les cauſes déterminantes de la Rage ſpontanée.

§. IV.

Signes qui font reconnoître un chien enragé.

Comme les chiens ſont ſujets à pluſieurs eſpeces de maladies, que l'on confond généralement ſous le nom de Rage, il eſt eſſentiel de s'aſſurer, de bonne heure, ſi un chien eſt enragé. Dans les premiers temps de la maladie, l'animal paroît triſte, abattu; tapi dans un coin, il aime l'obſcurité, la ſolitude; il éprouve de temps en temps des ſoubreſauts; il n'aboie pas, mais il grogne ſouvent, & ſans cauſe apparente, ſur-tout contre les étrangers; il refuſe également la boiſſon & la nourriture; il connoît encore ſon maître, & le flatte; s'il marche, il eſt tremblant, il paroît endormi.

Cet état dure ordinairement deux ou trois jours; mais la maladie faiſant toujours des progrès, l'animal quitte tout-à-coup la maiſon de ſon maître : il fuit de tous côtés, mais ſa démarche eſt incertaine, mal aſſurée : tantôt il va d'un pas lent, tantôt il court en furieux, ſe portant à droite, à gauche; ſouvent il tombe; le poil eſt hériſſé; l'œil hagard, fixe, brillant; la tête eſt baſſe; la gueule ouverte, pleine d une bave écumeuſe; la langue eſt pendante, la queue ſerrée : il n'aboie point; ordinairement il fuit l'eau, ſon aſpect même ſemble l'irriter, & augmenter ſes maux : de temps en temps il éprouve des accès de fureur, qui reviennent par intervalle, mais d'une maniere irréguliere; alors il ſe jette, indiſtinctement, ſur tout ce qu'il rencontre, même ſur ſon maître. Après trente ou trente-ſix heures de cet état de fureur, l'animal meurt dans des convulſions, & ſon cadavre ſe pourrit promptement, en

répandant une odeur infecte. Quelques Obfervateurs, dignes de foi, affurent qu'à l'afpect d'un chien enragé, les autres chiens fuient en aboyant, & que s'ils fe trouvent fur fon paffage, & s'ils ne peuvent l'éviter, au lieu de chercher à fe défendre, ils font timides, & femblent le careffer.

Nous avons rapporté, avec exactitude, tous les fymptômes que l'on remarque dans un chien enragé; ils font à peu près les mêmes dans tous les animaux : l'abattement, la trifteffe, le dégoût des aliments, caractérifent le premier dégré de la maladie; des accès de fureur, de délire, l'envie de mordre, l'horreur de l'eau, une falive gluante & écumeufe, caractérifent le fecond dégré : mais ce feroit fe tromper d'une maniere bien fâcheufe, que de négliger des bleffures, parce qu'on n'aura pas obfervé dans l'animal qui les a faites, tous les fymptômes que nous venons de décrire; quelque-

fois la maladie préſente des variétés qu'il eſt important de connoître. Par exemple, la répugnance, l'horreur de l'eau, paroît être dans tous les animaux le ſigne le plus certain du ſecond dégré de la Rage ; cependant plus d'une fois on a vu des chiens, des loups, dont la Rage étoit bien conſtatée, boire abondamment après avoir mordu des perſonnes; on les a vus traverſer des rivieres, ſe détourner même de leur route, pour mordre des ouvriers occupés au milieu d'un ruiſſeau : ainſi, l'abſence d'un de ces ſignes ne ſuffit pas pour décider qu'un animal n'étoit point enragé. En général, on doit ſe défier de toute morſure faite par un animal qui n'a point été provoqué, & on ne doit pas héſiter à employer le traitement que nous indiquerons, ſur-tout ſi l'animal eſt fugitif, & a quelque ſigne de maladie.

Pour s'aſſurer d'une maniere poſitive ſi une plaie a été faite par un animal enragé, il faut, nous diſent quelques

Auteurs, frotter la bleſſure avec un morceau de pain ou de viande, de maniere qu'il ſoit imbibé du ſang ou des ſucs de la plaie : on le donnera enſuite à un chien ſain ; s'il le mange, on peut, dit-on, reſter tranquille ſur la nature de la bleſſure ; mais s'il le refuſe, s'il fuit en aboyant, on ne peut douter que la plaie ait été faite par un animal enragé. Quoique ce moyen ſoit recommandé par beaucoup d'Ecrivains, il ne paroît mériter aucune confiance : en effet, un chien affamé mangera ſans répugnance le pain imbibé des ſucs d'une plaie, & le venin de la Rage, inhérent à la partie mordue, eſt en trop petite quantité pour qu'un chien, malgré la fineſſe de ſon odorat, puiſſe le reconnoître.

Quelquefois un chien qui a perdu ſon maître, court à travers un village : on s'alarme, on s'inquiette, on le pourſuit ; l'animal effrayé, & cherchant à s'échapper, mord quelquefois ceux qui

ſe trouvent ſur ſa route : on le tue, & les perſonnes bleſſées ſont dans la plus cruelle incertitude. Il ſeroit donc eſſentiel de pouvoir s'aſſurer ſi l'animal étoit ſeulement effrayé, ou s'il étoit véritablement enragé. Dans ces cas, M. *Petit*, fameux Chirurgien de Paris, conſeille, d'après ſon expérience, de frotter la gueule, les dents, les gencives du chien tué, avec un morceau de viande cuite, & de le préſenter enſuite à un chien ſain ; s'il la refuſe, en criant & en hurlant, l'animal tué étoit enragé : mais, ajoute-t-il, ſi la viande a été bien reçue & mangée, il n'y a rien à craindre. Ce procédé eſt plus raiſonnable que le premier ; il peut bien contribuer à raſſurer un malade inquiet & timide ; nous l'avons employé deux fois dans cette vue : mais s'il reſte le plus léger ſoupçon, il eſt toujours plus ſage, il eſt toujours plus ſûr d'employer le traitement convenable.

M. *Gruner* indique un autre moyen, qui paroît encore plus efficace, & plus propre à faire connoître l'état de l'animal qui a fait les bleſſures. Il faut, dit-il, faire une inciſion à un chien bien portant, la frotter avec la bave de l'animal mort; & afin que le ſang qui coule de cette inciſion ne nuiſe pas à l'objet qu'on ſe propoſe, il ſeroit convenable d'y mettre un morceau de charpie imbibée de la bave de l'animal ſuſpect. S'il ſe paſſe des jours, & même une ſemaine, ſans aucun ſymptôme de maladie, on peut conclure avec aſſurance, que l'animal ſuſpecté n'étoit point enragé. Cette expérience ſans doute eſt très-déciſive; mais pour en obtenir le réſultat, il faut attendre pluſieurs jours, & le temps eſt précieux: ſi le bétail a été mordu, la maladie ſe développe pendant cet intervalle, & parvient à un dégré où tous les remedes deviennent inefficaces. S'il s'agit d'un homme, l'incertitude le tour-

mente : ainſi, dans tous les cas ſuſpects, il vaut beaucoup mieux avoir recours, de bonne heure, au traitement, d'autant plus qu'il ne peut jamais avoir des ſuites fâcheuſes.

§. V.

Précautions à prendre.

Quoique toutes les maladies des chiens, que l'on confond ſous le nom de Rage, ne ſoient pas également dangereuſes, il eſt toujours prudent d'y apporter des attentions. Dès qu'on s'apperçoit qu'un chien eſt malade, languiſſant, plus triſte qu'à l'ordinaire, qu'il refuſe les aliments, & grogne ſans ceſſe contre les étrangers, il ne faut pas héſiter à l'enfermer ou à l'attacher : on lui préſentera quelquefois de la boiſſon; s'il la refuſe, s'il entre en fureur, il faut redoubler d'attentions, n'en approcher qu'avec précautions, ou le tuer ſur-le-champ, ſur-tout s'il n'a mordu perſonne. Mais ſi l'animal eſt échappé de la

maiſon de ſon maître, ſi les autres chiens le fuient en aboyant, s'il ſe jette en furieux ſur tout ce qu'il rencontre, on ne peut plus douter du caractere de la maladie. Des gens courageux & prudents, autoriſés par la Police des lieux, doivent s'armer d'un fuſil, & le ſuivre juſqu'à ce qu'ils ſoient venus à bout de l'arrêter ou de le tuer : s'il a déjà mordu quelques perſonnes, ou du bétail, & ſi on l'a ſaiſi vivant, il faut, pour calmer l'inquiétude publique, l'enfermer avec ſoin; car s'il eſt attaqué de la Rage, il périra bientôt dans des convulſions, & on emploiera, pour les perſonnes & le bétail mordus, le traitement convenable : ſi au contraire on l'a tué, on s'informera avec ſoin de tous les ſymptômes qu'il a éprouvés; on comparera tous les ſignes, toutes les circonſtances qui ſont propres à éclairer ſur la nature de cette maladie.

Enfin, il ne faut point abandonner à l'air le cadavre d'un animal enragé; car,

outre l'infection occasionnée par la pourriture, il est à craindre que des loups ou d'autres animaux affamés, en le mangeant, ne contractent la Rage; il est donc de la prudence de l'enterrer profondément.

§. VI.

Comment la Rage se communique.

Ordinairement c'est par la morsure d'un chien, d'un loup, d'un chat enragé, que les hommes & le bétail contractent cette cruelle maladie; il est cependant d'autres voies d'infection : le contact seul de la bave sur la peau, suffit pour communiquer la Rage.

Palmarius rapporte qu'un paysan ayant embrassé ses enfants, leur communiqua la Rage, dont ils périrent le septieme jour. *Aurelianus* raconte qu'une Couturiere, ayant cousu une robe déchirée par un chien enragé, & ayant cassé le fil avec ses dents, périt, quelque temps après,

après, dans les accès de la Rage. *Fabrice de Hilden* cite un fait ſemblable. Nous avons vu ici un homme attaqué de cette maladie, pour avoir reçu ſur la levre, de la bave d'un chien enragé. *Schenkius* rapporte qu'un homme s'inocula la Rage, pour s'être coupé légérement le doigt avec un ſabre, dont il s'étoit ſervi, pluſieurs années auparavant, pour tuer un chien enragé. *Palmarius* aſſure avoir vu des chevaux, des bœufs & des moutons contracter la Rage, pour avoir mangé de la litiere ſur laquelle avoient demeuré des cochons enragés. Enfin, on a vu des perſonnes attaquées de cette cruelle maladie, pour s'être mouchées dans un linge chargé de la bave d'un chien enragé.

Nous citons ces exemples pour faire ſentir combien il faut apporter d'attention, lorſqu'un animal enragé a fait quelque ravage dans un pays. S'il a été enfermé dans un cabinet, il faut en

nettoyer les murs, les balayer, laver & reblanchir avec du lait de chaux (1). Si ſa bave a été répandue ſur quelque vêtement, il faut les laver avec ſoin, brûler la paille, & tout ce qui ſera infecté de ſon ſang, de ſa ſalive : enfin, il faut que ceux qui touchent le cadavre de l'animal, aient les plus grandes attentions de propreté, ſe lavent les mains avec du vinaigre, & ſur-tout qu'ils évitent de porter leurs mains, encore ſouillées du ſang, ou de la bave de l'animal, ſur les levres, le viſage; parties dont le tiſſu délicat & ſpongieux reçoit facilement le virus contagieux.

§. VII.

Temps où les accidents ſurviennent après la morſure d'un animal enragé.

Une plaie faite par un animal enragé,

---

(1) C'eſt-à-dire, avec de l'eau dans laquelle on aura délayé une certaine quantité de chaux, de maniere à en faire une ſorte de lait.

abandonnée aux ſeuls ſoins de la nature, ou panſée ſimplement avec de l'eau-de-vie, ou quelqu'autre vulnéraire ſemblable, ſe guérit au moins auſſi promptement qu'une plaie faite par un animal ſain : ce n'eſt que quelque temps après, qu'une douleur locale annonce l'action du venin renfermé dans la plaie, & bientôt on voit naître les accidents les plus graves : ces accidents ſe développent plus ou moins promptement, dans les différentes eſpeces d'animaux. En général, un chien, un bœuf qui a été mordu par un animal enragé, ne paſſe pas le neuvieme jour ; & ce n'eſt que trente ou quarante jours après la morſure, que l'on voit cette maladie ſe déclarer dans l'homme ; cependant on l'a vue ſurvenir plus promptement : d'autres fois le venin reſte pluſieurs mois avant de ſe faire ſentir.

Ces différences dépendent du tempérament de la perſonne mordue, de la

violence de la maladie dans l'animal qui a mordu, de la nature de la plaie : les chaleurs extrêmes de l'été, les paſſions vives paroiſſent auſſi accélérer le développement de ce terrible venin.

§. VIII.

Symptômes qui ſuivent la morſure d'un animal enragé, lorſqu'elle n'a point été traitée convenablement.

Comme la plaie eſt le foyer du venin, c'eſt toujours par la plaie que commencent les accidents. Si elle eſt fermée, la cicatrice devient rouge, bleuâtre, ſe tend, ſe rouvre quelquefois, & laiſſe ſuinter une ſéroſité rougeâtre : ſi elle eſt encore ouverte, les bords ſe renverſent, les chairs ſe gonflent, prennent une couleur plus rouge qu'elles ne devroient l'avoir, & ſuintent un pus ſéreux & rouſſeâtre : le ſommeil eſt inquiet, agité, troublé par des ſoubreſauts & des rêves

affreux ; le malade eſt accablé, peſant, plongé dans une mélancolie profonde, dont il ne connoît pas la cauſe, & dont rien ne peut le diſtraire. De temps en temps il éprouve une chaleur, un frémiſſement, qui de la plaie s'étend, monte, gagne tout le corps, & ſemble ſe terminer à la poitrine & à la gorge ; ſouvent le pouls eſt petit, dur & ſerré : cet état eſt le premier dégré de la maladie, & dure quatre à cinq jours. Dans le ſecond dégré, tous les accidents augmentent, le pouls devient fréquent, & indique une fievre irréguliere & nerveuſe, qui détruit le principe de la vie. Le malade éprouve un reſſerrement douloureux à la poitrine, à la gorge ; la reſpiration devient difficile, entrecoupée par des ſanglots involontaires & des ſoupirs profonds. De temps en temps il ſurvient des convulſions, que la cauſe la plus légere entretient & renouvelle : tantôt la raiſon s'égare, le malade devient furieux,

méconnoît ceux qui l'environnent, & cherche à les mordre. Tout l'agace & l'irrite : les couleurs vives, l'éclat de la lumiere, des ſons aigus, quelquefois même la ſimple agitation de l'air renouvelle ſes fureurs. Dévoré par une chaleur interne, tourmenté par une ſoif conſidérable, il n'oſe boire ; l'aſpect de l'eau, l'idée même le fait friſſonner : l'œil eſt hagard, fixe, brillant, & paroît enflammé ; la voix rauque, la bouche pleine d'une ſalive écumeuſe & gluante, tout annonce la fureur & caractériſe la Rage. Tantôt conſervant ſon jugement, doux & paiſible, plongé dans une mélancolie profonde, il connoît ſon malheur, prévoit ſes accès, en avertit ſes amis ; mais preſque toujours l'aſpect de l'eau lui cauſe une ſecrette horreur, que la raiſon ne peut ſurmonter (circonſtance qui a fait donner à cette maladie le nom d'*hydrophobie*, c'eſt-à-dire horreur de l'eau). Des angoiſſes, des vomiſſements

aggravent ces maux : le pouls devient inégal, intermittent; une ſueur froide ſe répand ſur tout le corps, & la mort vient terminer cette ſcene d'horreurs. Cet état dure au plus trois ou quatre jours. Le premier dégré de la maladie eſt caractériſé par la ſenſation douloureuſe que le bleſſé éprouve dans la partie mordue : c'eſt la maladie locale. Le ſecond eſt caractériſé par la fievre, qui ordinairement eſt accompagnée de délire & d'hydrophobie : c'eſt une maladie interne, ſuite de l'affection locale. La variété des ſymptômes que l'on obſerve dans les différents individus, dépend principalement de la nature du tempérament, & peut-être auſſi de la quantité & de l'énergie du venin fixé dans la partie mordue.

§. IX.

Quelles ſont les morſures les plus dangereuſes ?

Toute morſure faite par un animal en-

ragé, eſt dangereuſe, & ne doit jamais être négligée : il eſt cependant des bleſſures qui ſont plus graves, & exigent des attentions particulieres.

En général, une grande plaie qui ſaigne beaucoup, & qui ne peut ſe cicatriſer ſans une grande ſuppuration, eſt moins dangereuſe qu'un ſimple coup de dent qui aura pénétré la peau profondément, & ſe ſera guérie ſur-le-champ.

Une morſure qui n'entame que la ſurface de la peau, eſt moins dangereuſe que celle qui en pénetre toute l'épaiſſeur, parce que le traitement en eſt plus ſimple, & comprend plus ſûrement toute la partie affectée.

Les morſures qui ſont faites à travers des vêtements épais, ſont moins dangereuſes que celles qui ſont faites à des parties découvertes : la dent eſt eſſuyée, & quelquefois elle ne porte pas le venin juſques dans la bleſſure, ou bien il eſt en plus petite quantité, & les accidents

feront plus long-temps avant de fe déclarer.

Les morfures faites par un animal foible, timide, & qui eft dans le premier dégré de la maladie, feront moins profondes, & fuivies d'accidents moins graves, & moins prompts que celles faites par un animal furieux, & parvenu au dernier dégré de la maladie.

Les morfures qui pénetrent dans la bouche, celles qui font au vifage, aux levres, au col, font plus graves, & exigent des attentions particulieres.

On fent bien auffi que plufieurs bleffures font plus dangereufes qu'une feule, & qu'il faut apporter à toutes une égale attention.

§. X.

Idée générale du traitement.

Nous avons démontré, dans les paragraphes précédents, que le venin eft porté dans la plaie par la dent de l'ani-

mal, & qu'il y reſte plus ou moins long-temps avant d'exercer ſes ravages : il faut empêcher ſon développement; il faut le détacher, l'arracher en quelque ſorte de la partie où il eſt fixé, ou bien, pour préſenter nos idées ſous un autre point de vue, & être mieux entendus, il faut détruire le venin dans la partie & avec la partie où il eſt introduit, avant qu'il ait eu le temps de déployer ſon énergie, & d'agir ſur l'économie animale; en cela ſeul conſiſte tout le procédé curatif.

C'eſt dans cette intention que quelques Praticiens ont conſeillé d'extirper, de ſéparer toute la partie mordue : mais outre que ce moyen eſt très-douloureux, il exige, dans celui qui le pratique, beaucoup de délicateſſe, de connoiſſances anatomiques; & il eſt bien des cas où il ſeroit dangereux : on parviendra au même but promptement, infailliblement, & d'une maniere ſans doute moins douloureuſe, en brûlant exactement, & pro-

fondément, toute la ſurface infectée par la bave de l'animal; ce moyen mérite à juſte titre, le nom de ſpécifique : employé convenablement, ſeul il pourroit ſuffire dans le plus grand nombre des cas, & a toujours réuſſi entre les mains des Praticiens ſages & attentifs, pour prévenir la Rage, & aſſurer la guériſon : mais comme dans ces cas on ne ſauroit apporter trop d'attention; comme la plus légere omiſſion peut avoir les ſuites les plus fâcheuſes, nous conſeillons comme moyen curatif ſecondaire, & pour plus grande précaution, d'exciter la ſuppuration, de l'entretenir un certain temps.

1°. On brûle la partie, ſoit en y portant un fer rougi au feu, ſoit en y appliquant des remedes cauſtiques, capables de former une croûte ou eſcarre profonde, épaiſſe, & qui comprenne toute l'étendue de la bleſſure.

2°. On hâte, on excite la ſuppuration par des onguents & emplâtres attractifs;

on entretient cet écoulement, en mettant dans la plaie, un pois, une orange, un morceau d'éponge, de racine de gentiane & d'ariſtoloche, en la panſant quelquefois avec des onguents irritants. Nous allons développer cette méthode dans les paragraphes ſuivants, & faire connoître les attentions qu'exige l'emploi de chacun de ces moyens curatifs.

§. X I.

Des Cauſtiques.

Le feu étoit chez nos anciens, & eſt encore chez quelques nations, un moyen fort uſité dans le traitement des maladies; ils le recommandoient ſur-tout pour les bleſſures venimeuſes. Un homme étoit-il mordu par un chien enragé? Sur-le-champ ils faiſoient rougir un fer un peu plus large que la plaie, l'appliquoient hardiment, de maniere à comprendre toute l'étendue de la plaie, & toujours

le ſuccès couronnoit leur entrepriſe : ce moyen, quoique très-efficace, a paru cruel, & on l'a abandonné; d'ailleurs, il feroit difficile de l'appliquer également & ſur toute la ſurface d'une grande plaie : on y a ſubſtitué des remedes qui produiſent le même effet que le feu, & répugnent moins à la ſenſibilité & à la délicateſſe des malades : ces remedes ſont connus ſous le nom général de *cauſtiques*, parce qu'ils brûlent comme le feu; on les appelle encore *eſcarotiques*, parce qu'ils forment une croûte ou eſcarre. Il y a pluſieurs eſpeces de cauſtiques : nous indiquerons ici ſeulement ceux qui ſont le plus convenables dans ce cas, & que l'on peut employer l'un à la place de l'autre, avec les précautions dont nous parlerons.

1°. Un des plus prompts & des plus puiſſants cauſtiques, eſt LE BEURRE D'ANTIMOINE : c'eſt une préparation chymique, formée par la combinaiſon de

l'antimoine avec l'acide marin : on le trouve, dans les laboratoires, ſous deux états différents, ſolide & liquide. Le beurre d'antimoine ſolide, brûle auſſi rapidement & auſſi fortement qu'un charbon ardent : mais il faut de l'attention dans ſon application; car, s'il en échappoit, s'il en reſtoit un morceau au fond de la plaie, il brûleroit peut-être plus qu'il ne faut. Le beurre d'antimoine liquide eſt un peu moins cauſtique, mais il eſt plus facile à manier. Pour s'en ſervir, on fait un pinceau de charpie, on le trempe dans la liqueur, & on le porte exactement ſur toute la ſurface de la plaie; on réitere cette application pluſieurs fois de ſuite, & on appuie le pinceau plus fortement & plus long-temps dans les endroits où l'on veut brûler plus profondément.

Au lieu de pinceau de charpie, on prend une groſſe paille, une racine ſeche de mauve, de guimauve, une tige

de chanvre, de roſeau, ou de quelqu'autre bois tendre, dont on ébarbe & effile les extrêmités, de maniere à former une ſorte de pinceau, & on porte ainſi le cauſtique ſur toute la ſurface de la plaie.

Faut-il brûler plus profondément une partie? On fait un bourdonnet, un petit tampon de charpie, on l'imbibe du beurre d'antimoine, on le place dans l'endroit convenable, & on l'y maintient en le recouvrant de charpie; enfin, on met une bande & une compreſſe, pour aſſujettir tout l'appareil: après trois ou quatre heures au plus ſon action eſt finie, il a formé une eſcarre blanche de trois ou quatre lignes d'épaiſſeur (1).

---

(1) Le beurre d'antimoine eſt un cauſtique fort efficace & fort anciennement connu; mais qui étoit tombé en déſuétude: depuis long-temps nous nous en ſervons avec ſuccès dans un grand nombre de cas chirurgicaux, & nous avons vu avec plaiſir pluſieurs de nos confreres, & entre autres M. Leroux, adopter

2°. *L'huile de vitriol* eſt un cauſtique puiſſant, ſur-tout lorſqu'elle eſt concentrée. On la trouve communément chez tous les Droguiſtes : on s'en ſert comme du beurre d'antimoine liquide, en la portant dans la plaie avec des pinceaux de charpie, ou des ſtilets de bois ébarbé. Comme ces deux cauſtiques agiſſent puiſſamment ſur les ſubſtances animales & métalliques, on ne doit jamais ſe ſervir de plumes ou de ſtilets de fer pour les porter dans une plaie.

3°. *La pierre à cautere* eſt une préparation chymique qui ſe fait avec les ſels alka-

---

notre méthode, & employer avec ſuccès ce cauſtique, non-ſeulement pour les bleſſures faites par des animaux enragés, mais encore dans le traitement de quelques fiſtules, &c. On trouvera le beurre d'antimoine & toutes les préparations chymiques, au laboratoire de l'Académie : on s'adreſſera *au ſieur Courtois, Garçon du laboratoire, à l'hôtel de l'Académie.*

lins & la chaux : c'eſt un cauſtique puiſſant, aſſez uſité en Chirurgie. Pour s'en ſervir, on en applique un morceau ſur la partie que l'on doit brûler ; on met enſuite tout autour, de la charpie ſeche, & on la maintient appliquée par une compreſſe & une bande ſerrée. S'agit-il d'une plaie dont il faut brûler la ſurface? On écraſe, on pile groſſiérement cette pierre, on en ſaupoudre ſur-le-champ toute la ſurface, on applique enſuite quelques tampons de charpie, & un bandage convenable : après quelques heures, on leve l'appareil : on trouve une croûte noire ou eſcarre épaiſſe de trois à quatre lignes.

4°. *La leſſive des Savonniers* eſt une autre préparation, qui ne differe de la pierre à cautere, que parce qu'elle eſt fluide : c'eſt un cauſtique plus doux, mais un puiſſant fondant des ſubſtances muqueuſes ; & à ce titre, M. *Méderer* la conſeille comme un excellent topique dans les morſures des animaux enragés : pour

s'en ſervir, on en lave la plaie, on en imbibe des plumaceaux épais, dont on recouvre toute l'étendue de la bleſſure, on les maintient par un bandage convenable : après quelques heures, on trouve une eſcarre molle & peu compacte; ſi elle eſt trop légere, trop mince, on fait une ſeconde application du cauſtique.

5°. *La pierre infernale* eſt un cauſtique généralement employé en Chirurgie. C'eſt une combinaiſon de l'acide nitreux avec l'argent : pour s'en ſervir dans le cas d'une morſure faite par un animal enragé, il ne ſuffiroit pas de toucher ſimplement la ſurface de cette plaie; en y paſſant cette pierre, en l'appuyant quelques inſtants, on ne produiroit qu'une eſcarre trop foible & trop mince : mais ſi on n'avoit point d'autre cauſtique pour le tems, il faudroit écraſer & piler groſſiérement la pierre infernale, en ſaupoudrer la plaie, appliquer enſuite de la charpie & un bandage convenable; après

quelques heures, on trouveroit une escarre épaisse de deux ou trois lignes.

6°. Au défaut des caustiques que nous venons d'indiquer, on peut en préparer un sur-le-champ, & presque dans tous les pays. Prenez une once de chaux vive récente, mettez-la en poudre dans un mortier bien sec, mêlez-la sur-le-champ avec autant de savon tendre, & faites-en une sorte de pâte, à laquelle il ne faut point ajouter d'eau. On peut se servir de ce mêlange comme de la pierre à cautere : appliquez-en une couche d'une ou deux lignes d'épaisseur sur toute l'étendue de la plaie, recouvrez-la d'un morceau de charpie & d'un bandage convenable ; après quelques heures, on trouve une escarre plus ou moins épaisse, suivant la quantité que l'on a mise sur la plaie.

Il est beaucoup d'autres caustiques, tels que les préparations de mercure,

d'arſenic ; mais ces ſubſtances ſont dangereuſes, & l'on ne doit jamais s'en ſervir.

§. XII.

Méthode de panſer un homme mordu par un animal enragé.

Dès qu'un homme eſt bleſſé par un animal enragé, il faut en commencer le traitement le plutôt poſſible. Comme une partie de la bave vénéneuſe peut être encore attachée aux bords de la plaie, on commencera par laver la partie avec quelque liqueur capable de diſſoudre & d'entraîner le venin ; on ſe ſervira pour cela d'eau dans laquelle on aura fait fondre du ſavon, ou du ſel marin, ou un mêlange d'eau & de vinaigre, une leſſive de cendres : l'eau mere des Salpêtriers feroit également bonne. M. *Méderer* conſeille la diſſolution d'un gros de pierre à cautere dans une livre d'eau; mais il faut

toujours employer ces liqueurs chaudes, parce que leur vertu diſſolvante eſt beaucoup plus conſidérable. Ces premieres attentions ſont néceſſaires pour toutes les morſures : il ne faut pas craindre de les irriter, de les agacer, en les frottant avec un linge un peu rude, imbibé d'une liqueur active & chaude; au contraire, on doit toujours chercher à en exprimer le ſang, à les dégorger des ſucs dont leur tiſſu eſt rempli : c'eſt dans cette intention, que nos anciens recommandoient expreſſément d'appliquer une ventouſe ſur la plaie, & ce moyen ſimple & facile n'eſt point à négliger ; car en rouvrant les vaiſſeaux diviſés de la ſurface de la bleſſure, la ventouſe procure un écoulement de ſang, qui délaie & entraîne au moins une portion du venin : auſſi a-t-on vu quelquefois des hommes mordus par un animal enragé, & cependant ne point éprouver la Rage, uniquement parce que leurs plaies avoient beaucoup ſaigné dans les

premiers inſtants : au ſurplus, on ne doit conſidérer ces différents moyens, que comme des attentions préparatoires. La cautériſation eſt le ſeul moyen efficace; mais cette partie du traitement, quoique tendant au même but, quoiqu'eſſentiellement la même, doit être modifiée ſuivant la grandeur & la nature de la plaie.

§. XIII.

Traitement d'une plaie ſuperficielle.

Si la plaie eſt petite, ne ſaigne point, & eſt faite par un ſeul coup de dent, il faut y porter une ſonde, afin d'en connoître la profondeur : ſi elle eſt bornée à la peau ; ſi elle n'en excede pas l'épaiſſeur, il faut, ſans aucune autre préparation, y appliquer ſur-le-champ un cauſtique. Dans ce cas, on peut ſe ſervir indifféremment de la pierre à cautere, ou du beurre d'antimoine. Si on emploie le beurre d'antimoine, il ne faut

pas ſe contenter de toucher la morſure avec le pinceau ébarbé, trempé dans ce cauſtique, l'eſcarre ſeroit trop légere: mais il faut y mettre un bourdonnet ou tampon de charpie, bien ſerré, imbibé du même cauſtique; & afin qu'il ne ſe répande point ſur les parties voiſines, on l'environne de petits tampons de charpie ſeche; on recouvre le tout d'un emplâtre adhéſif, tel que le diapalme, le diachylum gommé, ou celui d'André de la Croix: enfin, on ſoutient cet appareil par une compreſſe & un bandage un peu ſerré. Si la plaie eſt dans une partie où le bandage ne peut pas être ſerré convenablement, ou ſi l'on craint qu'il ſe dérange, on le fait ſoutenir par la main d'une perſonne intelligente; précaution toujours eſſentielle, quand on a à traiter des enfants. Après cinq ou ſix heures, on leve cet appareil; on trouve une eſcarre blanche, dure, qui comprend toute l'épaiſſeur de la peau, & toute

l'étendue de la plaie. Dès cet inftant, l'objet qu'on fe propofoit eft entiérement rempli; le venin eft renfermé, concentré dans l'efcarre; il y reftera fans action, & les panfements les plus fimples pourront fuffire: cependant on doit encore, pour plus grande fécurité, appliquer, au fecond panfement, un emplâtre véficatoire, beaucoup plus large que l'efcarre: on laiffe cet emplâtre jufqu'à ce qu'il ait excité des veffies pleines de férofité; ce qui arrive dans douze à quinze heures. L'application de cet emplâtre a l'avantage non-feulement de hâter la chûte de l'efcarre; mais fi la furface de la peau étoit encore imprégnée de quelque portion vénéneufe de la bave que les lotions n'auroient point entraînées, il en fait l'extraction, lorfque les veffies font formées & pleines de férofité; on leve ce fecond appareil, on détache doucement l'épiderme, on le coupe avec la pointe des cifeaux, & l'on panfe tous les jours,

foir

ſoir & matin, avec une feuille de bettes, graiſſée de beurre frais, ou d'un cérat adouciſſant.

Lorſque l'eſcarre eſt tombée, ce qui arrive ordinairement le cinquieme, ou huitieme jour au plus tard, comme l'on eſt aſſuré que le cauſtique a pénétré beaucoup au-delà de la profondeur de la morſure, il ſeroit inutile de fatiguer le malade par une nouvelle application du cauſtique, ou par l'uſage des topiques irritants; on panſera la plaie avec des digeſtifs ſimples, & on la laiſſera cicatriſer avec la plus grande ſécurité : tel eſt le cas le plus ſimple; tel eſt le traitement que l'on doit ſuivre pour toutes les entamures ſuperficielles de la peau, où la dent de l'animal a ſimplement gliſſé ſur la ſurface, & enlevé l'épiderme. Mais ſi la bleſſure a été faite par un coup de dents, quelque légere qu'elle paroiſſe, il faut redoubler de ſoins & d'attentions, ne pas ſe borner à ce traitement ſuperficiel; car l'appa-

rence pourroit en impofer, & les fuites feroient affreufes. Une plaie eft petite, on la fonde, l'inftrument s'arrête à la furface de la peau; on croiroit la bleffure fuperficielle, & cependant la dent de l'animal a pénétré le tiffu cellulaire; mais le fond de la bleffure eft déjà confolidé, & oppofe une réfiftance au trajet de la fonde. Ainfi, dans tous les cas de morfure à la peau, à moins que l'on voie évidemment que la dent a fimplement enlevé l'épiderme, il convient de faire une incifion en croix ou en étoile, comme l'a dit & pratiqué M. *Sabatier*, célebre Chirurgien de Paris, afin de découvrir l'état du tiffu cellulaire. Quelquefois on trouvera la peau décollée, en quelque forte, dans un efpace affez grand; quelquefois on trouvera le tiffu cellulaire contus, échymofé, quoique cependant la petiteffe de la plaie n'annonçât pas une morfure profonde. Nous en avons actuellement fous les yeux un

exemple frappant. On vient de conduire à notre Hôpital, un homme qui a été ſaiſi à l'avant-bras, par un loup enragé. Les dents de l'animal étoient marquées par quatre petites plaies, dont deux ſuperficielles, & les autres, quoiqu'un peu plus profondes, paroiſſoient bornées à la peau. La diſpoſition de ces plaies étoit telle, qu'on voyoit évidemment qu'elles avoient été faites par un ſerrement des mâchoires de l'animal. Après avoir fait une premiere inciſion, nous avons reconnu que toute la peau étoit décollée, & que le tiſſu cellulaire qui ſe trouvoit entre ces plaies, étoit contus & échymoſé. Dans ces cas, il ne faut pas héſiter à agrandir encore les plaies, à réunir les deux ouvertures quoiqu'éloignées; on doit auſſi emporter toutes les portions du tiſſu cellulaire échymoſé. Après ces opérations préliminaires, & lorſque la plaie ceſſera de ſaigner, on appliquera le cauſtique & les véſicatoires,

comme nous l'avons déjà recommandé : mais au lieu de laiſſer cicatriſer la plaie, il eſt ſage de renouveller la ſuppuration, & de l'entretenir pendant quarante jours.

(*Voy. les paragraphes ſuivants, & les formules qui ſont à la fin de cet Ouvrage.*)

§. XIV.

Traitement d'une plaie profonde.

Si la dent a pénétré dans le tiſſu cellulaire, dans le corps des muſcles; après avoir bien lavé l'extérieur de la partie, il faut commencer par agrandir la plaie dans tous les ſens, ce qui ſe fait avec la pointe d'un biſtouri, afin de découvrir exactement le fond de la morſure, & que le cauſtique puiſſe y parvenir bien ſûrement. Après cette opération eſſentielle, on laiſſe ſaigner la plaie, on facilite l'écoulement du ſang, par les lotions tiedes que nous avons déjà in-

diquées. Si l'écoulement du ſang ceſſe promptement, on eſſuie la plaie, & on applique ſur-le-champ le cauſtique, avec les précautions recommandées dans le paragraphe précédent : au contraire, ſi l'écoulement du ſang continue, comme cela arrive le plus ordinairement après une inciſion, on panſe la plaie, en la garniſſant de charpie ſeche, ou imbibée de la lotion ; on applique par-deſſus un emplâtre de la mere, & un bandage convenable; le lendemain on leve l'appareil, on ôte la charpie, avec l'attention de ne point la tirailler, pour ne point faire ſaigner la plaie de nouveau, & alors on applique un des cauſtiques recommandés, ayant ſoin qu'aucune portion de la plaie n'échappe à ſon action, ce qui eſt de la plus grande importance ; car un ſeul point négligé, une ſeule fibre encore imprégnée du venin, ſuffit pour occaſionner la Rage. Après l'action du cauſtique, on applique un emplâtre vé-

ſicatoire, plus large que l'eſcarre; l'on panſe ſoir & matin avec les feuilles de bettes, ou un cérat adouciſſant, & l'on continue ces panſements juſqu'à la chûte de l'eſcarre: mais lorſqu'elle ſe détache, on doit obſerver attentivement quel eſt l'état de la plaie, quelle eſt la forme & l'épaiſſeur de l'eſcarre; ces conſidérations doivent diriger pour la ſuite du traitement local.

1°. Si la plaie eſt accompagnée de gonflement, d'inflammation, ſi la ſuppuration eſt abondante, ſi l'eſcarre eſt épaiſſe, ſi elle comprend exactement toute l'étendue de la morſure, la guériſon eſt aſſurée: il eſt inutile, il ſeroit douloureux, & même dangereux d'employer de nouveau des cauſtiques, des irritants, des véſicatoires; on ſe bornera donc à entretenir la ſuppuration par des topiques doux, & pour cela on panſera ſimplement avec un plumaceau chargé d'un léger digeſtif; on appliquera par-deſſus une feuille

de bettes graiſſée de beurre frais, & recouverte d'un emplâtre de la mere, & d'un bandage convenable : ces panſements ſe renouvelleront ſeulement toutes les vingt-quatre heures ; & lorſque l'ulcération tendra à ſe cicatriſer, on n'y mettra aucun obſtacle, ſur-tout ſi le traitement a été commencé auſſi-tôt après la morſure.

2°. Si la plaie eſt ſans gonflement, ſans inflammation, s'il n'y a pas une ſuppuration abondante & profonde, il faut, pour plus grande précaution, quoique l'eſcarre ſoit épaiſſe, exciter, entretenir une ſuppuration capable de fondre & de dégorger le tiſſu cellulaire des environs de la partie. Pour cela, on met dans la plaie un pois, une feve, ou encore mieux un morceau de racine d'iris, de gentiane, d'ariſtoloche, que l'on taille ſuivant la forme & la profondeur de la bleſſure : on renouvelle, on entretient l'écoulement ſéreux du véſicatoire appliqué ſur la peau, en panſant, de temps en temps,

avec un onguent ou pommade véſicatoire : chaque jour, en panſant la plaie, on mettra un autre pois; & lorſque la ſuppuration diminuera, on doit, pour plus grande ſûreté, la renouveller, l'entretenir encore, mais par des moyens doux, & qui ne portent pas le trouble dans l'économie animale : ainſi, on ſe bornera à panſer, de temps en temps, avec des onguents gras & aiguiſés de quelques grains de cantharides ou de ſel ammoniac; dans ce cas, on peut auſſi ſe ſervir avec ſuccès, du borax crud ou calciné, en ſaupoudrer la plaie; c'eſt un cauſtique plus doux que l'alun, qui forme, ſans irritation & ſans douleur, une eſcarre mince, molle & blanchâtre, & qui convient ſur-tout lorſque les chairs ſont fermes, compactes, & qu'il eſt néceſſaire d'exciter la ſuppuration. Enfin, après quarante ou cinquante jours de panſements, on ſupprimera le pois, & on laiſſera cicatriſer l'ulcere.

Ces attentions conviennent principalement lorſque le traitement n'a point été commencé dans les premiers jours de la morſure, lorſqu'on peut craindre que le virus ait eu le temps de ſe répandre, de pénétrer au-delà de la ſurface.

3°. Si la premiere application du cauſtique a été faite légérement, ou n'a point compris toute la ſurface de la morſure; ſi l'eſcarre eſt mince, molle; ſi la plaie eſt inégale, irréguliere, & forme des angles, des ſinus qui ont échappé à l'action du cauſtique, il ne faut point héſiter à en faire une ſeconde application, & on le dirigera principalement ſur l'endroit où la dent de l'animal aura porté. Pour cet objet, après avoir touché toute la ſurface de la plaie, avec le pinceau imbibé de beurre d'antimoine, on fera un bourdonnet imbibé du même cauſtique, & on le portera au fond de la plaie; on l'y maintiendra par de la charpie ſeche & un bandage convenable: après

trois ou quatre heures on leve cet appareil, & on panſe alors ſimplement avec les feuilles de bettes & les digeſtifs doux. Quant au reſte du traitement, on ſe conformera à ce qui a déjà été indiqué.

§. XV.

Traitement d'une grande plaie avec lambeau.

Les inciſions ſe faiſant ſeulement pour découvrir exactement la profondeur de la morſure, ſuivre le trajet de la dent, & porter par-tout exactement le cauſtique, on ſent bien qu'une grande plaie n'exige point d'inciſions; mais il eſt un autre genre d'attention très-important. Il faut examiner avec ſoin la forme de la plaie, chercher à y découvrir le trajet des dents de l'animal, afin de porter le cauſtique principalement ſur ces endroits.

Si les bords en ſont mâchés, il faut ſur-le-champ détacher, avec la pointe du

biſtouri, ces chairs contuſes : s'il y a un lambeau pendant, il faut en emporter la plus grande partie avec le tranchant du biſtouri. Cette opération paroîtra cruelle aux ames puſillanimes, mais elle eſt néceſſaire ; par ce moyen on emporte une portion du venin, on prépare une ſuppuration longue & abondante ; conditions néceſſaires, dans ce cas, pour aſſurer la guériſon. Après avoir lavé la plaie, après l'avoir laiſſé ſaigner un certain temps, on la panſe avec la charpie ſeche, & le lendemain, ou le ſurlendemain, on fait l'application du cauſtique, ayant toujours l'attention de diriger ſon action ſur les parties qui ont été le plus expoſées à l'impreſſion de la bave de l'animal : le traitement ſera continué comme dans les cas précédents.



§. XVI.

Maniere de ſuppléer aux cauſtiques.

Quoique nous ayons indiqué pluſieurs eſpeces de cauſtiques, propres à remplir le même but, il pourroit arriver que dans un hameau on ne pût s'en procurer : il eſt eſſentiel de connoître les moyens de raſſurer l'eſprit du malade; ſi le procédé effraie pour un inſtant, la certitude de la guériſon doit conſoler. Le feu, de quelque maniere qu'il ſoit appliqué, eſt un moyen efficace. Si le bleſſé répugne à l'application d'un fer rouge, on peut y ſuppléer par l'affuſion de l'huile bouillante, dont on dirige l'action ſur la bleſſure, au moyen d'un entonnoir qu'on y applique fortement.

Les Africains, pour guérir la morſure des ſerpents les plus venimeux, couvrent la bleſſure avec une forte doſe de poudre à canon, & y mettent le feu ſur-le-champ :

ce procédé ſimple produit, ſans grande douleur, une eſcarre qui les garantit du danger. M. *Lafon*, Chirurgien en Périgord, a employé ce moyen avec ſuccès pour les morſures des animaux enragés: au défaut d'autres, nous le conſeillerions, parce qu'il remplit les vues que l'on ſe propoſe; mais il faut avoir attention que la quantité de la poudre ſoit aſſez grande pour former une eſcarre profonde, & dans toute l'étendue de la plaie. Nous conſeillerions encore d'employer la méthode de M. *Pouteau*: elle conſiſte à appliquer ſur la partie un cylindre de coton bien ſerré; on met le feu au ſommet du cylindre; on l'entretient, en ſoufflant avec un carton que l'on agite; peu à peu le feu gagne la baſe qui eſt appliquée ſur la partie, & y forme une eſcarre profonde, ſans cauſer de plus grandes douleurs qu'un cauſtique, comme l'expérience nous en a convaincus.

Nous rapportons ces différentes ma-

nieres d'appliquer le feu, afin que dans le beſoin on n'échappe pas l'occaſion d'en faire uſage.

§. XVII.

Traitement d'une bleſſure dans le voiſinage des gros vaiſſeaux.

Les bleſſures qui ſont dans le voiſinage des gros vaiſſeaux, méritent des attentions particulieres. On ne doit y appliquer ni le feu, ni les remedes eſcarrotiques : ces moyens ſi efficaces pour le traitement des bleſſures venimeuſes dans toute autre partie, auroient ici les plus grands inconvénients, parce qu'ils ne manqueroient pas d'étendre leur action ſur l'artere, d'en détruire les parois : d'abord on ne s'en appercevroit pas; mais à la chûte de l'eſcarre, il ſurviendroit une hémorrhagie funeſte; cependant l'indication eſt toujours la même : il faut détruire toute la partie touchée par le

venin de l'animal, ſi on veut prévenir la Rage. Cette circonſtance délicate exige les plus grandes attentions; mais elle ne doit point déſeſpérer : avec des ſoins, on peut encore ſe flatter du ſuccès. Ainſi, au lieu d'appliquer un cauſtique puiſſant, capable de former une eſcarre; au lieu de porter dans le fond de la plaie un bourdonnet imbibé de beurre d'antimoine, il ne faut employer que des cauſtiques légers, dont on puiſſe arrêter ſubitement l'opération, & de l'effet deſquels on ſoit bien aſſuré; il faut ſe borner à l'uſage des ſuppuratifs puiſſants, des irritants âcres, capables d'exciter une inflammation légere, une ſuppuration abondante & profonde, qui puiſſe diſſoudre peu à peu toutes les fibres imprégnées du venin.

Les endroits les plus expoſés à la morſure d'un animal enragé, & où il y a de gros vaiſſeaux, ſont, 1°. les parties latérales & antérieures du col; 2°. la partie

interne du bras ; 3°. la partie antérieure & interne de la cuiſſe : dans toute autre partie expoſée à la morſure, les vaiſſeaux ſont moins conſidérables, l'hémorrhagie ſeroit moins fâcheuſe, & plus facile à arrêter. A la ſimple inſpection de la plaie, tout Chirurgien inſtruit jugera certainement ſi elle eſt près d'une artere eſſentielle : mais les perſonnes peu verſées dans l'Anatomie, s'aſſureront de la ſituation des vaiſſeaux, en appuyant l'extrêmité du doigt ſur la plaie, en le portant dans ſon fond ; & s'il y a quelque groſſe artere, on ſent un battement conſidérable, on le diſtingue même à l'œil, ſi la bleſſure eſt un peu étendue.

Pour faire ſentir toutes les précautions que l'on doit apporter dans ces cas, nous ſuppoſerons une plaie petite & profonde à la partie antérieure & latérale du col. Après l'avoir lavée, il faut l'agrandir au moins d'un pouce, en dirigeant la pointe du biſtouri du côté oppoſé à la

ſituation de l'artere ; cela fait, on doit examiner attentivement quel eſt l'état de l'artere.

1°. Si elle eſt encore recouverte de quelques portions de muſcle, de tiſſu cellulaire, après avoir bien eſſuyé le ſang qui ſort de l'inciſion, on peut ſans crainte toucher légérement toute la ſurface de la bleſſure, avec un pinceau trempé dans le beurre d'antimoine ; on l'appuiera principalement ſur les bords de la peau, ſur les côtés oppoſés à la ſituation de l'artere.

De cette maniere, l'action du cauſtique eſt ſuperficielle, momentanée, & ne peut pas entamer l'artere ; mais on doit ſe borner à cette ſeule application ; & pour achever de détruire le venin, au lieu de mettre un bourdonnet trempé dans le cauſtique, on portera ſeulement, dans le fond de la plaie, un peu de cantharides en poudre très-fine, que l'on ſoutiendra par un petit tampon de char-

pie ; ſur le tout on appliquera l'emplâtre véſicatoire, & un bandage convenable, mais peu ſerré. Les panſements ſuivants ſe feront avec les racines d'iris, de gentiane, & une feuille de bettes, graiſſée de beurre frais. Lorſque la ſuppuration diminuera, on doit la ranimer par la poudre de cantharides, les pommades véſicatoires, les onguents ſuppurarifs, aiguiſés de ſel ammoniac, ou d'une petite quantité de pierre à cautere ; ou bien on touchera légérement le fond & les côtés de la plaie avec un pinceau trempé dans la leſſive des Savonniers ; préparation qui agit moins comme un eſcarrotique, que comme un puiſſant diſſolvant des fibres & des ſubſtances muqueuſes : enfin, on doit attendre au moins cinquante jours avant de permettre la cicatriſation.

2°. Si l'artere étoit entiérement à nud, ſi les parois n'étoient pas recouvertes par quelques portions de tiſſu cellulaire, la

ſimple application du pinceau trempé dans le beurre d'antimoine, ſeroit encore dangereuſe. Dans ce cas, il faut ſe borner à l'uſage de la poudre de cantharides, des onguents âcres, irritants, ou de la leſſive des Savonniers.

§. XVIII.

Attentions dans le traitement des bleſſures de la tête.

Quoique toutes les parties du corps ſoient également expoſées à la morſure des animaux enragés, cependant l'obſervation journaliere prouve que les bleſſures de la tête, du viſage & des bras, ſont beaucoup plus communes que celles des extrêmités inférieures. Comme la Rage prend par accès, comme la cauſe la plus légere les augmente & les redouble, il ſemble que l'éclat des yeux ſuffiſe pour irriter l'animal : auſſi voit-on qu'au lieu de mordre indiſtinctement,

il ſe jette toujours ſur les parties ſupérieures; & ſi l'animal eſt grand, il ſe dreſſe avec force contre l'homme qu'il rencontre, il s'élance avec fureur, il cherche à lui ſaiſir la tête, & à le terraſſer.

Quoique toutes les bleſſures exigent les mêmes ſoins, dans l'uſage des lotions, des inciſions & des cauſtiques, celles de la tête méritent quelques attentions particulieres.

1°. Il ne faut pas ſe contenter de couper les cheveux dans l'endroit bleſſé, comme on le fait ordinairement: mais on doit raſer exactement toute la tête; car la plus petite bleſſure que l'on échapperoit, pourroit avoir les ſuites les plus fâcheuſes.

2°. Avant d'appliquer le cauſtique, il faut conſidérer la forme & la nature de la plaie. Si elle eſt avec lambeau, & ſi le lambeau eſt petit, il faut ſur-le-champ en faire la ſection avec le tranchant du biſtouri: mais ſi le lambeau

eſt conſidérable, on retranchera ſeulement les bords mâchés, ceux où la dent de l'animal a principalement porté; & après l'application du cauſtique, on placera, entre les parties diviſées, un plumaceau, ou une bandelette couverte de digeſtif, pour empêcher la réunion du lambeau.

3°. Si la plaie a découvert le crâne, il ne faut pas héſiter à racler l'os avec une rugine, & à le toucher avec un cauſtique, afin de procurer une exfoliation plus profonde.

4°. Si, après l'application du cauſtique, il ſurvient éréſipelle, gonflement de la tête, il faut ceſſer l'uſage des onguents gras, employer les fomentations émollientes-réſolutives, ſe borner, pour le temps de l'inflammation, à des panſements ſimples & légers.

§. XIX.

Traitement des bleſſures des levres, des joues & des paupieres.

Dans les plaies ſimples du viſage, on recommande expreſſément d'en procurer ſur-le-champ la réunion, afin de diminuer la difformité de la cicatrice; mais ce précepte auroit les conſéquences les plus dangereuſes, lorſque la plaie a été faite par un animal enragé : non-ſeulement il faut la brûler profondément, mais on doit y entretenir long-temps la ſuppuration, ne pas craindre même de revenir pluſieurs fois à l'application du cauſtique; parce que le tiſſu mol, délicat & ſpongieux de ces parties, reçoit facilement l'impreſſion du venin : en effet, le léchement d'un chien malade, le ſimple contact de ſa bave ſur les levres, ſuffit pour communiquer la Rage. Nous en avons vu ici un exemple

frappant, & les Auteurs en rapportent beaucoup d'autres.

Dans ces cas, quoiqu'il n'y ait point d'entamure à la levre, il faut y porter le cauſtique; ce que l'on fait avec un pinceau imbibé de beurre d'antimoine, que l'on appuie & que l'on maintient aſſez long-temps, pour détruire la ſurface de la levre. Chaque jour on panſe la partie avec un cérat, que l'on aiguiſe de temps en temps avec les cantharides.

Si une des levres a été fendue par la dent de l'animal, après avoir lavé, nettoyé la partie, il faut ſur-le-champ couper chaque bord de la levre diviſée, y appliquer hardiment le cauſtique, y exciter, y entretenir la ſuppuration, & ne s'occuper de la réunion qu'après quarante ou cinquante jours de panſements; & malgré la perte de ſubſtance déterminée par le cauſtique, on procurera facilement la réunion par une nouvelle reſection des bords diviſés, & par l'uſage des bandages uniſſants.

Lorſqu'une plaie pénetre dans la bouche, ou intéreſſe les levres, il faut examiner avec ſoin quel eſt l'état de la langue & des gencives; & ſi on apperçoit quelqu'entamure à ces parties, il faut redoubler de ſoins & d'attentions: dans ces cas, l'application profonde & exacte d'un fer rougi eſt bien préférable à tous les cauſtiques: en effet, on ſent aiſément que quelques portions de ces ſubſtances âcres & deſtructives, peuvent être entraînées avec la ſalive, & portées dans l'eſtomac; d'ailleurs il eſt bien plus facile de diriger un fer ardent, d'en borner l'effet ſeulement à la partie affectée: mais avant la cautériſation, il faut examiner quel eſt le trajet & la direction de la plaie, afin de n'échapper aucun point; il faut auſſi faire gargariſer la bouche du bleſſé, avec un mêlange d'eau & de vinaigre, ou bien lui faire mâcher un morceau de racine de pirethre, afin d'exprimer tous les ſucs ſalivaires

ſalivaires qui auroient pu être imprégnés du venin : & ſi l'on craint que le bleſſé ait avalé quelque peu de ſa ſalive, il ſera prudent de lui donner un vomitif : enfin, il faut entretenir, renouveller la ſuppuration par tous les moyens que nous avons déjà indiqués.

Quoique les paupieres ſoient des parties très-ſenſibles, on ne doit point les ménager lorſqu'elles ont été bleſſées : par-tout où ſe trouve le venin, il faut l'attaquer, ſi l'on veut prévenir ſes effets fâcheux. Mais il eſt quelques attentions particulieres pour l'application du cauſtique : il faut ſoulever la paupiere bleſſée, l'écarter de l'œil tandis que l'on brûle les levres de la plaie. Cependant ſi la ſurface de l'œil avoit été touchée par la bave de l'animal, on doit ſans crainte, & on peut ſans danger y paſſer légérement le pinceau chargé de beurre d'antimoine. Une longue expérience nous fait aſſurer que ce procédé eſt ſans

danger : il excite une inflammation légere, & procure une grande excrétion de larmes ; mais il faut avoir l'attention de laver auſſi-tôt l'œil avec une décoction mucilagineuſe, ou de l'eau roſe, dans laquelle on aura diſſous de la gomme arabique, & ajouté quelques gouttes de laudanum liquide de Sydenham.

Enfin, ſi la morſure pénetre juſqu'aux tendons, & même aux os, il faut employer les mêmes procédés, & ne point héſiter à y porter le cauſtique.

§. XX.

Traitement d'une morſure déjà cicatriſée.

Quelquefois ce n'eſt qu'après pluſieurs jours qu'un homme mordu apprend que l'animal qui l'a bleſſé, étoit enragé, & quelquefois la plaie eſt cicatriſée : ce retard eſt fâcheux ; mais ne doit point déſeſpérer. Le venin, comme nous l'a-

vons fait voir, reſte toujours plus ou moins long-temps avant d'exercer ſes ravages : il eſt confiné ſous la cicatrice ; & tant que la maladie n'eſt pas déclarée, il eſt toujours temps d'y remédier ; ainſi, après avoir raſſuré le malade, il faut ſur-le-champ y porter le remede. Si la plaie étoit petite, peu profonde, les inciſions ſont inutiles : le cauſtique ſeul ſuffit ; mais il faut qu'il ſoit aſſez puiſſant pour comprendre toute la largeur & toute l'épaiſſeur de la cicatrice : pour cela, on fera un emplâtre de diachylum gommé ; on formera, dans le milieu, une ouverture plus grande que la cicatrice ; on collera cet emplâtre ſur la partie, enſuite on placera dans l'ouverture un ou pluſieurs morceaux de pierre à cautere, ou bien quelques petits bourdonnets imbibés de beurre d'antimoine liquide : on recouvrira le tout de charpie, d'un emplâtre agglutinatif : enfin, on appliquera un bandage convenable. Après quelques

heures, le cauſtique aura pénétré au-delà de la peau, & formé une eſcarre épaiſſe. Le traitement ſera continué, comme il a déjà été preſcrit.

Mais ſi la plaie étoit grande & profonde, le cauſtique ſeul, appliqué ſur la peau, ne pénétreroit que difficilement juſques dans le fond de la plaie : dans ces cas, il faut ouvrir la cicatrice avec le biſtouri, la laiſſer ſaigner, y porter enſuite le cauſtique, comme dans une morſure récente. C'eſt ici le cas où les ſuppurations longues, abondantes & profondes, ſont abſolument néceſſaires pour aſſurer le ſuccès du traitement.

Nous avons remarqué dans les paragraphes précédents, que jamais la Rage ne ſe déclaroit ſans être annoncée par quelque ſenſation douloureuſe dans l'endroit de la morſure; & ſi par inſouciance ou par défaut de ſecours, un homme avoit négligé le traitement convenable dans les premiers temps, s'il reſſentoit déjà à la

cicatrice les ſignes qui annoncent le développement du venin, il faudroit encore s'occuper du traitement local, porter hardiment, dans la cicatrice, le fer & le feu : mais comme le temps preſſe, au lieu d'un ſimple cauſtique, dont l'action eſt lente, nous conſeillerions d'avoir recours ſur-le-champ à un fer rouge, de l'appliquer aſſez fortement pour détruire le foyer du venin ; ſans cela, la maladie fait rapidement des progrès : les remedes internes, ſeuls, ſont ſans efficacité ; & par une tendreſſe aveugle & déplacée, on verroit périr, dans les accès de la Rage, un homme qu'un courage réfléchi auroit pu conſerver.

§. XXI.

Régime & Remedes internes.

D'après ce que nous avons dit dans les paragraphes précédents, il eſt évident que le traitement local bien dirigé, eſt un

moyen efficace & très-aſſuré pour prévenir la Rage : il eſt également évident que ſeul il ſuffit réellement pour toutes les circonſtances ; car, comme nous avons tâché de le faire ſentir, dès que la morſure d'un animal enragé a été ſuffiſamment cautériſée, elle n'eſt plus qu'une plaie ou ulcération ſimple, ſemblable à toute autre bleſſure qui auroit également été cautériſée. Ainſi, d'après cette conſidération, tous ces remedes internes, vantés indiſtinctement comme des ſpécifiques, & donnés aveuglément dans l'intention de détruire ou de chaſſer un reſte de venin, ſont au moins inutiles, & ne méritent aucune confiance. On ne doit pas cependant ſe borner uniquement au traitement local : outre le régime & les attentions générales pour toute bleſſure, il eſt convenable de mettre, pendant les premiers jours, les bleſſés à l'uſage des antiſpaſmodiques tempérants, des toniques doux & amis des nerfs,

propres à faciliter la tranſpiration, à rétablir l'ordre & le calme dans les fonctions, & à remédier aux effets de la frayeur & de la crainte, qu'éprouvent preſque toutes les perſonnes mordues par un animal enragé.

Aux perſonnes d'un tempérament ſenſible & nerveux, on preſcrira une légere infuſion de feuilles d'orangers; on en fera prendre une taſſe tous les matins, & une autre deux heures après le dîner : on leur preſcrira également une des poudres antiſpaſmodiques, indiquées dans les formules : aux hommes forts & robuſtes, on donnera une infuſion de fleurs de ſureau, dans laquelle on aura ajouté quelques gouttes de *lilium* ou d'alkali volatil; mais ſi l'inflammation des plaies eſt grande, ſi elles ſont douloureuſes, il faut ſuſpendre tous ces remedes, ſe borner aux délayants, aux mucilagineux; on aura même recours à la ſaignée, ſi le pouls eſt dur & plein : enfin, ſi la langue eſt

chargée, pâteuſe, l'eſtomac embarraſſé, on aura recours aux émétiques, aux purgatifs, comme dans le traitement de toute autre plaie.

M. *Munch* vante beaucoup, dans ces cas, la *bella-dona ;* il aſſure même avoir guéri, par le ſeul uſage interne de cette plante, la Rage parvenue à ſon dernier dégré. Quoique nous ſoyons bien éloignés d'adopter l'opinion de M. Munch, & de regarder la bella-dona comme un ſpécifique, ce moyen cependant nous paroît mériter quelqu'attention. En effet, la bella-dona eſt une plante narcotique : priſe en petite quantité, elle porte le calme dans le ſyſtême nerveux, favoriſe la tranſpiration, peut concourir à l'effet du traitement local, & remplir les vues qu'on ſe propoſe dans l'uſage des remedes internes; mais il ne faut jamais employer la bella-dona qu'en petite doſe & en décoction : ainſi, on fait bouillir ſix ou ſept feuilles de cette plante dans une livre

d'eau, on y ajoute un peu de ſucre, & on fait prendre au malade une taſſe le matin & autant le ſoir, deux heures après un léger ſouper.

Le régime ne doit point être ſévere : ſi les bleſſés ſont ſans fievre, on leur donnera des aliments doux, de facile digeſtion ; on leur permettra l'exercice : enfin, on leur procurera tous les moyens de diſſipation. Dans les cas de fievre, on obſervera un régime plus ſévere, & convenable à la circonſtance.

§. XXII.

Obſervations ſur l'uſage des émétiques dans quelques circonſtances particulieres.

Lorſqu'un homme a été mordu par un animal enragé, & qu'il néglige ſes bleſſures, rarement la Rage ſe déclare avant trente ou quarante jours : cependant on voit quelquefois, dès les premiers inſtants de la morſure, le bleſſé inquiet,

rêveur, mélancolique ; de temps en temps il éprouve des friſſons irréguliers, le pouls eſt petit, ſerré, fréquent, l'œil morne, l'eſprit mal aſſuré, la reſpiration gênée; tout ſemble caractériſer les ſymptômes précurſeurs de l'hydrophobie : mais ce ſont des ſymptômes illuſoires, qui dépendent du ſpaſme, de l'embarras de l'eſtomac, & de l'influence de cette organe ſur toute l'économie. Un émétique placé dans ces circonſtances, ramene le calme, & fait diſparoître tous ces ſymptômes alarmants. Nous en citerons un exemple, dont nous avons été témoins à l'Hôpital, & qui a été décrit avec ſoin par feu *M. Hoin*, célebre Chirurgien de cette ville.

En 1753, Marie Tiſſier, de Spoy, fut mordue en différents endroits par un loup enragé : les plaies étoient graves, douloureuſes, & la malade eut la fievre les quatre premiers jours. » Le ſix, les plaies » du bras parurent brodées : cette fille

» étoit trifte, rêveufe : fon œil fixe, fon
» air morne, & fa refpiration très-gênée,
» concouroient avec les autres remar-
» ques, à nous inquiéter fur fon fort.
» Le lendemain nous la fîmes vomir par
» le turbith : la refpiration devint libre,
» & dès le foir même la malade fut fort
» gaie; » par la fuite elle n'éprouva au-
cun accident, & s'eft mariée plufieurs
années après. Il eft évident que le bien-
être de la malade dépend uniquement
des évacuations procurées par le tur-
bith, & qu'un vomitif quelconque eut
produit le même effet : pour le prouver,
nous rapporterons une autre obfervation
tion également remarquable de M. *Henri*
Wœltge.

» Un garçon de douze ans fut mordu
» au doigt par un chien enragé : la plaie
» fe cicatrifa promptement; mais le troi-
» fieme jour on s'apperçut des avant-
» coureurs de la Rage. On ouvrit la ci-
» catrice, on couvrit la plaie de poudre

» de cantharides, on excita une ſuppu-
» ration abondante, & l'on fit uſage à
» l'intérieur des pillules de Werlhoff.
» Après deux mois, ce petit malade eſt
» tout-à-coup tourmenté de convul-
» ſions, & de fortes envies de vomir:
» on lui preſcrivit, à différentes repriſes,
» de l'ipécacuanha; il rendit beaucoup
» de glaires & de bile, & ſa ſanté ſe ré-
» tablit. »

Il n'entre pas dans le plan de notre Ouvrage de diſcuter tout ce que ces obſervations préſentent de particulier; il nous ſuffit de faire remarquer que l'embarras de l'eſtomac, joint à l'effet de la frayeur dont ſont frappées les perſonnes mordues par un animal enragé, peut occaſionner des accidents graves, alarmants, en impoſer pour des ſymptômes menaçants de la Rage, & que dans ces cas un vomitif eſt très-avantageux.

§. XXIII.

Traitement du Bétail.

Le bétail eſt précieux aux habitants de la campagne, il fait leur richeſſe; & nous nous faiſons un devoir d'indiquer les précautions de le conſerver, & de prévenir les ſuites funeſtes de la morſure d'un animal enragé. Le mal eſt le même que dans l'homme, à quelques petites différences près. Seulement dans les quadrupedes, il faut ſe hâter d'employer les remedes, parce que le venin ſe développe beaucoup plus promptement que dans l'homme.

Si un bœuf a été mordu à la queue, à l'oreille, au lieu de porter le cauſtique dans la morſure, il eſt plus ſimple, il eſt auſſi plus sûr de couper ſur-le-champ cette partie de peu d'importance pour la vie de l'animal: on paſſera un fer rougi ſur la plaie ſaignante, ce qui arrêtera promp-

tement l'hémorrhagie, & fournira une longue ſuppuration; on panſera enſuite la plaie avec un digeſtif térébenthiné. Mais ſi la morſure eſt dans un endroit dont on ne puiſſe faire l'extirpation, après avoir coupé le poil, lavé fortement la partie, on agrandit la plaie, & on y porte le fer rouge, de maniere à pénétrer dans toute l'étendue de la bleſſure; on la panſe enſuite avec un onguent digeſtif, que l'on anime de temps en temps avec les cantharides ou la pierre à cautere : après quelques ſemaines, on laiſſe fermer la plaie.

Pendant le traitement, on ſépare l'animal bleſſé, afin que les autres ne viennent point lécher ſa plaie : il faut auſſi que celui qui le panſe ait ſoin de ſe laver les mains, ſoit avec du ſavon, ſoit avec du vinaigre, après chaque panſement.

M. *Saunder*, Médecin vétérinaire à Hanôvre, & M. *Munch*, ont publié un grand nombre d'obſervations ſur l'efficacité de

la bella-dona, contre la Rage des beſtiaux, & ces obſervations ont été confirmées en Dauphiné. Nous rapportons la méthode que conſeillent ces MM. parce que ce moyen ne peut que contribuer à en aſſurer la guériſon, & ne peut jamais avoir de ſuites fâcheuſes.

La bella-dona eſt une plante aſſez commune dans la Bourgogne : on en fait prendre les feuilles fraîches aux animaux, en les mettant dans du foin, de l'herbe, ou des feuilles de choux : s'ils les répugnent, on leur ouvre la bouche de force, on y enfonce la priſe, & l'on a attention que l'animal ne la rejette pas ; on l'empêche de manger ſix à huit heures, & l'on continue ainſi trois jours de ſuite. La doſe, pour un jeune veau, eſt d'un gros le premier jour, deux gros le ſecond jour, & trois le troiſieme ; on augmente la doſe ſuivant l'âge & la force de l'animal. Pour un bœuf vigoureux, on commence par une once ou une

once & demie, &c. Telle eſt la méthode recommandée par MM. *Saunder* & *Munch* : mais elle ne doit pas faire négliger le traitement local, qui, dans tous les temps, eſt toujours le point eſſentiel, & le ſeul qui mérite une entiere confiance.

Nous devons encore avertir que ſi un bœuf ou un autre animal domeſtique meurt de la Rage, il ne faut point le dépouiller, car ſa bave, ſon ſang pourroient communiquer la maladie à celui qui le toucheroit ſans attention : il n'eſt point ſage d'en manger les chairs. Des Auteurs aſſurent que le lait d'une vache parvenue au dernier dégré de la Rage, a communiqué la maladie. Il faut auſſi avoir l'attention d'enterrer l'animal profondément ; car les chiens, les loups qui le dévoreroient, pourroient être expoſés à la maladie, & devenir ainſi une ſource de nouveaux malheurs.

§. XXIV.

Récapitulation des préceptes les plus importants pour le traitement des morsures des Animaux enragés.

1.

LA RAGE est une maladie aiguë, ainsi nommée, parce que dans les derniers temps elle est caractérisée par des accès de fureur, & des envies de mordre : on la nomme aussi *hydrophobie*, parce qu'ordinairement elle est accompagnée d'une horreur insurmontable de l'eau.

2.

Les animaux carnivores, mais sur-tout le chien & le loup, sont fort sujets à la Rage. Cette maladie leur survient plus ordinairement dans les grandes chaleurs & les grands froids; elle paroît dépendre d'une irritation particuliere à l'estomac & aux organes nerveux, occasionnée par le défaut de boisson, & des aliments âcres, putrides & corrompus.

3.

Cette maladie, que l'on nomme *Rage spontanée*, fait toujours périr les animaux en cinq ou ſept jours; mais pendant ce temps, ils peuvent faire beaucoup de mal : ainſi, il eſt eſſentiel de prendre toutes les précautions pour arrêter un animal ſuſpecté, & reconnoître de bonne heure la nature de ſon mal.

4.

On reconnoît par les ſignes ſuivants, qu'un chien eſt attaqué de la Rage. Dans les premiers temps il eſt triſte, abattu, il ne marche pas, ou ſeulement d'un pas mal aſſuré; il n'aboie pas, mais il grogne ſouvent; il évite également la lumiere, le bruit & les aliments : mais lorſque la maladie fait des progrès, & parvient à ſon dernier dégré, alors il fuit de tous côtés, il a la tête baſſe, le poil hériſſé, la queue ſerrée, l'œil fixe & brillant, la gueule béante & pleine d'une bave écumeuſe; de temps en temps il éprouve

des convulſions; ſouvent il tombe; il ſe jette ſur tout ce qu'il rencontre, & le mord indifféremment : l'eau, la lumiere, les couleurs vives redoublent ſa fureur : enfin, les autres chiens le fuient en hurlant.

5.

La bave d'un animal enragé, eſt un venin funeſte & bien dangereux : inſinué par une morſure, il paroît d'abord ſans activité, & ſéjourne dans la partie, ſans produire aucun accident; mais après un certain temps, il ſe développe, & cauſe la Rage. On nomme cette eſpece *Rage communiquée.*

6.

Le temps que le venin reſte dans la partie ſans manifeſter ſa préſence, eſt plus ou moins long, ſuivant le nombre, la nature des bleſſures, & l'eſpece d'animal. En général, elle ſe déclare aux quadrupedes, le troiſieme, cinquieme

ou neuvieme jour après la morſure ; & dans l'homme, rarement avant trente ou quarante jours.

7.

Après ce temps d'incubation & d'inertie du venin dans la morſure, la Rage ſe manifeſte par dégrés; mais le déſordre général & intérieur qui caractériſe cette maladie, eſt toujours précédé & annoncé par des accidents locaux, & bornés à la partie mordue.

8.

Le ſimple contact de la bave d'un animal enragé ſur des parties dont la peau eſt très-fine & le tiſſu ſpongieux, telles que les levres, ſuffit pour communiquer la Rage.

9.

Les morſures faites ſur des parties découvertes, ſont plus dangereuſes que celles faites à travers des vêtements épais; & quoiqu'il y ait de la probabilité que

la dent a été eſſuyée en traverſant les vêtements, ce ſeroit une témérité que de négliger le traitement.

10.

Si un homme eſt bleſſé en différentes parties, il faut traiter avec le même ſoin toutes les morſures : les plus petites & les plus légeres ne doivent pas être négligées.

11.

Les petites bleſſures de la peau méritent la plus grande attention : ſouvent elles paroiſſent ſuperficielles, & cependant le venin a pénétré profondément ; la peau a été arrachée, décollée par l'animal furieux, & le tiſſu cellulaire eſt contus & échymoſé.

12.

Quelque ſoit le nombre, la forme, la grandeur, la ſituation des plaies faites par un animal enragé, on prévient infailliblement le développement de la Rage, par un traitement convenable.

13.

CE TRAITEMENT eſt ſimple, facile, & entiérement borné à la partie : il conſiſte à brûler exactement & profondément toute la ſurface de la bleſſure.

14.

Cette opération eſſentielle, que l'on nomme CAUTÉRISATION, ſe fait, ſoit avec un fer ardent, ſoit avec des remedes cauſtiques & eſcarrotiques. Mais on ne doit pas employer indiſtinctement tous les cauſtiques; les préparations mercurielles ſont dangereuſes; les ſubſtances arſenicales ſont pernicieuſes, & peuvent occaſionner les accidents les plus graves.

15.

On emploiera les remedes cauſtiques pour les plaies grandes, étendues, profondes, anguleuſes : on préférera le fer ardent pour les bleſſures pénétrantes dans la bouche, pour celles qui intéreſſent les gencives & la langue.

16.

Quelque ſoit le procédé que l'on emploie, il faut que la cautériſation ſoit exacte & profonde; une cautériſation légere & incomplette ne ſuffiroit pas pour prévenir la Rage : & en général, il y a beaucoup moins à craindre de cautériſer trop que trop peu.

17.

Si une premiere cautériſation a été ſuperficielle ou incomplette, il faut abſolument, après la chûte de l'eſcarre, revenir à une ſeconde cautériſation : mais ce ſeroit une pratique vicieuſe que d'appliquer des cauſtiques ou corroſifs à chaque panſement, ou de brûler indiſtinctement les chairs, à meſure qu'elles reviennent; outre la douleur, l'irritation continuelle de la plaie peut occaſionner des accidents graves.

18.

Si un homme a un très-grand nombre

de bleſſures en différentes parties du corps, il ne faut pas les cautériſer toutes en même temps; la multiplicité des points de douleur pourroit entraîner des accidents : il eſt plus ſage de les cautériſer ſucceſſivement, en laiſſant un jour d'intervalle; mais on doit toujours commencer par celles de la tête & du viſage.

19.

Toute morſure, dans une partie dont le tiſſu eſt mol, lâche & ſpongieux, doit être cautériſée plus profondément qu'une plaie des téguments, & il faut y entretenir la ſuppuration plus long-temps.

20.

Plus on a différé à commencer le traitement d'une morſure, plus il faut brûler profondément, & y entretenir la ſuppuration.

21.

Les morſures ſituées près des groſſes arteres,

arteres, exigent beaucoup d'attentions: il faut ſe borner à des cauſtiques légers; mais ſuppléer à ce défaut de cautériſation, par l'uſage des cantharides, des topiques capables d'exciter une ſuppuration longue, abondante & profonde.

22.

Cette méthode curative eſt très-ancienne : les Praticiens de tous les temps & de tous les pays l'ont toujours employée avec ſuccès; mais pour en aſſurer l'efficacité, il faut apporter quelques attentions avant & après la cautériſation.

23.

AVANT LA CAUTÉRISATION, il faut reconnoître la forme, la direction, la profondeur de la morſure, la ſonder avec ſoin, examiner ſi la peau n'eſt pas arrachée, décollée.

24.

Si la morſure eſt récente & ſaigne encore, il eſt convenable de laver la bleſ-

ſure avec une eau chargée de quelque ſubſtance ſaline, diſſolvante ou ſavonneuſe, d'en exprimer le ſang ; & ſi la partie le permet, on la baignera dans ces liqueurs : mais il convient de les employer chaudes.

25.

Si la morſure eſt petite & profonde, il faut agrandir la plaie dans toutes les directions convenables, afin d'en découvrir le fond, & de porter le cauſtique plus exactement dans toute ſon étendue.

26.

Il eſt inutile de faire des inciſions à une plaie avec lambeau ; ſeulement il faut couper les bords mâchés, & qui paroiſſent le plus ſenſiblement altérés par la dent de l'animal. Il faut auſſi emporter avec le biſtouri, tout le tiſſu cellulaire contus & échymoſé.

27.

Il eſt inutile de faire des inciſions à une petite plaie, qui n'entame que la ſur-

face de la peau, & emporte ſeulement l'épiderme.

28.

APRÈS LA CAUTÉRISATION, il faut appliquer un emplâtre véſicatoire plus large que la bleſſure ; ce moyen détache & entraîne le venin qui auroit pu reſter attaché à la peau, hâte la chûte de l'eſcarre, excite & favoriſe la ſuppuration.

29.

Après la chûte de l'eſcarre, on entretient la ſuppuration, en plaçant dans la plaie un pois, une orange ou un morceau de racine d'iris, d'ariſtoloche : on renouvelle la ſuppuration par l'uſage des digeſtifs âcres, des véſicatoires, & des corroſifs légers.

30.

Si la bleſſure eſt bornée à l'épiderme, ſi le tiſſu de la peau n'eſt pas mâché ou contus, ſi l'eſcarre eſt épaiſſe, profonde, & comprend bien certainement toute l'é-

tendue de la morſure, il eſt inutile de s'oppoſer à la cicatriſation de la plaie: mais dans toute autre bleſſure, & dans les cas d'incertitude, il eſt toujours ſage d'entretenir la ſuppuration pendant quarante jours. Il vaut mieux, dit *Fabrice de Hilden*, pécher par excès d'attention, que par défaut.

31.

Les remedes internes ſont des acceſſoires toujours utiles, ſouvent néceſſaires. Ils doivent être choiſis dans la claſſe des antiſpaſmodiques tempérants, & des toniques doux; ils favoriſent l'effet du traitement local, & rétabliſſent l'ordre & le calme dans les fonctions.

32.

La frayeur, le ſaiſiſſement qu'éprouvent les perſonnes mordues par un animal enragé, troublent ſouvent les digeſtions; & dans ces cas, les évacuants & les émétiques ſont néceſſaires.

SECONDE PARTIE.

De la Morſure de la Vipere.

On trouve dans cette Province, & ſur-tout dans les endroits pierreux & marécageux, pluſieurs eſpeces de ſerpents, d'une couleur & d'une grandeur bien différentes; mais en général on les confond, on les regarde toutes comme également nuiſibles. C'eſt une erreur qui peut troubler la tranquillité des habitants des campagnes. La *couleuvre*, l'*orvet*, que dans ce pays on nomme *anvoie*, & plus communément *anveau*, qui ſont les ſerpents les plus communs, n'ont certainement aucun réſervoir de poiſon, & leurs morſures ſont ſans danger; il n'y a que la vipere, dont la morſure ſoit réellement venimeuſe, & exige des ſecours particuliers. Comme il eſt fort important de ne point ſe tromper, & de ne point

prendre une vipere pour une couleuvre, nous commencerons par expoſer, en peu de mots, les caracteres extérieurs qui la font reconnoître à la ſimple inſpection, & qui la diſtinguent des autres ſerpents.

§. XXV.

Deſcription de la Vipere.

Dans cette Province, la vipere a rarement plus de deux pieds de longueur, & plus d'un pouce de groſſeur au milieu du corps. Sa peau, écailleuſe & luiſante, eſt quelquefois d'une couleur noirâtre; mais le plus ordinairement d'une couleur griſâtre, très-foncée ſur le dos, plus claire ſur les côtés, toujours parſemée de taches noires, eſpacées & arrangées ſymmétriquement. La partie inférieure du corps eſt garnie d'écailles plus larges, plus fortes, & de couleur d'acier d'un bout à l'autre; ce qui eſt bien différent des couleuvres, dont le ventre eſt marqué

de taches jaunes & bleuâtres. La tête de la vipere eſt encore très-remarquable par ſa forme : elle eſt plus plate, plus large que celles des autres ſerpents; le bout du muſeau forme un rebord ſaillant, relevé, retrouſſé à peu près comme celui du cochon. La peau qui recouvre la tête, préſente deux taches noires, oblongues, en forme de cornes, qui, prenant naiſſance entre les yeux, forment à peu près la lettre V. Au milieu de ces taches, on en trouve une troiſieme, de la grandeur d'une lentille, & qui a la figure d'un fer de pique. La vipere a le col plus petit & la queue plus courte que les ſerpents ordinaires : quoique vive & fort agile, elle rampe aſſez lentement, & ne ſauroit bondir & s'élancer comme la plupart des autres ſerpents : elle n'attaque point l'homme & les grands animaux, à moins qu'elle ne ſoit provoquée. Enfin, elle ne répand point une odeur fétide comme les couleuvres:

tels font les caracteres extérieurs qui font reconnoître la vipere.

La couleuvre est ordinairement plus longue, & toujours plus grosse ; la tête plus pointue, plus étroite ; le col plus gros, la queue plus longue ; la couleur est différente.

Assez souvent on trouve, le long des ruisseaux, un serpent aussi long que la vipere, & d'une couleur brunâtre foncée ; mais il est bien plus grêle que la vipere, & n'a aucune tache, aucune bigarrure sur la peau : enfin, l'orvet ou anvoie, ce serpent que l'on redoute tant parmi le peuple, quoiqu'on n'ait aucun exemple qu'il ait causé quelqu'accident, est trop petit pour qu'on puisse s'y tromper, & le confondre avec la vipere.

Outre ces caracteres extérieurs que tout le monde peut facilement saisir, la vipere differe des autres serpents par la disposition de ses dents & de ses mâchoires. En général, les serpents ont deux

rangées de dents à chaque mâchoire ; la vipere n'en a qu'une ſeule : mais à la mâchoire ſupérieure elle a deux grandes dents crochues, tranſparentes, fort pointues, longues d'environ trois lignes, creuſes, & percées à leur extrêmité d'une petite ouverture. Ces dents communiquent, par leurs racines, à un petit réſervoir plein d'une liqueur jaunâtre, qui eſt le poiſon de la vipere : toujours mobiles, elles ſont couchées lorſque animal ferme les mâchoires ; elles ſe redreſſent lorſqu'il les ouvre.

La vipere, de même que les autres ſerpents, a la langue fourchue ; elle la tire ſouvent ; & lorſqu'elle eſt irritée, elle l'agite avec tant d'impétuoſité, qu'elle paroît comme un dard enflammé : mais cette langue, molle & flexible, ne pique point : elle n'eſt point venimeuſe, comme le croient les perſonnes peu inſtruites : c'eſt en enfonçant ſes dents crochues,

que la vipere porte le poiſon dans la partie qu'elle mord.

On trouve rarement des viperes dans les environs de Dijon. Elles ſont plus communes dans les endroits montueux, le long de la côte, & ſur-tout près de Châlons, de Mâcon. Ce n'eſt qu'au printemps & dans l'été, que l'on en trouve répandues dans la campagne. Pendant l'hiver, elles ſont engourdies & cachées dans quelque fente de rocher ou trou de mur.

§. XXVI.

Accidents qu'occaſionne la morſure de la Vipere.

Les accidents que produit le poiſon de la vipere, ſe manifeſtent ſur-le-champ, & avec des ſymptômes alarmants; mais auſſi ils ſont très-rarement funeſtes. C'eſt une vérité conſtatée par l'obſervation des Praticiens de tous les temps, & les expériences multipliées de *Fontana*; auſſi cet

illuſtre Phyſicien, après avoir fait plus de ſix mille expériences ſur le poiſon de la vipere, n'héſite pas à avancer qu'il eſt dans l'opinion, » que de cent hommes » mordus, chacun par une ſeule vipere, » une ſeule fois, aux pieds ou aux mains, » il n'en mourra probablement aucun, » quand même ils ne feroient aucun re- » mede. . . . . . » Bien plus, il ajoute dans un autre endroit de ſes ouvrages. » Quand même il auroit eu deux ou » trois morſures, la maladie ſeroit plus » grave; mais elle ne ſeroit probable- » ment pas mortelle : enfin, quand elle » auroit diſtillé dans les morſures tout » le *venin* de ſes véſicules, on ne doit » pas déſeſpérer. La maladie ſera grande, » mais il n'y a point encore de certi- » tude qu'elle doive être mortelle. C'eſt » donc une véritable conſolation, & une » découverte vraiment utile, d'avoir » mieux examiné qu'on avoit fait au-

» paravant, les effets du *venin* de la vi-
» pere ſur les animaux & ſur l'homme. »

Dès qu'une perſonne eſt mordue par une vipere, c'eſt toujours par des accidents locaux que le déſordre commence. Le bleſſé éprouve d'abord, dans l'endroit de la morſure, une douleur vive & cuiſante, qui, comme un trait de feu, gliſſe, ſe répand dans tout le membre, & même juſqu'aux organes internes; l'engorgement, la tenſion ſurviennent d'un pas rapide, & ſont bientôt portés au plus haut dégré. Mais ce déſordre local devient bientôt général, & il ſurvient preſque en même temps une maladie interne plus ou moins grave. D'abord le pouls ſe concentre, devient petit, inégal; le bleſſé éprouve des angoiſſes, des foibleſſes, une difficulté de reſpirer, des ſueurs froides & abondantes, l'œil ſe trouble, la raiſon s'égare; ſouvent il ſurvient des vomiſſements, quelquefois des déjections bilieuſes, abondantes,

& preſque toujours une jauniſſe univerſelle; tout annonce le déſordre & l'irritation la plus grande : enfin, après un certain temps, la partie mordue s'appéſantit, s'engourdit, ſe couvre de larges taches noires, formées par la rupture des petits vaiſſeaux ſanguins; quelquefois il s'établit à l'endroit de la morſure, un ſuintement ſéreux; d'autre fois il s'y forme un point gangréneux.

Ces accidents ſont plus ou moins graves, & ſurviennent plus ou moins rapidement, ſuivant la ſenſibilité, le tempérament de la perſonne mordue, ſuivant le nombre des bleſſures, la quantité du poiſon, & la qualité qui y ſera introduite. En général, les perſonnes foibles, timides, cacochymes, qui ont l'eſtomac plein, éprouvent des accidents plus prompts & plus graves que les hommes forts, qui voient le danger ſans s'effrayer. Pluſieurs morſures ſont plus dangereuſes qu'une ſeule : on a auſſi remarqué

que le poiſon de la vipere eſt plus actif en été qu'au printems.

La frayeur, la crainte, augmentent auſſi beaucoup la maladie. » Il y a eu » des perſonnes, dit *Fontana*, qui s'ap- » percevoient à peine d'être mordues » aux mains ou aux pieds; mais ayant » vu, un moment après, une vipere à côté » d'elles, au même inſtant elles ſont » tombées en défaillance. J'ai connu un » homme qui, ſe voyant mordu par une » vipere, tomba ſur-le-champ en pamoi- » ſon, par la ſeule peur. » J'ai vu auſſi, dit-il ailleurs, des perſonnes mordues par une vipere, tellement frappées d'épouvante, qu'elles paroiſſoient mourantes, & n'avoient preſque plus de pouls & de reſpiration. Le remede le plus ſimple, un peu d'eau fraîche jetée au viſage, quelques liqueurs ſpirituelles, que l'on fait prendre par la bouche, produiſent dans ces cas une guériſon en apparence miraculeuſe. J'ai encore obſervé, con-

tinue-t-il, que le mal produit par la vipere augmente dans les animaux jusqu'à un certain point, & qu'il diminue ensuite très-rapidement ; de sorte qu'abandonné aux seuls soins de la nature, le mal est rarement mortel. Les foiblesses, les vomissements cessent peu à peu, le pouls se ranime par dégrés, & il ne reste plus que la douleur & l'engorgement local, qui exigent des soins & des attentions particulieres.

Quoiqu'il soit bien certain que la morsure de la vipere est infiniment moins dangereuse qu'on le croit ordinairement ; quoique l'on observe quelquefois la cessation spontanée des accidents, il ne faut pas négliger d'employer de bonne heure le traitement convenable, sur-tout dans les personnes foibles, d'un tempérament sensible, dont l'imagination est vive, surtout si la personne a été mordue en plusieurs endroits. La négligence ou la sécurité pourroient avoir des suites fâ-

cheuſes : d'ailleurs, les accidents ſeroient plus graves, & ſe diſſiperoient avec plus de lenteur.

§. XXVII.

Précautions à prendre dans les premiers inſtants de la morſure d'une vipere.

Bien différent du venin des animaux enragés, le poiſon de la vipere, dès qu'il eſt inſinué par une morſure, agit ſur-le-champ, & produit en peu de temps une maladie interne, plus ou moins grave : cependant, malgré la rapidité avec laquelle il ſe développe, il ſeroit encore poſſible de borner ſon action à la partie mordue, de prévenir les accidents intérieurs. Ce ſeroit en exprimant de la partie le poiſon qui y eſt inſinué, ou bien en détruiſant ſur-le-champ l'endroit de la morſure, comme le pratiquent quelques peuples de l'Afrique. Vivants dans un climat chaud, où les ſerpents ſont

communs, & leurs morſures très-dangereuſes, les Negres, comme nous l'avons déjà rapporté, préviennent tous les accidents, en brûlant ſur la partie de la poudre à canon : d'autres obtiennent le même ſuccès, en approchant de l'endroit de la morſure un fer ardent, de maniere à y exciter un ſuintement ſéreux, une brûlure ſuperficielle. Dans quelques Provinces de la France, on arrête ſur-le-champ l'effet du poiſon, en brûlant ſur la partie un petit cylindre de coton ou de charpie imbibée d'eſprit de vin. Enfin, le célebre *Fontana* penſe, d'après un très-grand nombre d'expériences, que l'application de la pierre à cautere eſt le vrai ſpécifique du poiſon de la vipere : en effet, appliqué de bonne heure, ce cauſtique prévient les accidents & les arrête, s'ils ſont déjà développés.

Ces procédés différents tendent toujours au même but : détruire l'endroit de

la morſure, y borner l'action du poiſon, tous ſont également ſûrs & efficaces; la raiſon le dit, l'expérience le démontre: mais, le plus ſouvent, c'eſt au milieu des campagnes, c'eſt loin des habitations, qu'un homme eſt mordu par une vipere; & le poiſon a déjà fait des progrès avant que l'on ait pu pratiquer l'un de ces procédés. Mais il eſt d'autres moyens que l'on peut facilement employer dans tous les lieux, & qui, employés dans le premier inſtant, ſont propres à retarder, ſuſpendre, & même diminuer l'effet du poiſon ſur les organes intérieurs : ces moyens ſont les ligatures & les lotions.

1°. Dès qu'un homme a été mordu par une vipere, il faut, ſans s'alarmer, placer auſſi-tôt une ligature au-deſſus de l'endroit de la morſure : cette ligature ne doit point ſe faire avec une ficelle ou un lien étroit & coupant, il en réſulteroit une impreſſion très-douloureuſe ſur la peau; mais il faut prendre un ruban de

fil ou une jarretiere large, ou, à leur défaut, on prend ſon mouchoir, dont on ſerre & enveloppe le membre, en faiſant pluſieurs tours circulaires au-deſſus de la morſure. Comme les mains & les pieds ſont les parties les plus expoſées à être mordues, il eſt toujours facile d'y pratiquer la ligature; mais elle ne doit point être trop ſerrée, & elle doit être pratiquée dans les premiers inſtants. Enfin, on l'ôtera dès que le bleſſé aura gagné une habitation, où l'on puiſſe commencer le traitement efficace.

2°. Si la morſure ſaigne, on facilitera l'écoulement du ſang, en preſſant doucement la bleſſure; & ſi l'on eſt près d'une fontaine ou d'une riviere, on plongera la partie dans l'eau, on la lavera, on l'enveloppera d'un linge mouillé.

Un homme qui faiſoit métier de prendre des viperes, étoit ſouvent mordu aux doigts; & il prévenoit tous les accidents, en frottant ſur-le-champ ſon doigt avec

de l'huile d'olives, & l'enveloppant d'un linge trempé dans cette huile. Toutes les graiſſes, toutes les huiles douces auroient à peu près la même efficacité : mais ces différents moyens ne doivent être conſidérés que comme des précautions convenables dans les premiers inſtants, & ne doivent pas diſpenſer d'avoir recours au traitement que nous allons expoſer.

§. XXVIII.

Traitement de la morſure de la vipere.

Pour être efficace, un traitement doit être fondé ſur des principes certains; ſans cela toute pratique eſt vicieuſe : on prend le ſimple pour le compoſé, l'effet pour la cauſe ; & ſans s'en appercevoir, on emploie des moyens contraires, des remedes dangereux, ou au moins inutiles.

On ne peut douter que la vipere n'inſinue par ſa dent un poiſon, qui eſt la cauſe de tous les accidents qu'éprouvent

les perſonnes mordues par ce reptile; & ſi l'on fait attention à la marche, à la nature des ſymptomes qui ſuivent cette morſure, on ne peut s'empêcher de reconnoître qu'ils dépendent tous d'une irritation nerveuſe. Si l'on ſe rappelle ce que nous avons dit dans le paragraphe précédent, qu'une cautériſation ſuperficielle de l'endroit de la morſure ſuffit pour prévenir tous les accidents, & même y remédier efficacement, lorſqu'ils ſont déjà développés, on ſera convaincu que le poiſon ne ſe mêle pas dans le torrent de la circulation; mais qu'il reſte fixé dans la partie : c'eſt donc là qu'il faut l'attaquer, ſi on veut le combattre avec efficacité: ſeul il pourroit ſuffire. Cependant comme la maladie interne eſt toujours plus ou moins grave, il ne faut pas négliger les remedes internes. En ſoutenant les forces, en rétabliſſant la circulation, en diſpoſant à la tranſpiration, ils favoriſent le ſuccès du traitement local, & contribuent à

faire disparoître plus promptement la tension, l'enflure de la partie blessée.

§. XXIX.

Traitement local.

Le traitement local doit être différent, suivant le nombre & la nature des accidents.

Premier cas. Si une personne vient d'être mordue par une vipere, si l'engorgement est peu considérable, s'il est borné à la partie; enfin, si le blessé n'éprouve encore ni maux de cœur, ni foiblesses, il faut sur-le-champ instiller, s'il est possible, dans la morsure, une goutte d'alkali volatil, y appliquer une compresse épaisse & de la largeur d'un pouce, trempée dans l'alkali volatil pur : on la fait maintenir par un aide; & pendant ce temps, on frotte doucement, en tous sens, & pendant un quart d'heure, le membre avec de l'huile d'olives tiede; on l'enveloppe

avec des linges doux, trempés dans la même huile, & l'on fait prendre les remedes internes, dont nous parlerons dans le paragraphe ſuivant. Si les accidents n'augmentent pas, ſi la douleur diminue, ſi le malade éprouve du ſoulagement, on inſiſte ſur ces moyens, on recommence toutes les demi-heures à frotter la partie avec de l'huile d'olives tiede. Souvent ce traitement ſimple, ſecondé par l'uſage intérieur de l'alkali volatil, ſuffit pour arrêter tous les accidents, & rétablir promptement le bleſſé.

Second cas. Mais ſi l'engorgement local eſt très-conſidérable, ſi les douleurs ſont vives, ſi le trouble s'eſt porté dans tout le corps, ſi le malade éprouve des angoiſſes, des foibleſſes, il faut employer des moyens plus énergiques, il faut détruire le centre d'irritation, envelopper le poiſon qui la cauſe : & c'eſt ce que l'on obtiendra par l'application d'un cauſtique, dont on dirigera principalement

l'action ſur le fond de la morſure, dans l'endroit où le poiſon de la vipere aura été inſinué. M. *Fontana*, comme nous l'avons déjà rapporté, penſe que la pierre à cautere doit, dans ces cas, être regardée comme un vrai ſpécifique; mais un cauſtique quelconque produira infailliblement le même effet, puiſqu'il s'agit uniquement de détruire le point d'irritation, le foyer du poiſon. Nous préférons même les cauſtiques liquides, tels que le beurre d'antimoine, l'huile de vitriol, l'acide marin concentré, la leſſive des Savonniers, parce qu'ils agiſſent plus promptement, & parcourent plus facilement le trajet de la dent: on peut les employer de deux manieres différentes.

1°. Si les accidents, quoique graves, ne ſont pas bien urgents, on prend une ſonde de bois mince & aiguë, on la trempe dans un cauſtique liquide; on appuie la pointe de la ſonde ſur la morſure, on tâche d'y inſinuer une goutte de

de ce remede, puis on applique dans le même endroit, un petit bourdonnet ou tampon de charpie de la groſſeur d'un pois, imbibée du même cauſtique, on le maintient en l'environnant de charpie ſeche, en le recouvrant d'un emplâtre agglutinatif; enfin, on ſoutient le tout par un bandage, ou par l'application de la main : ce moyen ſimple ſuffira dans le plus grand nombre des cas, & produit en peu de temps une eſcarre qui comprend le poiſon, & fait ceſſer preſque ſur-le-champ l'irritation locale, & tous les accidents qui en dépendent.

2°. Si les accidents ſont urgents, ou ſi l'application premiere & ſuperficielle du cauſtique n'a pas compris toute la profondeur de la morſure, & n'a pas ſuffi pour en arrêter les progrès, il faut le porter plus profondément, & pour cela il faut commencer par agrandir la morſure avec la pointe du biſtouri; après

avoir essuyé le sang, on y porte un pinceau trempé dans le beurre d'antimoine, on place dans le fond un petit bourdonnet imbibé du même caustique, soutenu par un bandage convenable; par ce moyen on attaque plus sûrement, plus promptement le centre de l'irritation, le foyer du poison. Deux ou trois heures après l'application du caustique, on leve l'appareil, on panse la plaie avec un linge imbibé d'huile d'olives, ou d'un cérat adoucissant & camphré. Bientôt la douleur diminue, les accidents s'éloignent, ils cessent même quelquefois dans l'instant de l'application du caustique, & il ne reste plus que l'engorgement local : on le dissipe en frottant de temps en temps le membre avec de l'huile d'olives tiede, dans laquelle on ajoute quelques gouttes d'alkali volatil : au défaut d'huile d'olives, on peut employer avec le même succès le beurre frais fondu à une douce cha-

leur. *Quesnay* s'eſt ſervi, dans ces cas, avec le plus grand ſuccès, d'un cataplaſme émollient, fait avec la mie de pain & le lait. La petite plaie qui réſulte de l'inciſion que l'on a faite avant l'application du cauſtique, fournit une ſuppuration qui contribue à diſſiper plus promptement l'engorgement du membre. Quand il eſt entiérement paſſé, on ceſſe toute application relâchante; la plaie n'eſt plus qu'une plaie ſimple, qui ſe guérit bientôt, & qui n'exige que des ſoins de propreté, & l'application d'un léger plumaceau.

§. XXX.

Remedes internes.

Tandis que l'on s'occupe du traitement local, il ne faut pas négliger les remedes internes; ceux qui conviennent le mieux, & dont l'expérience a conſtaté l'efficacité, ſont les cordiaux ſtimulants, & ſur-tout

les *ſels alkalis volatils*, qui généralement ſont regardés comme des ſpécifiques aſſurés. On en trouve pluſieurs préparations dans les laboratoires & dans les pharmacies : la plus recommandée, eſt celle qu'on nomme *alkali volatil fluor*, ou *l'eau de luce*, qui ne differe du premier que par l'addition de quelques gouttes d'huile de ſuccin ; l'un & l'autre ſont également convenables. Appliqué extérieurement, & étendu dans de l'huile, l'alkali volatil eſt un puiſſant réſolutif : pur & inſtillé par gouttes dans une plaie, c'eſt un cauſtique léger, & c'eſt à ce titre que nous avons conſeillé d'en inſinuer ſur-le-champ dans la morſure, & d'en appliquer une compreſſe : pris intérieurement, & en petite doſe, c'eſt un tonique actif, qui ranime les forces, rétablit les ſécrétions, & détermine principalement des ſueurs abondantes.

La maniere de faire uſage de l'alkali volatil eſt fort ſimple : elle conſiſte à en

faire prendre quelques gouttes au blessé, de deux en deux heures. On ne doit jamais le donner pur; il feroit, sur la langue & l'estomac, une impression fâcheuse; mais on l'étend dans une légere infusion de thé, de vulnéraire, de fleurs de sureau, camomille, ou encore mieux dans une légere décoction de feuilles d'orangers. La dose du remede doit varier suivant l'âge, le tempérament, la force du malade, & la grandeur des accidents. Pour une jeune personne d'un tempérament foible, délicat & sensible, on donnera seulement quatre ou cinq gouttes: on peut en donner douze ou quinze aux personnes robustes, & à celles dont les accidents sont graves & urgents; mais il ne faut jamais excéder cette dose, car le remede agiroit comme un caustique sur les parois de l'estomac. Quand les accidents diminuent, on donne le remede à moindre dose, & plus rarement. Si le malade a des sueurs, on les

favorife par le repos, par la boiffon de quelqu'infufion légere de thé, de fleurs de fureau, &c. on foutient fes forces par quelques cuillerées de vin vieux, quelqu'aliment doux & de facile digeftion, & ce n'eft que peu à peu & avec beaucoup de ménagements, qu'on lui permet des nourritures folides.

Si l'alkali volatil manquoit, dans une occafion preffante, on peut y fuppléer par la préparation fuivante, qui a déjà été indiquée par M. *de Morveau.* Faites fondre, dans une cuillerée d'eau fraîche, un gros de fel ammoniac en poudre; d'un autre côté, faites diffoudre, dans une pareille quantité d'eau, demi-gros de fel de tartre : quand la diffolution eft faite, on verfe ces deux liqueurs dans une même fiole, on la bouche promptement, & on emploie ce mêlange comme l'alkali volatil; feulement comme il eft déjà affoibli, au lieu de le donner par gouttes, on en mêle une cuillerée

à café dans une taſſe de quelque boiſſon théiforme. Le ſel ammoniac & le ſel de tartre ſont des matieres que l'on trouve preſque par-tout, qui ſe conſervent facilement. Il faut ſeulement avoir l'attention de ne faire le mêlange que dans l'inſtant où l'on veut adminiſtrer le remede, parce que l'alkali volatil que l'on produit de cette maniere, ſeroit bientôt évaporé.

Au défaut des ſels alkalis volatils, on peut employer avec le plus grand ſuccès, le *lilium de paracelſe*, que l'on trouve ordinairement dans les boîtes de remedes que le Gouvernement fait diſtribuer pour les campagnes : c'eſt un cordial puiſſant, propre à exciter les ſueurs, à ranimer la circulation ; on doit en faire uſage comme de l'alkali volatil : on le donne par gouttes, depuis douze juſqu'à vingt-quatre, dans un véhicule convenable ; mais jamais pur, à cauſe de ſon activité.

Quelques Auteurs vantent auſſi beau-

coup, dans ce cas, le ſuc de frêne : ils conſeillent de piler les jeunes tiges & les feuilles de cet arbre, d'en exprimer le ſuc, & d'en faire prendre, de deux en deux heures, un verre au bleſſé. Ce moyen ſimple ne peut ſans doute être nuiſible ; il eſt propre à exciter la tranſpiration : mais nous conſeillerions toujours de préférence, l'uſage de l'alkali volatil ; ſon efficacité eſt confirmée par une longue ſuite d'obſervations, & il eſt à deſirer que MM. les Curés & les Chirurgiens de campagne en aient toujours un flacon. C'eſt un ſtimulant actif, utile dans une infinité de cas, & ſur-tout dans les aſphyxies & les ſyncopes.

§. XXXI.

Remarques ſur quelques abus dans le traitement des morſures de la Vipere.

Le traitement que nous venons d'expoſer eſt bien différent de celui que

l'on pratique ordinairement dans les campagnes : nous avons tâché de faire sentir, & nous aurions pu prouver, par un plus grand nombre de raisons & de faits, que le traitement doit être local, que c'est là le point essentiel. Cependant ce précepte important semble être ignoré de la plupart de ceux qui traitent les morsures de la vipere. Persuadés que le poison est répandu dans le sang, & qu'on ne peut trop tôt l'expulser, on les voit empressés à donner un grand nombre de remedes internes, souvent opposés, toujours chauds, spiritueux ou astringents, & négliger presqu'entiérement l'endroit de la morsure ; aussi voit-on souvent, d'après ces traitements empiriques, ces sortes de blessures, accompagnées d'accidents graves, se guérir lentement, & laisser dans la partie une impression de douleur qui se renouvelle, se fait sentir de temps en temps, sur-tout dans les changements de saisons,

Le plus grand nombre des habitans de la campagne regardant la thériaque comme un ſpécifique aſſuré, ſe contente d'en appliquer un cataplaſme ſur la partie, & d'en faire prendre aux bleſſés une grande quantité, délayée dans du vin chaud, ou de l'eau-de-vie. Quelques Chirurgiens, convaincus de l'inutilité de la thériaque, mais trompés par la couleur livide qui ſurvient à la partie, & craignant la gangrene, donnent dès les premiers inſtants de fortes décoctions de quinquina, chargées de camphre, & en font laver toute la partie : les uns font, ſans ordre & ſans méthode, quelques ſcarifications légeres ſur l'endroit de la morſure ; d'autres en font dans toute l'étendue de l'enflure ; & nous ſavons qu'un homme ayant été mordu au bas de la jambe, par une vipere, & l'enflure s'étendant aux épaules, on lui fit des ſcarifications juſques ſur le dos : mais ces pratiques abſurdes ſont toujours vicieu-

ſes ; ces ſcarifications multipliées ſont au moins inutiles ; elles ne ſervent pas même à diminuer la tenſion & l'engorgement, car le ſang & les liqueurs infiltrées dans le tiſſu céllulaire, ſont dans un état de coagulation, qui eſt encore augmenté par l'uſage de la thériaque & du quinquina. Auſſi, dans tous ces cas, lorſque la maladie eſt portée à un certain dégré, lorſque le traitement convenable n'a pas été pratiqué à temps, voit-on que la maladie ne ceſſe entiérement, que lorſqu'il s'établit ſpontanément, à l'endroit de la morſure, un point de gangrene ou de ſuppuration.

§. XXXII.

Obſervations ſur la morſure de la Couleuvre, de l'Orvet ou Anvoie.

Nous n'avons pas craint d'avancer de la maniere la plus poſitive, contre l'opinion généralement reçue dans le pu-

blic, & ſur-tout dans les campagnes, que la couleuvre, l'aſpic & l'orvet ne ſont point des animaux venimeux : en effet, des recherches faites avec ſoin, des diſſections multipliées, nous ont démontré que ces reptiles n'ont ni réſervoir de poiſon, ni dent creuſe propre à l'inſinuer par une morſure. C'eſt un fait reconnu de tous les Naturaliſtes: auſſi le célebre *Fontana*, qui s'eſt occupé de cet objet, ne ſe contente pas de dire que ces ſerpents ne ſont point venimeux; mais ajoute-t-il expreſſément, » ils ſont tout-à-fait innocents, enſorte » qu'on ne court aucun riſque, même » lorſqu'ils mordent juſqu'au ſang, & » leur morſure n'eſt jamais venimeuſe, » comme je m'en ſuis aſſuré par beau- » coup d'expériences. »

Cependant ſi la morſure avoit été forte & profonde, il pourroit ſurvenir quelques accidents, quoique le ſerpent ne fût point venimeux; mais ces accidents

ſeroient bien différents de ceux qu'occaſionne la morſure d'une vipere ; ils dépendroient uniquement de l'effet méchanique de la bleſſure, & non d'un poiſon qui y ſeroit inſinué.

Quoique ces cas ſoient extrêmement rares, cependant comme ils ont été obſervés quelquefois, comme ils peuvent encore ſe préſenter, nous croyons devoir indiquer, en peu de mots, les moyens d'y remédier.

1°. Si la peau a été fortement ſerrée, contuſe, déchirée par les dents d'une couleuvre, ou d'un autre ſerpent non venimeux, il peut ſurvenir douleur, tenſion, gonflement, inflammation & ſuppuration : mais ces accidents toujours bornés à la partie, ne ſont jamais graves, ne ſurviennent jamais dans les premiers inſtants de la morſure, & dépendent de la contuſion de la peau ; auſſi les obſerve-t-on également dans toute bleſſure faite par une ſcie, un morceau de verre,

ou tout autre agent méchanique, qui déchire plutôt qu'il ne coupe : dans ces cas, il faut employer les fomentations émollientes faites avec les fleurs de mauves & de ſureau, ou un léger cataplaſme fait avec la mie de pain, le lait & une cuillerée d'huile d'olives. La douleur, le gonflement diminuent : il ſe forme à l'endroit de la morſure, une légere ſuppuration ; alors on quitte l'uſage de ces moyens, & on ſe borne à l'application d'un léger emplâtre de Nuremberg, qui ſuffit pour achever la guериſon.

2°. Si la morſure a été profonde, ſi les dents de l'animal irrité ont pénétré dans le tiſſu cellulaire, & porté ſur quelque filet de nerf, il peut encore ſurvenir des accidents d'un autre genre, mais toujours bien différents de ceux qu'occaſionne la morſure d'une vipere. Pour bien connoître la nature de ces accidents, & ſaiſir les moyens d'y remédier, il faut faire attention que les pieds, les mains, qui

ſont les parties les plus ſujettes à être mordues par ces ſerpents, ont une très-grande quantité de petits nerfs, & que la piquure, ou une ſection incomplette d'un de ces petits filets nerveux, peut occaſionner des accidents graves : ne voit-on pas tous les jours une ſimple piquure faite au doigt par une épine, une aiguille, un éclat de bois, ou une arrête de poiſſon, cauſer une douleur aiguë qui s'étend le long du bras, déterminer une fievre même aſſez vive ? Nous avons vu un homme vigoureux, attaqué de roideur & de convulſions dans tout le corps, avec ſerrement de la mâchoire, à la ſuite d'une bleſſure faite à la plante du pied par la pointe d'un clou. Nous avons vu un Jardinier de *Senecey* attaqué de la même maladie par une bleſſure au pouce. Ces accidents, comme il eſt facile de le voir, ne dépendent pas d'un poiſon fixé dans la partie, mais ſeulement de la piquure

d'un petit nerf, & de l'irritation qui en eſt la ſuite; & ils peuvent ſurvenir après la morſure d'une couleuvre, comme après une bleſſure faite par un clou. Le traitement convenable, dans ces cas, conſiſte à porter dans la bleſſure un cauſtique actif, tel que le beurre d'antimoine, qui puiſſe détruire complettement le filet de nerf qui a été piqué. Pour y parvenir plus ſûrement, il faut faire une inciſion capable de découvrir le fond de la bleſſure; on y porte enſuite un tampon de charpie, bien imbibé du cauſtique; on le ſoutient par un bandage convenable, ainſi que nous l'avons déjà dit pluſieurs fois: les accidents ceſſent, dès que le filet nerveux a été détruit par le cauſtique. On facilite la chûte de l'eſcarre par des digeſtifs doux, & on ſe borne enſuite aux panſements les plus ſimples & les plus doux. Ce traitement local ſeul peut ſuffire; mais il eſt convenable d'en favoriſer

le ſuccès par l'uſage des calmants & des antiſpaſmodiques qui doivent être preſcrits ſuivant les circonſtances.

§. XXXIII.

Traitement des animaux domeſtiques.

Le poiſon de la vipere agit ſur tous les animaux à ſang chaud, mais il ne produit pas dans tous une maladie également dangereuſe. L'expérience a appris que les accidents ſont d'autant plus prompts & plus graves que l'animal eſt plus petit & plus foible. Les gros animaux éprouvent à peine quelque dérangement par la morſure d'une vipere; ceux d'une groſſeur moyenne, ſont plus ou moins affectés: en général, ils réſiſtent à l'action deſtructive du poiſon, & ſe guériſſent même ſans aucun remede. Mais un traitement convenable & bien dirigé, diminue les accidents, & rend la guériſon plus prompte & plus facile.

D'après les principes que nous avons établis plus haut, on ſent que le traitement doit être dirigé ſur l'endroit de la morſure, & entiérement conforme à ce que nous avons preſcrit pour les morſures faites à l'homme : ainſi, en ſuppoſant qu'un animal domeſtique de moyenne groſſeur, tel qu'un chien, un veau, un mouton, ait été mordu par une vipere, & éprouve quelqu'accident grave, il faut, après avoir coupé le poil de la partie, appliquer dans l'endroit de la morſure, un cauſtique actif, capable de détruire le foyer du poiſon. Les attentions néceſſaires pour l'application du cauſtique, & les panſemements, ſont les mêmes que celles que nous avons déjà indiquées plus haut.

§. XXXIV.

Obſervations ſur l'uſage de l'alkali volatil, dans les cas de ſyncope & d'aſphyxie.

L'eau de luce, l'alkali volatil ont été

regardés long-temps comme des ſpécifiques aſſurés dans le traitement de la morſure de la vipere : ce n'eſt point à ce titre que nous en avons recommandé l'uſage, mais ſeulement comme un tonique actif, propre à ranimer la circulation languiſſante, diſſiper l'engorgement ; nous l'avons auſſi indiqué comme utile dans les aſphyxies, les ſyncopes : mais, nous devons faire connoître la maniere de s'en ſervir ſans inconvénients ; car l'abus ou l'uſage indiſcret des meilleurs moyens, peut avoir les ſuites les plus fâcheuſes : beaucoup de perſonnes ont la coutume de porter un flacon d'alkali volatil, ou de quelqu'autre eſprit volatil irritant ; mais peu ſavent s'en ſervir convenablement, & plus d'une fois nous avons vu des maux très-graves, occaſionnés par l'abus de ces moyens actifs. Une dame tombe en ſyncope, on s'empreſſe de lui donner des ſecours, & ils paroiſſent inutiles. Quel-

qu'un qui avoit un flacon d'alkali volatil, lui ſouleve la paupiere, en fait tomber quelques gouttes ſur l'œil : peu à peu les fonctions ſe rétabliſſent, mais l'œil fut perdu. Un homme tomba tout-à-coup dans une ſorte de léthargie : on lui introduiſit, à différentes fois, dans le nez, des papiers roulés, imbibés d'alkali volatil pur : il revint; mais il en eut un engorgement inflammatoire à la membrane pituitaire. Une perſonne avoit pris par erreur une forte doſe d'opium : on lui mit dans la bouche de l'alkali volatil, on en mêla à différentes boiſſons. Lorſque l'état léthargique fut paſſé, la perſonne ſe plaignit de douleurs à l'eſtomac, de difficulté d'avaler, & après quelques jours, elle éprouva un vomiſſement, dans lequel on reconnut diſtinctement des lambeaux de la membrane muqueuſe de l'eſtomac; il ſe fit une ſorte d'exfoliation de la bouche, du goſier, & la perſonne conſerva long-temps un ſen-

timent douloureux à l'eſtomac. Dans un accouchement laborieux, une dame de C..... éprouve une foibleſſe momentanée : on ſe trouble, on ſe hâte, & la garde effrayée, verſe imprudemment dans la bouche de la malade, du vinaigre de *Weſtendorf* : la foibleſſe ceſſa; mais dès l'inſtant la dame éprouva une ſuffocation conſidérable : on apperçut dans le fond de la bouche & du goſier, des eſcarres gangréneuſes, & peu après la malade périt avec tous les ſymptomes d'une inflammation à l'eſtomac, cauſée par un agent ſeptique.

Nous avons rapporté ces faits pour faire ſentir comment on peut abuſer de l'alkali volatil, ou de tout autre ſtimulant actif que l'on a coutume d'employer dans les cas de ſyncope & d'aſphyxie. En général, le premier ſoin doit être de procurer un air pur, libre, & frais, de donner à la perſonne qui eſt en ſyncope, une attitude qui favoriſe la circulation,

& tende à la rétablir : ainſi, en ſuppoſant qu'une perſonne ſoit dans une chambre, & y éprouve une ſyncope, on fait ouvrir les fenêtres ; on fait étendre & coucher, ſoit ſur un lit, ſoit ſur le ſol, la tête légérement élevée ; on ôte les vêtements & les liens qui pourroient gêner la circulation ; on préſente ſous le nez un flacon d'alkali volatil, ou bien on mouille avec cet alkali volatil le bout de ſon doigt, que l'on approche du nez, des tempes, des yeux : un très-bon moyen eſt de verſer dans ſa main quelques gouttes d'eau ſpiritueuſe, telle que l'eau de Cologne, l'eau-de-vie, on y ajoute à-peu-près autant d'alkali volatil ; on frotte promptement ſes mains, & on les approche ſur-le-champ du nez, des tempes du malade. Si la foibleſſe perſiſte, on peut introduire dans le nez, la barbe d'une plume ſeche, ou trempée dans un mêlange d'eau & d'alkali volatil. Ces moyens ſont ſans inconvénients, & ſuffiſent dans le plus

grand nombre des cas. Voyez, pour les détails particuliers, dans les différents cas d'aſphyxies, *le Cathéchiſme imprimé par ordre de* MM. LES ELUS-GÉNÉRAUX DES ETATS DE BOURGOGNE.

§. XXXV.

Récapitulation des préceptes les plus importants pour le traitement des morſures de la Vipere.

I.

La morſure d'une vipere cauſe, dans preſque tous les animaux, une maladie plus ou moins grave, ſuivant leur grandeur & leur force. Cette maladie eſt funeſte pour les petits animaux, mais elle n'eſt point mortelle pour l'homme, elle pourroit même ſe guérir ſans remedes; mais un traitement bien dirigé, diminue beaucoup les accidents, & rend la guériſon bien plus prompte & bien plus facile.

2.

C'eſt toujours par des accidents locaux que la maladie commence : le bleſſé éprouve ſur-le-champ, dans l'endroit de la morſure, une douleur vive, qui ſemble monter, & ſe répandre ſur les organes internes; bientôt la partie ſe tuméfie, s'engorge, devient livide, la tenſion augmente par dégrés, & s'étend même quelquefois par tout le corps, il ſurvient, preſque en même temps, des foibleſſes, des angoiſſes, & tous les ſymptomes qui caractériſent une affection des organes internes; mais après un certain temps, tous ces ſymptomes diſparoiſſent peu à peu, & il ne reſte plus que l'engorgement du membre.

3.

La frayeur, l'inquiétude contribuent beaucoup à rendre les accidents plus prompts & plus graves.

4.

4.

La lotion de la partie mordue, & une ligature placée dès les premiers inſtants au-deſſus de l'endroit mordu, contribuent beaucoup à diminuer & retarder l'impreſſion du poiſon; mais la ligature doit être faite avec ſoin : trop ſerrée, ou appliquée trop long-temps, elle ſeroit nuiſible, elle augmenteroit l'engorgement, la lividité de la partie, & diſpoſeroit à la gangrene.

5.

Le traitement efficace, le ſeul qui mérite une entiere confiance, conſiſte à détruire le foyer du poiſon; c'eſt ce que l'on obtient ſûrement & promptement par l'application d'un cauſtique dans l'endroit de la morſure. Ce cauſtique doit être plus ou moins actif, ſuivant la grandeur des accidents.

6.

Si les accidents ſont graves & urgents, il convient de faire, à l'endroit de la morſure, une petite inciſion, pour rendre plus prompte & plus directe l'action du cauſtique.

7.

On remédie à la tenſion & à l'engorgement de la partie, par des frictions avec une huile douce légérement chauffée, que l'on réitere de temps en temps.

8.

On remédie aux accidents intérieurs, par l'uſage de quelques cordiaux toniques, capables de ſoutenir les forces, de rétablir l'ordre dans la circulation des liqueurs.

9.

Par ce traitement ſimple & facile, les accidents diſparoiſſent en peu de temps,

& le bleſſé eſt bientôt guéri ; mais une pratique vicieuſe rend la maladie plus longue & plus fâcheuſe.

10.

Les ſcarifications multipliées, employées par quelques Praticiens, ſont toujours inutiles, ſouvent nuiſibles; elles débilitent le ton d'une partie engorgée & déjà fort affoiblie ; elles rendent ainſi les accidents plus rebelles & plus graves.



FORMULES

Des Remedes indiqués pour le traitement de la morſure des Animaux enragés.

DANS le cours de cet Ouvrage, nous avons ſuffiſamment traité des cauſtiques, de leur action, de la maniere de s'en ſervir; & pour ne point détourner l'attention, nous avons ſeulement indiqué l'uſage des emplâtres, onguents, véſicatoires, ſuppuratifs, convenables dans ces cas : quoique ce genre de remedes ſoit très-généralement connu, nous donnerons ici les formules les plus ſimples & les plus efficaces de ces différents topiques.

Les cantharides, qui forment la baſe de tous les onguents, emplâtres & pommades véſicatoires, ſont une ſorte de mouche oblongue, d'un beau verd luiſant, & que

l'on voit en grand nombre au printemps, ſur le frêne, le lilas, le troëſne, dont elles rongent les feuilles. On trouve les cantharides très-communément en Bourgogne, & elles ſont auſſi efficaces que celles que l'on tire des provinces méridionales, & que l'on paie fort cher. On les ramaſſe aiſément le matin, au lever du ſoleil. On les met dans un pot, & pour les faire périr, on y ajoute une certaine quantité de fort vinaigre : après quelques heures on égoutte le vinaigre, on les fait ſécher en les étendant ſur un tamis ou ſur une planche, que l'on expoſe dans un endroit bien aéré ; une fois ſéchées, on les conſerve dans des bocaux bien bouchés, & dans un endroit ſec. Pour s'en ſervir, on doit les mettre en poudre fine, que l'on paſſe à travers un tamis de ſoie, & on les incorpore avec différentes compoſitions, pour en faire des emplâtres, pommades, onguents ou cataplaſmes.

Emplâtre véſicatoire de Charas.

Prenez	Cantharides, . .	une demi-once.
	Poix blanche, Cire jaune, Térébenthine,	de chaque 2 gros.
	Myrrhe, Maſtic,	de chacun un demi-gros.

On met ſur un feu doux, dans une caſſerole de terre, la cire, la poix & la térébenthine : fondues, on les retire du feu, & lorſqu'elles ſont à moitié refroidies, on y ajoute les cantharides, la mirrhe & le maſtic, qui doivent avoir été réduits en poudre très-fine. Cet emplâtre agit efficacement, & peut dans bien des cas remplacer le cataplaſme véſicatoire ordinaire.



Emplâtre véſicatoire de Plenck.

Prenez Cire jaune, . . . 4 onces.
Térébenthine, . . 6 gros.
Huile rofat ou
d'olives, . . . 1 once 2 gros.

Faites fondre ſur un feu doux; & lorſque les matieres commencent à ſe refroidir, ajoutez-y,

Cantharides en poudre fine, . . 3 onc.
Maſtic, ... 2 gros.

Au défaut de ces emplâtres, on peut mêler trois gros de cantharides ſur une once d'emplâtre diachilum de Nuremberg; ou bien, prenez deux onces de mie de pain, que vous humecterez avec un peu de fort vinaigre, de maniere à en faire une pâte épaiſſe & uniforme; ajoutez-y ſix gros de cantharides en poudre fine: on étend ſur un morceau de linge ou de

peau, & l'on s'en ſert comme des emplâtres précédents.

Les onguents & pommades véſicatoires, deſtinés ſeulement à ranimer ou entretenir la ſuppuration, doivent être infiniment moins chargés de cantharides. On peut les préparer d'une infinité de manieres : la plus ſimple eſt de mêler un demi-gros de cantharides ſur une once de cérat, de baſilicum, de digeſtif, ou de quelqu'autre onguent gras.

Onguent véſicatoire.

Prenez de l'emplâtre véſicatoire
de Plenck, ... 1 once.
Graiſſe de porc frais, . . 1 once.

Faites fondre ſur un feu doux. On peut ſe ſervir de cet onguent pour l'étendre ſur un plumaceau ou un linge, dont on couvre la plaie, pour ranimer la ſuppuration.

Un autre moyen également efficace,

eſt le papier véſicatoire que l'on prépare de la maniere ſuivante.

Papier véſicatoire.

Prenez Onguent égyptiac, . . . 1 once.
Cantharides en poudre fine, 1 once.

Broyez le tout ſur un marbre, ou dans un mortier de pierre avec quelques gouttes de vinaigre, de maniere à en faire une pâte fine & épaiſſe. Etendez cette pâte ſur du papier ordinaire, & faites-en une couche plus ou moins épaiſſe.

Coupez un morceau de papier de la grandeur & de la forme convenable; ſi la mixtion eſt ſeche, plongez le papier dans de l'eau, & appliquez-le tout de ſuite ſur la peau déjà excoriée par le véſicatoire, & vous obtiendrez un écoulement plus abondant que celui qu'a donné la premiere application de l'emplâtre véſicatoire.



Pommade véſicatoire.

Prenez Cérat adouciſſant, . . 1 once.
Euphorbe en poudre, . 30 grains.
Cantharides, ... 36 grains.

Melez le tout exactement.

On ſe ſert de cette pommade comme de l'onguent précédent.

Nous avons recommandé, après l'application de l'emplâtre véſicatoire, de panſer avec une feuille de poirée, graiſſée avec du beurre frais; mais pour entretenir la feuille dans ſon état de fraîcheur, il convient de la recouvrir avec un emplâtre de la mere : ces petites attentions ne ſont pas indifférentes, elles rendent les panſemens moins douloureux, & un Praticien ſage ne doit rien négliger de ce qui contribue à la tranquillité de ſes malades; par cette raiſon, nous ajouterons que le beurre cauſe quelquefois de la douleur, de l'irritation; dans ce

cas, on ſe ſervira avec ſuccès du cérat adouciſſant dont voici la formule.

Cérat adouciſſant.

Prenez Cire blanche, ... 1 once.
Huile d'olives, ... 2 onces.
Blanc de baleine, . . . 2 gros.

Faites fondre à un feu doux.

On ſe ſert de ce cérat, lorſque les plaies ſont rouges, enflammées, douloureuſes : on en étend ſur un linge fin, ou des feuilles de bettes; ſi la ſuppuration diminue, on peut mêler dans ce cérat quelques grains de cantharides en poudre fine.

Onguent Baſilicum, ou ſuppuratif ordinaire.

Prenez Cire jaune, } de chaque 6 onces.
Poix-réſine, }
Poix noire, }

Faites fondre ſur un feu doux, & ajoutez-y,

Huile d'olives, ... 8 onces.
Térébenthine, ... 3 onces.

Paſſez à travers un linge, & lorſque le mêlange commence à ſe refroidir, ajoutez-y,

Oliban en poudre fine, 1 once.

Si on deſtine l'onguent pour le bétail, on ſupprime l'oliban.

Onguent digeſtif ordinaire.

Prenez Térébenthine, ... 8 onces.

Mêlez-y deux jaunes d'œuf.

Huile d'hypericum, . 1 once.
Oliban en poudre, . 2 gros.

Ces deux derniers onguents ſont des ſuppuratifs gras & relâchants, dont on abuſe trop ſouvent dans les panſements des abcès, des plaies, & des ulceres. Ils conviennent pour les morſures des ani-

maux enragés, parce qu'on ſe propoſe d'entretenir & d'exciter la ſuppuration.

On rend ces onguents plus âcres, plus irritants, plus propres à ranimer la ſuppuration par l'addition de quelque ſel cauſtique : par exemple, ſi ſur une once d'un de ces onguents, on ajoute un demi-gros de ſel ammoniac en poudre, on a un ſuppuratif fondant, qui excite un écoulement très-abondant, & met, en quelque ſorte, tout le tiſſu cellulaire dans un état de fonte muqueuſe.

Au lieu de ce ſel, ajoutez, ſur deux onces de digeſtif ou de baſilicum, un demi-gros de pierre infernale ou de pierre à cautere en poudre fine, on forme un onguent irritant, légérement cauſtique, qui ronge les chairs ſaillantes, & entretient la ſuppuration; mais on ne doit ſe ſervir de ces onguents âcres & irritants, que lorſque la ſuppuration ſe tarit & les chairs ſe bourſouflent. Il ſeroit nuiſible de les employer à tous les panſements.

Onguent digestif térébenthiné pour le bétail.

Prenez Térébenthine commune, 8 onces.
Deux jaunes d'œuf.
Huile d'olives, ... 2 onces.

Mêlez exactement, & servez-vous-en pour panser les plaies. On peut, suivant le besoin, y ajouter, par once d'onguent, de pierre à cautere, un demi-gros.

Pour remedes internes, nous avons recommandé la décoction de feuilles d'orangers : on la prépare en faisant bouillir, pendant quelques minutes, cinq ou six feuilles vertes d'orangers dans une livre d'eau, on la passe ensuite à travers un linge, & on y ajoute une once de sucre. L'infusion de fleurs de sureau se prépare de la même maniere que le thé.

Le lilium & l'alkali volatil se donnent par gouttes, comme nous l'avons indiqué page 124.

Poudre antiſpaſmodique de Dowar.

Prenez Tartre vitriolé, 4 gros & demi.
Hipécacuanha, } de chaque
Opium, } demi-gros.
Mêlez exactement en poudre très-fine.

Cette poudre convient toutes les fois que les bleſſés ont éprouvé quelques ſaiſiſſements occaſionnés par la crainte ou la frayeur, ou bien lorſque la douleur de la cautériſation ou l'état inflammatoire des plaies cauſe des ſpaſmes, de l'inquiétude, & la concentration du pouls. C'eſt un antiſpaſmodique calmant qui favoriſe la tranſpiration, & ſoutient en même temps le jeu & l'action de toutes les fonctions. On la donne le ſoir à l'heure du ſommeil, ſoit en bol, ſoit délayée dans une taſſe de quelque infuſion théiforme. La doſe eſt depuis douze juſqu'à dix-huit ou vingt grains.

Poudre antispasmodique de M. Ehrmann.

Prenez Cinabre, ...	10	grains.
Musc, ...	6	grains.
Camphre, ...	4	grains.
Opium, ...	1	grain.

Cette poudre antispasmodique, conseillée par M. *Ehrmann*, est également un antispasmodique efficace, mais plus convenable aux personnes d'un tempérament délicat, nerveux & très-sensible : en la mêlant avec un peu de sirop de guimauve, on en fait un bol que l'on donne le soir, deux heures après un léger souper, faisant boire ensuite quelqu'infusion théiforme. Aux enfants, on donnera seulement la moitié de cette dose; & si les accidents étoient urgents, on peut la réitérer deux fois par jour.

FIN.



PRÉCIS

Sur la nature, la cauſe, les différences & le traitement de la Puſtule maligne.

La Puſtule maligne eſt une maladie ſouvent grave, & fort commune dans quelques cantons de la Bourgogne. Les gens de la campagne, qui le plus ſouvent en ſont attaqués, la nomment quelquefois *Bouton malin*, mais plus ordinairement *Puce maligne*, & cette dénomination vulgaire mérite d'être conſervée, parce qu'elle indique, d'une maniere préciſe, le caractère conſtant de la maladie; qui, dans les premiers inſtants, reſſemble

à la morſure d'une puce, ou à la piquure légere d'un inſecte : en effet, dans le commencement, ſans tumeur, ſans saillie, on apperçoit ſeulement à la ſuperficie de la peau, une ſorte de tache légere, qui, comme la morſure d'une puce, préſente dans ſon centre un point plus marqué, qui bientôt eſt environné d'un cercle, ou aréole, d'une couleur moins foncée. Cette maladie eſt plus commune dans les endroits bas, marécageux, le long du Doubs, de la Saone, de l'Ouche, dans les endroits où l'on éleve beaucoup de bétail : mais elle n'eſt point particuliere à la Bourgogne, comme le croient quelques-uns de nos Praticiens : on l'obſerve dans la Franche-Comté, la Lorraine, le Luxembourg, la Champagne, la Brie, le Gâtinois, &c. on la retrouve encore dans le Lyonnois, le Dauphiné, la Provence, le Languedoc; mais, dans les contrées ſeptentrionales de la France, elle eſt plus rare, & à

peine con nue. Nous avons quelques Ouvrages ſur cet objet; mais la nature, la cauſe de la maladie n'y ſont pas ſuffiſamment expoſées, & la deſcription de ſa marche, de ſes progrès, ne ſont point entiérement conformes à ce que nous obſervons ici; ce qui nous engageroit à préſumer que la Puſtule maligne ſe préſente, dans différents endroits, avec des nuances particulieres; auſſi trouve-t-on peu de renſeignements exacts dans nos Auteurs ſur le traitement le plus convenable : les uns, ſéduits par quelques traits de conformité extérieure de la Puſtule maligne avec le charbon, ou anthrax, croyant qu'elle dépend, comme le charbon, d'une dépravation intérieure des humeurs, la conſiderent comme un effort de la nature, une ſorte de dépôt critique & ſalutaire, la confondent avec le charbon, ou du moins ne la diſtinguent pas aſſez, & ne veulent que des topiques ſtimulants, pour attirer, fixer,

raſſembler ſur la partie les molécules d'un virus qu'ils croient errant dans les liqueurs : ils donnent en même temps des cardiaques chauds, des alexipharmaques, dans la vue de faciliter l'éruption. Les autres, trompés par l'état de tenſion & d'engorgement qui accompagne la Puſtule maligne, la regardent comme une tumeur eſſentiellement inflammatoire, qui ſe termine le plus ordinairement par la gangrene, mais qu'ils paroiſſent croire ſuſceptible de réſolution dans les premiers temps; & d'après cette idée, ils conſeillent des ſaignées, des émollients, des réſolutifs. L'obſervation dément toutes ces opinions, & fait ſentir l'inutilité & même le danger de toutes ces méthodes, dictées plutôt par l'imagination, qu'appuyées ſur une pratique réfléchie.

Comme la Puſtule maligne a pluſieurs points de reſſemblance à la morſure des animaux venimeux, nous avons cru de-

voir en faire mention ici, d'autant plus que le traitement convenable eſt généralement peu connu, ou l'eſt imparfaitement. Souvent, dans les campagnes, le ſoin de ces maladies eſt abandonné à des femmes ignorantes, à des Empiriques hardis : on les voit panſer indiſtinctement toutes les Puſtules malignes, avec une eau cauſtique dont ils font un myſtere, ou bien ils emploient des cataplaſmes, plus ou moins âcres, faits avec l'ail, le ſavon, la thériaque, le creſſon, l'hellébore, la renoncule; quelques-uns ſe bornent indiſtinctement à l'application d'un emplâtre plus ou moins irritant : enfin, on en voit d'autres qui confondent la Puſtule maligne avec tout bouton cutané, font, dès les premiers inſtants, l'extirpation de la partie affectée.

Quelquefois, malgré l'inutilité & la contrariété des moyens, la nature ſe ſuffit, & a aſſez de force pour dompter le mal qui l'opprime; mais s'il eſt plus

grave, s'il fait des progrès rapides, toutes ces méthodes routinieres ſont non-ſeulement inſuffiſantes, mais encore elles deviennent très-dangereuſes. Ce ſujet important auroit exigé un traité particulier; mais, pour ne point groſſir cet Ouvrage, nous nous bornerons aux objets les plus eſſentiels. Afin que l'on puiſſe mieux ſaiſir la nature, le caractere de la Puſtule maligne, les ſignes qui la différencient & la diſtinguent de toute autre affection, nous commencerons par en expoſer la cauſe; nous décrirons enſuite ſa marche la plus ordinaire, les ſymptomes qui l'accompagnent, & nous terminerons par indiquer la méthode curative la plus convenable dans tous les cas. Nous ne craignons pas d'aſſurer, d'après une longue expérience, qu'elle a toujours été efficace lorſqu'elle a été employée dans les premiers temps.

§. I.

Cause de la Pustule maligne.

Nous avons déjà remarqué plus haut, & prouvé, par des faits, que certaines maladies causoient, dans les animaux qui en étoient affectés, une altération, une dépravation telle, que leur bave, leur sang, le contact de leurs chairs devenoient, pour les autres animaux, un véritable poison, & leur communiquoient une maladie plus ou moins grave : ainsi nous avons vu que la morsure d'un animal enragé portoit dans la plaie un venin, qui, par son séjour, occasionnoit la rage; que la vipere insinuoit aussi par sa morsure un poison qui produisoit des accidents graves. Il en est à peu près de même de la Pustule maligne : toujours pour l'homme elle est une maladie accidentelle & communiquée. Dans les endroits bas & marécageux, dans ces

années qui ſont chaudes & humides; lorſque les pâturages ſont alternativement ſubmergés par le débordement des rivieres, & deſſéchés enſuite rapidement par l'ardeur du ſoleil; lorſque les fourrages ſont vaſés, rouillés, chargés d'inſectes pourris, les beſtiaux, & ſur-tout les moutons, ſont fort ſujets à une fievre gangréneuſe très-aiguë : tantôt la maladie les fait périr tout-à-coup, ſans qu'il paroiſſe aucun ſymptome extérieur; tantôt on voit, en différentes parties de leur corps, des charbons plus ou moins gros; d'autres fois on trouve les viſceres intérieurs attaqués de gangrene : dans tous ces cas, le contact des beſtiaux devient, pour l'homme, un foyer d'infection; leur ſang, leurs chairs, renferment un virus putréfiant, qui, porté ſur la peau, arrêté dans un de ſes pores, y développe toute ſa malignité avec des ſymptomes particuliers, qui forment & caractériſent l'eſpece de maladie que

nous connoiſſons ſous le nom de Puſtule maligne : ainſi elle dépend toujours d'une cauſe externe, elle eſt toujours l'effet d'un virus inoculé.

Pour mettre cette vérité dans tout ſon jour, nous ferons remarquer, 1°. que la Puſtule maligne n'attaque jamais que les Vachers, les Pâtres, les Laboureurs, les Maréchaux, les Tanneurs, les Bouchers, & généralement ceux qui touchent, ſoignent le bétail, manient les peaux, lavent les laines ou les travaillent encore fraîches. 2°. Quoiqu'elle ait toujours ſon ſiege aux téguments, on ne l'obſerve cependant pas indiſtinctement dans toutes les parties. On ne la voit jamais qu'au viſage, au col, aux mains, enfin, aux parties habituellement découvertes & expoſées à l'impreſſion d'un agent extérieur. 3°. Si on examine la maniere dont elle s'annonce & ſe développe, on verra que la premiere impreſſion du mal, ſemblable à

la légere piquure d'un inſecte, commence toujours par la ſuperficie des téguments; que de là elle s'étend peu à peu dans le corps muqueux, pénetre la peau, gagne le tiſſu cellulaire, & agit comme un cauſtique du dehors au dedans. 4°. La Puſtule maligne n'eſt jamais plus fréquente que dans les années où les beſtiaux ſont généralement attaqués de quelque maladie aiguë, très-vive, ou de quelqu'éruption charbonneuſe; & c'eſt pendant les ravages de l'épizootie, que la Puſtule maligne eſt la plus commune; c'eſt dans l'été & dans l'automne, lors de la tonte des moutons, qu'on la voit le plus ordinairement : cependant on l'obſervera indiſtinctement dans tous les temps, lorſqu'il y aura quelque cauſe de contagion : ainſi, dans les froids les plus rigoureux, nous avons vu des perſonnes attaquées de la Puſtule maligne, après avoir manié des laines, des cuirs d'animaux, quoique morts depuis long-temps.

§. II.

Différentes manieres de contracter la Pustule maligne.

La cause de la Pustule maligne est donc une, & essentiellement la même : c'est, comme nous l'avons fait observer, un virus septique produit par la maladie dans quelques animaux, & qui se transmet ensuite à l'homme. Il est différentes manieres de contracter cette maladie : la plus ordinaire est le contact immédiat du sang, des chairs, des dépouilles d'un animal attaqué ou mort de quelqu'affection charbonneuse. Très-souvent nous avons vu cette maladie survenir après avoir dépouillé un bœuf, un mouton, qui avoient été tués après de grandes fatigues, ou dans un accès de fievre, dont le caractere n'étoit pas encore connu. Tout récemment nous avons vu une personne attaquée d'une Pustule maligne

au doigt, après avoir préparé un lievre. Un homme la contracta en écorchant un loup trouvé mort fur le bord d'un ruiffeau. D'autres en ont été affectés pour avoir porté la main dans le fondement d'une vache attaquée du *feu*. Une femme la contracta en introduifant des médicaments dans le gofier d'un bœuf malade. Dans le cours de l'été 1780, un Berger voit tomber & périr tout-à-coup un de fes moutons; il le faigne, l'emporte fur fes épaules: le fang pénetre fa chemife, frotte fur fes reins, & deux jours après il furvint, dans cet endroit, une Puftule maligne. M. *Chabert* rapporte qu'un homme ayant fait l'ouverture d'un bœuf mort du charbon, porta les mains, teintes de fang, à fon vifage, qui étoit naturellement couvert de boutons; bientôt il y furvint un éréfipele, qui prit un caractere abfolument charbonneux; le friffon & les maux de cœur, la fyncope & la mort fuivirent

de près le contact du ſang de cet animal, appoſé ſur des parties très-diſpoſées à en recevoir l'impreſſion. Il ajoute dans un autre endroit, que le ſieur *Vinſon* s'étant bleſſé à la jambe avec l'inſtrument dont il s'étoit ſervi pour faire l'ouverture d'un bœuf mort du charbon, a été affecté, preſque ſubitement, d'une tumeur charbonneuſe à cette même jambe, & il ne dut ſon ſalut qu'à un traitement raiſonné dont il fit uſage ſur-le-champ. Un Artiſte vétérinaire de cette ville nous a rapporté un fait plus malheureux encore, arrivé dans un village de la Bourgogne. Au mois d'Août 1783, il régnoit, à *Fontaine-Françoiſe*, une épizootie charbonneuſe: le Maréchal du village, homme âgé, & dont la main étoit mal aſſurée, ſe piqua l'avant-bras, en traitant un animal malade; il ſe forma, preſque ſur-le-champ, un point gangréneux à l'endroit de la bleſſure, le bras ſe tuméfia

considérablement, & le malade périt en vingt-quatre heures.

Il est une autre voie de contagion qui paroît, à quelques Praticiens, aussi certaine, peut-être aussi fréquente, mais qui sûrement est moins évidente : c'est la piquure des insectes. Feu M. *Maret*, célebre Chirurgien de cette ville, convaincu, d'après une longue expérience, que la Pustule maligne dépend toujours d'une cause externe, pensoit qu'elle étoit produite par un insecte particulier, né sur le bétail, & dont la piquure déposoit sur la peau le virus septique qui détermine la gangrene & tous les accidents qui caractérisent cette maladie : plusieurs observations ont confirmé jusqu'à un certain point l'opinion de M. *Maret*. Mais il paroît en même-temps que toute espece d'insecte, en suçant le sang d'un animal mort dans un état charbonneux, pouvoit porter & transmettre

aux hommes le poiſon délétere qui cauſe la Puſtule maligne.

On peut auſſi contracter cette maladie en touchant, imprudemment & ſans attention, les parties affectées de la Puſtule maligne. M. *Thomaſſin* rapporte qu'une femme panſant ſon mari, & s'étant eſſuyé la joue avec les doigts imprégnés de la ſéroſité âcre qui ſuintoit des véſicules, s'apperçut, deux heures après, d'une tumeur à la joue, qui fit bientôt des progrès étonnants.

Il paroît encore que le vice charbonneux qui émane des animaux, peut-être tranſmis dans les organes intérieurs, & affecter le ſyſtême général de la circulation, ſoit par la voie des aliments, ſoit par la reſpiration : mais alors il cauſe des maladies bien différentes de la Puſtule maligne. S'il eſt porté dans l'eſtomac avec toute ſon activité, il y agit comme un poiſon cauſtique, & cauſe la gangrene & l'inflammation à ce viſcere. M. *Coillot* en

a vu un exemple remarquable arrivé au village de *Besnans*. Un homme vigoureux ne craignit pas de faire usage de la viande d'une vache morte d'un charbon malin, & bientôt il périt avec tous les symptomes qui annoncent une violente inflammation à l'estomac : mais si le venin a moins d'énergie, s'il est en moindre quantité, étendu ou délayé de maniere à ne pas opprimer sur-le-champ les forces vitales, il excitera des accidents d'un autre genre, mais toujours fort graves. Tantôt il donnera naissance à une fievre maligne qui se terminera par des évacuations très-fétides, ou des taches gangréneuses à la peau; tantôt la nature, après des efforts réitérés, rassemblera le venin dispersé & errant, & l'on verra paroître des charbons ou des dépôts gangréneux en différentes parties du corps : nous rapporterons à ce sujet une observation intéressante, qui nous a été communiquée par M. *Raudot*. Un Cha-

moiſeur de cette ville ayant acheté à très-bas prix pluſieurs peaux de bœufs morts depuis quelque temps d'une maladie charbonneuſe, s'occupa à les battre, à les ranger dans ſon attelier ; mais peu de jours après il fut attaqué d'une fievre très-grave qui ſe termina par une éruption de taches gangréneuſes en différentes parties du corps, & principalement aux parties génitales. M. de *Chaignebrun* rapporte que, viſitant un malade attaqué d'une fievre inflammatoire gangréneuſe & exanthématique, on lui préſenta tout-à-coup un baſſin plein de matieres très-fétides, que l'on retiroit de deſſous le malade ; dès l'inſtant même il éprouva du mal-aiſe, un mouvement ſpaſmodique, & le lendemain il fut attaqué d'un charbon à la cuiſſe. Quoique, dans ces deux derniers cas, les accidents dépendiſſent eſſentiellement d'une cauſe externe, cependant l'effet a été bien différent : l'impreſſion s'eſt faite d'abord ſur

les organes intérieurs; le virus ſemble avoir été élaboré par l'action vitale, les charbons, les taches grangreuſes n'ont été été qu'une éruption ſecondaire : ce qui eſt bien différent de la Puſtule maligne, qui n'eſt point l'effet d'une dépravation intérieure des humeurs, mais dont la cauſe eſt toujours externe & locale.

Outre cette différence eſſentielle entre le charbon & la Puſtule maligne, il en eſt d'autres bien grandes par rapport à la marche conſtante de cette derniere maladie, & aux gradations qu'elle obſerve dans ſon développement, ainſi qu'on le verra par la deſcription. Nous avons fait ſentir, par pluſieurs exemples, comment le virus carbonculeux des animaux, porté ſur la peau, y déterminoit la mortification; nous l'avons vu, étendu ſur une grande ſurface, cauſer un éréſipele gangréneux; nous l'avons vu, inſinué dans une bleſſure à la jambe par la pointe d'un inſtrument, produire

presque subitement une tumeur charbonneuse : mais ces affections particulieres ne sont point la Pustule maligne; on ne doit donner ce nom qu'à ces tumeurs où le virus semble fixé dans un seul point, & se développe en attaquant successivement le corps muqueux, la peau & le tissu cellulaire. C'est ce défaut de considération qui sans doute a fait confondre par quelques Praticiens, la Pustule maligne avec le charbon; ou bien ils ne l'auront vu qu'au troisieme période, ou dans des cas de complication.

§. III.

Précautions pour se garantir de la Pustule maligne.

Les différents exemples que nous avons choisis & rassemblés exprès dans le paragraphe précédent, en faisant connoître la nature du virus qui cause la Pustule maligne, les différentes manieres de la

contracter indiquent encore qu'il eſt poſſible de s'en garantir. En effet, la contagion vient toujours des animaux malades, ou de leurs dépouilles imprégnées du virus : il faut donc les éviter, ou du moins il ne faut les toucher qu'avec des attentions particulieres.

Les habitants des campagnes, dont les troupeaux font la richeſſe & la force, ne les voient pas d'un œil ttanquille attaqués de quelque maladie grave. Rien n'arrête leur ſollicitude; ils ne craignent pas le danger de la contagion; ils l'oublient, ou bien ils le méconnoiſſent; & pour conſerver leur troupeau, ils expoſent ſans ceſſe leur propre ſanté; ils prodiguent leurs ſoins; ils les panſent, & trop ſouvent ils ſe contentent d'eſſuyer légérement leurs mains imprégnées du pus ou du ſang de l'animal malade : cependant des molécules infectes reſtent encore arrêtées dans un pli, dans une ride de la main, de l'avant-bras; ou bien,

portées, par l'extrêmité du doigt, ſur la peau plus délicate du col, du viſage, elles deviennent, par leur ſéjour, le germe d'une Puſtule maligne. Nous ſommes perſuadés qu'on éviteroit preſque toujours ces accidents en lavant promptement & ſoigneuſement les mains & les parties expoſées au contact des animaux. Les molécules infectes ne ſont encore qu'appoſées à la ſurface de la peau; il s'agit ſeulement de les délayer, de les entraîner. Comme elles ſont unies à des ſubſtances graſſes que l'eau ſimple ne peut diſſoudre, il faut employer pour ces lotions, une eau de ſavon, ou, encore mieux, un mêlange d'eau & de vinaigre. Une leſſive de cendres, un lait de chaux léger, ſeroient encore plus efficaces; non-ſeulement ces lotions délaient & entraînent le virus, mais encore elles fortifient la peau, & la font réſiſter à l'impreſſion contagieuſe. Les Maîtres, les Laboureurs aiſés & inſtruits ſentiront

toute l'importance de ce précepte ; ils devroient en montrer l'exemple, exiger de leurs domeftiques & de ceux qui foignent le bétail, fur-tout dans les cas d'épizooties, ces attentions de propreté fi effentielles pour leur fanté.

Nous en dirons autant pour les Ouvriers qui, par état, manient les laines & les peaux des animaux morts de quelque maladie fufpecte : le parti le plus fage feroit de n'y point toucher ; d'ailleurs c'eft un ordre exprès de l'adminiftration ; mais on aime fe faire illufion. Le Laboureur qui perd une partie de fon bétail, cherche à diminuer fa perte par la confervation des peaux & des toifons, il ne penfe pas que le mal puiffe fe communiquer par cette voie ; cependant le fait n'eft que trop certain ; nous en avons rapporté plufieurs exemples : on ne fauroit trop les faire connoître, les rappeller aux habitants des campagnes ; &, dans les cas fufpects, on ne fauroit trop

leur recommander les attentions à laver ſoigneuſement les mains, le viſage, & toutes les parties expoſées à l'infection.

§. IV.

Deſcription de la Puſtule maligne, ſa marche ordinaire, ſes terminaiſons.

Dans toutes les maladies, les Praticiens ont coutume de diſtinguer quatre temps ou périodes différents, caractériſés par des ſymptomes particuliers : cette diviſion méthodique aide à mieux ſaiſir la vraie marche, le caractere d'une maladie. Nous nous y conformerons pour la deſcription de la Puſtule maligne ; nous la conſidérerons dans ſon commencement, ſes progrès, ſon état & ſes terminaiſons : nous ſuivrons en quelque ſorte, pas à pas, l'action & le développement ſucceſſif du poiſon qui la cauſe.

PREMIER PÉRIODE.

Lorſque les molécules déléteres, qui

doivent donner naiſſance à la Puſtule maligne, ſont appliquées ſur la peau, elles traverſent lentement l'épiderme, s'inſinuent peu à peu dans le corps muqueux, s'y étendent, s'y délaient : il eſt rare que la perſonne y faſſe attention, & s'apperçoive du commencement du mal. Ce n'eſt que par des obſervations réitérées, que le Praticien-Obſervateur peut apprendre à ſaiſir ce premier période. En effet, il n'y a ni rougeur, ni chaleur, ni tenſion à la peau, ſeulement une démangeaiſon incommode, mais légere ; un picotement vif, mais paſſager ; peu à peu l'épiderme ſe détache, & forme une véſicule ſéreuſe, qui d'abord n'excede pas la groſſeur d'un grain de millet, mais croît peu à peu, & devient enſuite brunâtre : la démangeaiſon revient de temps en temps ; la perſonne, toujours dans la plus parfaite ſécurité, ſe gratte, & rompt ordinairement, ſans s'en appercevoir, la véſicule qui recouvre le foyer du mal : il

il s'échappe une ou deux gouttes de féro-ſité rouſſeâtre, ce qui fait ordinairement ceſſer la démangeaiſon pendant quelques heures. Ce premier période, caractériſé par la démangeaiſon, la formation de la véſicule dure vingt-quatre ou trente-ſix heures, & quelquefois beaucoup moins.

DEUXIEME PÉRIODE.

Lorſque l'humeur vénéneuſe pénetre la peau, il ſe forme d'abord un petit tubercule dur, rénitent : ce n'eſt encore qu'un point ſans douleur, comme une efloreſcence ou tache ſuperficielle. L'œil du vulgaire ne diſtingue encore aucune altération bien ſenſible ; mais le Praticien attentif & expérimenté ne s'y trompe pas ; le tact lui fait reconnoître dans l'épaiſſeur de la peau, une petite tumeur mobile, dure, circonſcrite, applatie, ayant ordinairement le volume & la forme d'une lentille. La couleur de la peau n'eſt point encore altérée ; ſeule-

ment dans le centre & ſous la véſicule premiere, elle eſt ordinairement citronnée, livide, grenue : cependant les démangeaiſons reviennent; elles ſont plus vives, plus fréquentes, plus incommodes; il s'y joint un ſentiment de chaleur, d'éroſion & de cuiſſon; alors le tiſſu de la peau s'engorge, ſa ſurface paroît tendue & luiſante; le corps muqueux ſe gonfle, & forme, autour du point central, une ſeconde tumeur plus molle, plus ſuperficielle, que nous nommons aréole. C'eſt un cercle plus ou moins large & ſaillant, tantôt pâle, tantôt rougeâtre ou livide, tantôt orangé ou nuancé de différentes couleurs, mais toujours ſuperficiel & formé par le bourſouflement du corps muqueux de la peau, toujours parſemé de petites phlictaines, iſolées d'abord, mais qui ſe réuniſſent par la ſuite, & ſont pleines d'une séroſité rouſſeâtre & acrimonieuſe : c'eſt alors que l'attention s'éveille, que les malades de-

mandent des ſecours, & le caractere de la malignité n'eſt plus équivoque : le tubercule central qui forme la tumeur primitive, change de couleur ; il devient brunâtre, très-dur, il eſt inſenſible ; c'eſt un point gangréneux, qui prend tout-à-coup un nouvel accroiſſement. Ce ſecond période caractériſé par le tubercule, l'aréole véſiculaire, la continuité des démangeaiſons dure quelquefois pluſieurs jours, mais le plus ordinairement quelques heures.

TROISIEME PÉRIODE.

Le mal ne ſe borne pas à l'épaiſſeur de la peau, mais il pénetre peu à peu dans le tiſſu cellulaire ; alors ſa marche eſt fougueuſe, alarmante ; ſes progrès ſont rapides : d'abord le centre de la tumeur devient plus dur, plus profond, & entiérement noir ; l'eſcarre gangréneuſe s'étend peu à peu ; l'aréole véſiculaire, qui toujours la borde, annonce & précede

les progrès de la mortification. On voit cette aréole s'avancer, s'élargir par dégrés; quelquefois elle s'éleve, & forme autour du noyau primitif, une ſorte de bourrelet, qui le fait paroître enfoncé; mais toujours dans ſes progrès cette aréole devient plus profonde; elle n'eſt plus bornée à la ſurface de la peau, comme dans le premier cas. Elle forme, autour de la tumeur premiere, une ſeconde tumeur compacte, mais moins dure, & encore ſenſible. Il ſurvient en même-temps un gonflement conſidérable, qui s'étend ſouvent fort au loin, mais toujours avec un caractere particulier, qu'il eſt important de bien ſaiſir. Il n'eſt ni inflammatoire, ni œdémateux, mais il tient plus du météoriſme & de l'éréſipele; il dépend uniquement de l'extrême irritation occaſionnée par les progrès du poiſon ſeptique; auſſi toutes les fibres de la partie engorgée, ſemblent dans une roideur ſpaſmodique; le tiſſu cellulaire

paroît diſtendu par de l'air & des humeurs viſqueuſes ; la ſurface de la peau eſt luiſante, l'enflure eſt élaſtique, rénitente, & le malade, après avoir reſſenti une chaleur âcre, une douleur cuiſante, n'éprouve plus qu'un ſentiment de ſtupeur, d'étranglement, & de peſanteur dans la partie : ainſi la tumeur primitive paroît un foyer d'infection, qui ſe propage peu à peu, & ſe répand dans tous les ſens : le centre eſt entiérement ſphacelé ; les parties environnantes paroiſſent encore ſaines, & cependant elles ſont déjà dans un état prochain de mortification, & tandis que la peau forme une croûte ſuperficielle, la mortification gliſſe ſourdement dans le tiſſu cellulaire, & détruit tout ce qui ſe trouve ſur ſon paſſage.

Ce troiſieme période, caractériſé par l'accroiſſement de tous les accidents locaux, & ſur-tout par la tenſion & l'enflure élaſtique & rénitente de la partie,

dure plus ou moins, par les raiſons que nous expoſerons au paragraphe ſuivant. En général, dans un ſujet fort & robuſte, dont le traitement méthodique a été entrepris de bonne heure, ce période dure quatre à cinq jours : d'abord le mal s'arrête, l'enflure perd peu à peu cet état de tenſion & d'emphyſême qui caractériſoit l'érétiſme & l'irritation ; l'aréole véſiculaire prend une couleur plus animée ; on y reconnoît le caractere de l'inflammation vraie ; le malade y ſent une chaleur douce, des pulſations réitérées ; la gangrene ſe borne, un cercle rouge borde la tumeur ; il s'y établit une ſuppuration abondante, qui dégorge le tiſſu cellulaire, détache l'eſcarre, & termine ainſi la maladie : mais dans les ſujets foibles, cacochymes, lorſque les forces de la nature ſont inſuffiſantes ou opprimées par un traitement mal entendu, la maladie fait rapidement des progrès, & paſſe preſque auſſi-tôt au qua-

trieme période, qui forme une maladie interne plus ou moins grave. Quoique toujours elle ſoit la ſuite & l'effet de l'affection locale, elle peut cependant en être diſtinguée; c'eſt en quelque ſorte une autre maladie ajoutée à la premiere, & qui exige des ſoins particuliers, des ſecours nouveaux.

Quatrieme Période.

Après avoir attaqué ſucceſſivement le corps muqueux, la ſubſtance de la peau, & le tiſſu cellulaire, l'altération morbifique, ſi rien n'arrête ſes progrès, ſe fait reſſentir juſqu'aux organes intérieurs, & l'on voit paroître tous les accidents qui dénotent une affection profonde du principe vital : le pouls, comme dans les fievres malignes nerveuſes, ſe concentre, il devient petit, il eſt plus vif que dur, quelquefois mollaſſe, ſouvent inégal, toujours fréquent, & à chaque inſtant la fréquence augmente. La peau eſt ſeche,

la langue eſt aride & brunâtre; la chaleur paroît modérée, & cependant le malade ſent un feu intérieur qui le dévore; ſouvent il demande à boire, & rien ne calme ſa ſoif. Toujours il eſt dans un état d'accablement & d'affaiſſement : il éprouve des foibleſſes, des cardialgies, des anxiétés continuelles; quelquefois il ſe plaint de douleurs aigues; d'autres fois la reſpiration eſt courte, entrecoupée par des ſanglots & des ſoupirs : les urines ſont rares, épaiſſes, & briquetées : rarement on voit ſurvenir des diarrhées, des ſueurs colliquatives, des hémorragies; mais ſi le mal parvient à ſon dernier terme, la raiſon s'égare, & le malade tombe dans un délire obſcur : pendant ce temps, tous les accidents locaux augmentent d'intenſité, l'enflure devient énorme, la mortification s'étend profondément, tous les ſucs du tiſſu cellulaire ſont dans une ſorte de décompoſition, & le malade périt dans

un état gangréneux, en répandant l'odeur la plus fétide. Telle eſt la marche de la Puſtule maligne abandonnée à elle-même, lorſque les forces vitales ſont anéanties ou opprimées par l'impreſſion du virus ſeptique, & par la négligence des moyens curatifs : mais la maladie n'eſt pas toujours auſſi grave; elle ne doit pas néceſſairement parcourir ces quatre périodes. Quelquefois ſur la fin, du ſecond, ou au commencement du troiſieme période, la maladie ſemble s'arrêter, & l'engorgement prend même, ſans aucun ſecours de l'art, le caractere de l'inflammation vraie; alors la nature ſe ſuffit à elle-même, & dans ces cas particuliers, tout topique, pourvu qu'il ne ſoit pas entiérement nuiſible, paroît efficace; & l'on voit réuſſir également ces eaux ſecrettes, ces cataplaſmes d'hellébore, de berle, de thériaque; ces poudres vitrioliques qui ont été vantées, recommandées comme autant de ſpéci-

fiques, & qui font la feule reffource des Empiriques pour tous les cas.

Quel que foit le période de la Puftule maligne, l'inflammation eft le véritable, le feul moyen que la nature emploie pour borner le mal, & féparer l'efcarre: on reconnoît aifément cet effort falutaire, cette tendance à une terminaifon heureufe par la confidération des forces vitales, & l'état du pouls: au lieu de fe déprimer, de fe concentrer, il conferve fa confiftance, fa vigueur naturelle; quelquefois il s'éleve, il s'agrandit, devient même plus fréquent; d'autres fois il fe déclare un mouvement fébril, mais avec une chaleur douce, & qui bientôt fe termine par une tranfpiration modérée, la diminution des accidents locaux, ou au moins la ceffation de leurs progrès: mais trop fouvent les forces de la nature feroient infuffifantes pour réfifter à l'impreffion deftructive du poifon qui caufe la maladie, l'art doit y suppléer;

& pour l'aider efficacement, c'eſt encore en imitant ſes mouvements ſalutaires, c'eſt en excitant à propos l'action vitale des fibres, en concentrant de bonne heure, dans l'eſcarre, le virus ſeptique, en néceſſitant dans la partie un état vraiment inflammatoire, qu'on ſaura éviter une terminaiſon funeſte, prévenir les accidents intérieurs qui forment le quatrieme période, & déterminer dans tous les cas une iſſue favorable. Ainſi, à proprement parler, la gangrene, dans la Puſtule maligne, eſt une ſuite inévitable, un effet eſſentiel du virus, & non point la terminaiſon du mal, comme on le répete journellement : c'eſt un fait qu'il eſt important de remarquer, parce qu'il doit ſervir de baſe à un traitement éclairé par la raiſon, avoué par l'expérience.



§. V.

Différences de la Puſtule maligne.

Quoique dépendante toujours de la même cauſe, la Puſtule maligne préſente quelques différences, qu'il eſt important de remarquer. On l'a vue quelquefois parcourir rapidement ſes quatre périodes, & faire périr, en dix-huit ou vingt-quatre heures, ceux qui en étoient affectés; d'autres fois on l'a vue marcher d'un pas lent, durer douze ou quinze jours, & ſe terminer ſpontanément par les ſeuls efforts de la nature. Ces différences dépendent principalement de la diſpoſition, de la force, du tempérament du malade, de la nature de la partie affectée, & peut-être plus encore de l'intenſité du poiſon ſeptique qui cauſe la maladie. En général, on peut dire que plus les accidents ſurviennent rapidement, plus la maladie eſt dangereuſe.

1°. *Par rapport au tempérament & à la disposition.*

Dans les sujets pleins de force & de vigueur, d'un tempérament sanguin, la Pustule maligne parcourt assez rapidement & uniformément ses deux premiers périodes; mais elle se borne & s'arrête facilement au commencement du troisieme. Rarement l'escarre est large & profonde, toujours elle est seche & compacte : l'engorgement du tissu cellulaire est médiocre, il est ferme sans dureté, souple sans mollesse : l'aréole vésiculaire est peu saillante, elle conserve de la chaleur, un ton de vie : la couleur est d'un rouge plus animé dans le voisinage du tubercule central, & diminue par gradations en s'éloignant du mal : la suppuration s'établit facilement, & rarement il survient des accidents intérieurs : enfin, la maladie semble approcher davantage du caractere de la

vraie inflammation. Cette eſpece s'obſerve plus fréquemment dans la jeuneſſe.

Dans les perſonnes d'un tempérament bilieux, mélancolique, dont la fibre eſt ſeche & ferme, les accidents ſurviennent bien plus rapidement : la chaleur eſt plus âcre, les démangeaiſons plus vives, l'engorgement du tiſſu cellulaire plus compact, la tenſion plus rénitente ; l'eſcarre eſt ſeche & rarement profonde, mais ſouvent fort étendue ; l'aréole véſiculaire eſt large, parſemée de différentes couleurs : enfin, la maladie ſemble participer davantage de la nature de l'éréſipele. Cette eſpece paroît plus fréquente dans l'âge mûr.

Dans ceux dont la fibre eſt lâche, molle, les ſucs ſéreux abondants, les accidents ſont moins prompts dans les premiers inſtants, mais ſouvent fort graves par la ſuite ; l'engorgement du tiſſu cellulaire eſt plus étendu ; l'aréole véſiculaire, large, pâle, livide ; l'eſcarre

peu compacte s'étend rapidement, profondément, & forme quelquefois une faillie au deffus du niveau des téguments; la fuppuration eft féreufe, & s'établit avec lenteur : enfin, tout annonce un caractere d'œdématie. Cette efpece s'obferve plus fréquemment aux femmes, aux vieillards, & fur les parties où le tiffu cellulaire eft lâche & abondant.

Chez les fujets foibles, cacochymes, fcorbutiques, difpofés à la diffolution du fang, chez ceux dont les premieres voies font remplies de faburre, dont les humeurs font déjà infectées par le virus charbonneux ou quelques autres vices acrimonieux, la maladie devient compliquée, & fe préfente fous un afpect plus formidable : quelquefois, dès les premiers inftants, l'engorgement de la partie eft énorme; d'autres fois la maladie parcourt lentement fes deux premiers périodes : mais tout-à-coup la malignité fe développe avec une violence extraor-

dinaire : l'aréole véſiculaire eſt tantôt d'une couleur livide, plombée, ſemblable à une échimoſe; tantôt d'un rouge vif & éclatant, mais toujours diſpoſée à la mortification : l'eſcarre eſt peu compacte, mais profonde : ſi on y fait une inciſion, le ſang coule abondamment, & s'arrête avec peine; les parties circonvoiſines, qui ſemblent encore conſerver un reſte de vie, ſont abreuvées par une ſéroſité ichoreuſe. C'eſt dans ces cas que l'on voit quelquefois un véritable anthrax ſurvenir à la Puſtule maligne, ſe former ſur la partie déjà affectée, ou ſe placer dans ſon voiſinage; l'irritation locale ſemble y attirer les humeurs acrimonieuſes : la gangrene s'étend, ſe multiplient, ſe renouvelle à chaque panſement, fait rapidement des progrès, s'arrête difficilement; & quand on a pu en fixer les limites, la ſuppuration eſt abondante, ſéreuſe, les chairs mollaſſes, pâles ou ſaignantes, la cicatriſation eſt longue & difficile.

Chez les femmes enceintes, & dont la groſſeſſe eſt fatigante, chez celles qui ſont prêtes d'accoucher, la Puſtule maligne eſt toujours dangéreuſe : aſſez ſouvent elle détermine un accouchement prématuré, & elle eſt fatale s'il ſurvient une perte de ſang capable d'affaiſſer les forces.

2°. *Par rapport à la ſituation.*

Les Puſtules malignes qui ont leur ſiege à la tête, ſont plus fâcheuſes que celles qui attaquent les extrêmités du corps. une Puſtule maligne aux paupieres eſt très-douloureuſe; elle occaſionne un gonflement énorme de tout le viſage, ſouvent un engorgement du globe de l'œil, toujours un embarras, & ſouvent une douleur profonde dans l'intérieur de la tête, quelquefois accompagnée de délire : enfin, la cicatrice eſt ſouvent accompagnée du renverſement de la paupiere, & quelquefois d'un lar-

moiement habituel & incurable. En général on peut remarquer que plus le tiſſu cellulaire eſt lâche, mol & abondant dans une partie, plus auſſi les accidents ſont graves, prompts, l'eſcarre profonde, l'enflure étendue, la ſuppuration difficile & longue : auſſi ſur le menton, ſur les levres, à l'extrêmité du nez, enfin, dans les endroits où les fibres muſculaires ſont, en quelque ſorte, confondues avec le tiſſu de la peau, on obſerve que le mal pénetre peu profondément & ſe borne facilement : l'action des fibres muſculaires ſemble réſiſter davantage à l'impreſſion vénéneuſe, & lui ſervir de barriere.

A la tempe, la Puſtule maligne cauſe un gonflement avec tenſion douloureuſe, ſouvent avec le caractere éréſipélateux, & qui s'étend au viſage & ſous tout le cuir chevelu : à la joue, le gonflement gagne le long du col, pénetre dans la bouche, & cauſe une

ſorte de ſtrangulation très-fatigante.

Celle qui attaque le col, occaſionne un gonflement conſidérable, qui ſe répand ſur toute la poitrine, reſſerre l'œſophage, la trachée artere, menace le malade de ſuffocation, rend la déglutition & la reſpiration difficile; ſouvent il ſurvient, par l'étranglement des vaiſſeaux de la tête, une tuméfaction énorme du viſage, une ſorte de ſalivation; quelquefois le malade éprouve une hémorragie par le nez, qui l'affoiblit ſans le ſoulager. Sur la poitrine, les Puſtules malignes ſont auſſi très-fâcheuſes. L'enflure s'étend le long des muſcles pectoraux, gagne quelquefois les aiſſelles & le col: ſur le dos de la main, où le tiſſu cellulaire eſt lâche, l'enflure devient conſidérable, elle monte le long du bras, s'étend ſous les aiſſelles, & même ſur la poitrine.

3°. *Par rapport au nombre & à la grandeur.*

Ordinairement on ne voit à un malade qu'une ſeule Puſtule maligne ; cependant on en obſerve quelquefois en différentes parties du corps : ſouvent l'eſcarre gangréneuſe n'excede pas la largeur d'une piece de 24 ſols, & ſe borne à la peau, & au tiſſu cellulaire ; mais auſſi quelquefois elle a pluſieurs pouces d'étendue, détruit le tiſſu cellulaire qui ſe trouve entre les muſcles, paroît même attaquer la ſubſtance de ces organes : on ſent bien que le danger eſt proportionné à la grandeur de la maladie.

4°. *La ſaiſon* paroît encore ajouter à la gravité des accidents ; les chaleurs exceſſives & les froids rigoureux rendent la maladie plus grave : enfin, les Puſtules malignes, qui ont été négligées ou mal traitées dans le commencement, ſont auſſi plus fâcheuſes. Un traitement bien entendu & entrepris de bonne heure,

rend la ſuppuration moins tardive, moins pénible, borne plus promptement l'eſcarre, & rend ainſi la cicatrice moins difforme : ce qui fait ſentir l'avantage de ne jamais négliger les Puſtules malignes, même dans ces cas où la nature pourroit ſe ſuffire pour arrêter les progrès du mal.

§. VI.

Signes qui font diſtinguer la Puſtule maligne, de quelques autres affections.

Quand la Puſtule maligne eſt parvenue à la fin du ſecond période, ſon caractere eſt alors trop frappant pour la méconnoître : mais dans les premiers inſtants on pourroit s'y tromper ; & comme il importe beaucoup d'entreprendre le traitement de bonne heure, nous croyons intéreſſant d'expoſer les ſignes qui la feront diſtinguer d'autres affections qui ont quelques ſymptomes ſemblables.

1°. Lorſqu'une perſonne a été piquée

par un coufin, elle éprouve, quelques heures après, une démangeaifon vive & cuifante; il fe forme à la partie piquée une véficule pleine d'une férofité acrimonieufe, qui fe creve ordinairement en y portant le doigt, & l'on apperçoit, dans le centre, un point dur & grifâtre, ces premiers fymptomes font communs à la Puftule maligne; mais la piquure du coufin, produit toujours une tumeur faillante, d'un rouge vif & éréfipélateux, qui jamais n'eft accompagnée d'un cercle ou aréole véficulaire: enfin, les démangeaifons diminuent promptement, la tumeur fe diffipe peu à peu, & prefque toujours on obferve, dans la même perfonne, plufieurs endroits de piquures femblables.

2°. Les cloux ou furoncles ont encore dans leur invafion quelques fymptomes de reffemblance à la Puftule maligne. Ordinairement ils s'annoncent par un picotement vif à la peau; quelque-

fois on obſerve à l'épiderme une petite véſicule : mais le furoncle forme toujours une pointe dure, rouge, douloureuſe, & dans les premiers inſtants la Puſtule maligne ne produit jamais une tumeur ſenſible; ſi quelquefois on la voit, comme nous l'avons dit, s'élever en une tumeur proéminente, ce n'eſt que dans le quatrieme période, lorſque l'eſcarre peu compacte eſt ſoulevée par le bourſouflement du tiſſu cellulaire, & l'accumulation des ſucs ſtagnants dont il eſt rempli. Le furoncle a toujours ſon ſiege dans le tiſſu cellulaire, & c'eſt ſur la peau que la Puſtule maligne commence à exercer ſon activité. Le furoncle s'aſſouplit dans ſes progrès, & la Puſtule maligne durcit. Enfin, le furoncle a tous les caracteres de l'inflammation vraie : il eſt chaud, il eſt très-douloureux, le malade y éprouve une pulſation continuelle : au contraire, la Puſtule maligne a tous les caracteres de la

gangrene ſeche ; elle eſt accompagnée d'un cercle véſiculaire ; les douleurs ne ſont jamais pulſatives.

3°. Les éruptions dartreuſes, l'éréſipele miliaire, puſtuleux, s'annoncent ſouvent par des démangeaiſons vives, & ſont quelquefois accompagnées de véſicules pleines de féroſité plus ou moins âcre ; mais ces éruptions occupent toujours une plus grande ſuperficie que la Puſtule maligne ; d'ailleurs, la peau eſt rouge, molle, ſenſible; tandis que dans les commencements de la Puſtule maligne, la peau, ſous la véſicule, eſt brunâtre, ſeche, dure & inſenſible.

4°. Enfin, les boutons, les taches cutanées n'ont jamais cette dureté, cette tenſion, cette aréole véſiculaire qui accompagne la Puſtule maligne.



§. VII.

§. VII.

Idée générale de la Méthode curative de la Pustule maligne.

D'après ce que nous avons dit dans les paragraphes précédents, on voit qu'il y a la plus grande analogie entre la Pustule maligne & les suites de la morsure de quelques animaux venimeux. En effet, les accidents dépendent également d'une matiere irritante, d'un poison septique qui pénetre le tissu de la peau : c'est toujours par la partie affectée que commence le désordre; la fréquence, la concentration du pouls, les foiblesses, les anxiétés, qui forment une maladie interne plus ou moins grave, sont toujours secondaires, toujours l'effet de l'infection locale : cette démangeaison vive & cuisante, cette vésicule pleine de sérosité, qui caractérisent le premier période de la Pustule maligne,

ſe rencontrent dans la piquure du couſin. Cette tenſion élaſtique, cette infiltration ſéreuſe du tiſſu cellulaire, cette enflure conſidérable qui ſurvient rapidement à la fin du troiſieme période de la Puſtule maligne, s'obſervent également dans la morſure de la vipere; enfin, dans l'un & l'autre cas, on voit quelquefois la nature ſurmonter le mal par ſes propres forces, réſiſter à l'impreſſion du poiſon : les remedes les plus ſimples paſſent alors pour efficaces, & ſont regardés comme ſpécifiques. La plus grande différence entre ces affections, ſemble dépendre eſſentiellement de la nature du poiſon & du mode de l'irritation. Dans la Puſtule maligne, le ſtimulus matériel eſt plus pénétrant, puiſque le contact ſeul ſur la peau, ſans entamure, ſans morſure, ſuffit pour occaſionner la maladie : il eſt plus ſeptique, puiſque toujours il détermine la gangrene dans l'endroit où il eſt fixé, il agit ſur la fibre

d'une maniere particuliere. D'abord il la fronce, il augmente ſa tenſion, ſon irritabilité, ſemble la porter au plus haut dégré; mais, après un certain temps, cet excès de tenſion conduit à l'atonie; il agit ſur les liqueurs en les diſpoſant à la diſſolution putride; enfin, ſon caractere eſt d'opprimer les forces, d'affaiſſer le principe vital. Dans la morſure de la vipere, la mortification s'obſerve rarement, elle ne paroît être qu'un effet ſecondaire de la grande tuméfaction & de l'étranglement des vaiſſeaux; le poiſon eſt moins ſeptique, mais il paroît plus irritant, il agit avec plus de rapidité; auſſi les accidents qui accompagnent la morſure de la vipere, ſont d'abord fort vifs, fort alarmants; mais, en général, ils ſont moins graves, moins dangereux que ceux de la Puſtule maligne. La piquure du couſin n'occaſionne jamais la mortification, quelquefois ſeulement une ſuppuration légere, mais

toujours une démangeaiſon vive & cuiſante, un ſuintement ſéreux : le poiſon de cet inſecte eſt plus mordicant, mais plus léger, & ſon effet paroît ſe borner à la peau.

La cauſe de la Puſtule maligne étant toujours externe & locale, c'eſt ſur la partie affectée qu'il faut principalement porter ſes vues. Les remedes internes ne ſont pas toujours néceſſaires ; on ne les emploie que comme acceſſoires, non pour expulſer un virus errant dans les liqueurs, comme le diſent les Praticiens qui confondent la Puſtule maligne avec l'anthrax, mais pour rétablir l'équilibre dans l'irritabilité, relever les forces opprimées, & concourir ainſi à l'effet du traitement local.

Pour bien ſaiſir les véritables indications, il faut faire attention que la gangrene eſt une ſuite inévitable de la premiere impreſſion de l'humeur vénéneuſe ; & ſi rien ne s'y oppoſe, l'infection lo-

cale s'étend, ſe propage peu à peu dans tous les ſens, & porte le trouble dans toute l'économie. Sans doute on ne peut eſpérer de rétablir une partie profondément affectée & déjà frappée de mort; mais il faut en garantir les parties voiſines ; il faut borner, circonſcrire dans le plus petit eſpace poſſible, le centre de l'action vénéneuſe : c'eſt ce que l'on obtiendra ſûrement par l'uſage combiné & bien entendu des ſcarifications & des cauſtiques.

Les ſcarifications doivent être conſidérées comme un moyen ſouvent utile, mais ſeulement préparatoire, qui donne iſſue aux ſucs croupiſſants & extravaſés dans le tiſſu cellulaire, & permet l'action plus immédiate, plus directe des remedes ſur des chairs déjà languiſſantes & menacées de mortification ; mais pour en tirer tout l'avantage qu'on ſe propoſe, elles doivent être faites avec circonſpection : trop légeres, elles ſont inu-

tiles, parce que ne divifant ni l'efcarre, ni la tumeur compacte qui forme le foyer du mal, les remedes qu'on applique ref-tent appofés fur des parties déjà mortes : trop profondes, elles font dangereufes, parce qu'en attaquant des chairs vives & dont la fenfibilité eft encore aug-mentée par la tenfion, elles en dibilitent l'action vitale, & ainfi les difpofent da-vantage à la mortification. Il femble auffi que les incifions profondes propagent & étendent le mal, en ouvrant une route nouvelle & plus facile à l'humeur vé-néneufe concentrée dans la tumeur : enfin, la nature de l'engorgement eft telle, que ces fcarifications profondes & étendues bien au-delà du centre de la tumeur, fourniffent toujours une hé-morrhagie affez abondante, quoique l'on n'ouvre que de petits vaiffeaux ; le fang coule, comme s'il étoit exprimé d'une éponge : pour l'arrêter, on eft obligé de différer l'application des remedes ef-

ficaces contre la Puſtule maligne, d'employer des tampons de charpie, & la compreſſion, ainſi le mal s'aggrave, & par la compreſſion, & par le délai des remedes convenables; d'autres fois il ſe fait un ſuintement ſéreux & ſanguinolent, qui mouille continuellement l'appareil, délaie & entraîne les remedes qu'on applique. Ce ſeroit ſe tromper, que de regarder cet écoulement ſanguin comme une ſaignée locale propre à extraire, emporter une partie de l'humeur vénéneuſe, & à dégorger les fibres trop tendues: l'humeur ſeptique qui cauſe la Puſtule maligne, ne réſide point dans le ſang, ne peut point s'écouler avec lui. L'engorgement & la tenſion ſont toujours ſymptomatiques, & dépendent uniquement du ſtimulus matériel fixé ſur la partie; auſſi l'on voit ordinairement après ces évacuations, l'engorgement augmenter, devenir plus mol, plus pâteux, s'éloigner davantage du caractere

inflammatoire, & par conſéquent de ſa terminaiſon favorable. Il eſt donc un juſte milieu dans l'uſage des ſcarifications; il eſt un terme précis au-delà duquel elles ne doivent pas s'étendre ; & d'après ce que nous venons de dire, il eſt évident qu'elles doivent comprendre toute la partie mortifiée & compacte, mais ne pas pénétrer au-delà des chairs mourantes.

Les cauſtiques, plus ou moins actifs, ſont le moyen efficace & véritablement curatoire : ils fixent, ils concentrent dans l'eſcarre l'humeur ſeptique, enchaînent ainſi ſon activité, & la mettent hors d'état d'agir : mais pour obtenir ſûrement & complettement cet effet, il faut s'en ſervir avec méthode. Le choix même n'en eſt pas tout à fait indifférent; on ne doit employer que ceux qui ſoutiennent le ton, l'irritabilité dans les fibres voiſines, ſans porter dans le ſang un principe de diſſolution ou des parties

métalliques, nuiſibles & dangereuſes; ainſi on rejettera toutes les préparations arſenicales, le ſublimé corroſif, & les eaux mercurielles; on évitera également l'uſage des cauſtiques alkalins, tels que la pierre à cautere, la leſſive des Savonniers, &c. On ſe bornera à l'uſage des cauſtiques ſtimulants & condenſants, tels que le beurre d'antimoine liquide, l'acide vitriolique, la pierre infernale, la diſſolution nitreuſe d'argent, l'acide marin concentré. Ceux-ci ſont faciles à manier, rempliſſent bien l'objet qu'on ſe propoſe; ils forment une eſcarre ſeche que l'on peut obtenir à volonté plus ou moins étendue & profonde, ſuivant leur force & la quantité qu'on emploie; ils réveillent l'action vitale des parties voiſines, excitent leur ſenſibilité, & déterminent ainſi une véritable inflammation.

Ce premier pas fait, la maladie perd ſa malignité, ou, pour parler d'une maniere plus exacte, la nature eſt rentrée

dans ſes droits, elle a recouvré aſſez de force pour réſiſter à l'impreſſion deſtructive du mal; il ne reſte plus alors qu'une ſeule indication : ſoutenir l'action organique de la partie, favoriſer cette ſuppuration expultrice que la nature prépare, & qui doit détacher l'eſcarre.

Tels ſont les objets que le Praticien-Obſervateur ne doit jamais perdre de vue dans le traitement de la Puſtule maligne : tel eſt le plan général de curation ; mais il doit être modifié ſuivant différentes circonſtances, & ſuivant les périodes de la maladie.

§. VIII.

Traitement local de la Puſtule maligne.

PREMIER CAS. Si l'on eſt appellé dans le premier période de la maladie, ou au commencement du ſecond, lorſque l'humeur vénéneuſe eſt encore bornée à la ſurface de la peau, lorſque le tubercule

dur, qui doit former le centre de la tumeur, eſt à peine ſenſible, il ne faut pas attendre, pour le combattre, que le mal ait fait de plus grands progrès. Il ſeroit inutile d'eſſayer des réſolutifs, des fondants; les plus actifs ſeroient ſans ſuccès, & ils ne ſont pas ſans inconvénients; la raiſon l'indique, l'expérience le prouve. Les topiques irritants & ſtimulants, en ſoutenant, en excitant l'action organique des parties, peuvent bien ralentir la marche de la maladie, & diſpoſer à l'état inflammatoire, qui, comme nous l'avons vu, peut ſeul rendre la terminaiſon favorable; mais leur effet eſt lent, borné à la ſurface de la peau, & ils ſont inſuffiſants pour arrêter promptement le virus ſeptique : il ne faut donc pas perdre, dans ces différentes tentatives, un temps toujours précieux; il faut appliquer ſur-le-champ un remede plus efficace, dont l'action puiſſe s'étendre au-delà de la partie affectée, &

porter ſon impreſſion ſur des fibres déjà dans un état voiſin de la mortification.

Après s'être aſſuré de la nature de la maladie, on coupe la véſicule, on eſſuie la féroſité, on roule entre les doigts de la charpie, on en fait un petit tampon ſerré de la groſſeur d'un pois, que l'on imbibe d'un cauſtique liquide, tel que le beurre d'antimoine, ou l'eſprit de ſel concentré; on l'applique dans le centre de la véſicule, & on le maintient en l'entourant de charpie ſeche, en le recouvrant d'un emplâtre adhéſif, & d'un bandage convenable : par ce procédé, l'art fait en peu de temps, ce que la nature, jouiſſant même de toute ſon énergie, n'auroit pu faire que lentement & d'une maniere incertaine; on prévient tous les accidents qu'auroit néceſſairement entraînés le développement de la maladie : enfin, on fait paſſer, preſque ſur-le-champ, la Puſtule à l'état inflammatoire.

Lorſque l'on juge que le cauſtique a produit ſon effet, ce qui arrive dans l'eſpace de quatre, cinq ou ſix heures, ſuivant la force du remede, on leve l'appareil, & on trouve une eſcarre ſeche, dure, de la largeur d'un denier, & qui doit comprendre toute l'épaiſſeur de la peau. On panſe avec un plumaceau couvert d'un digeſtif légérement animé. Le lendemain, il faut renouveller le panſement, & obſerver attentivement l'état de la partie. S'il n'y a point de dureté, point d'aréole véſiculaire; ſi le malade n'éprouve qu'une douleur légere, ſans chaleur âcre, ſans tiraillement, on a la certitude que le cauſtique a compris toute l'étendue du mal, & qu'il ſuffit pour arrêter ſes progrès: dès-lors on ſe bornera à des panſements ſimples avec le digeſtif indiqué; on les continuera ainſi juſqu'à la chûte de l'eſcarre, qui ſe fait ordinairement du cinquieme au huitieme jour: alors, pour

hâter la cicatrifation, on panfera plus rarement, & feulement avec de la charpie, foit feche, foit trempée dans une légere folution d'alun, ou dans de l'eau de chaux, ou quelqu'autre eau vulnéraire fpiritueufe, fuivant l'état des chairs. Tel eft le cas le plus fimple & le plus heureux.

SECOND CAS. Si, après l'application du cauftique, on voyoit fe former, autour de l'efcarre, une tumeur dure & compacte, s'il s'élevoit une aérole véficulaire, s'il furvenoit un gonflement confidérable, il faudroit revenir à une feconde application du cauftique; mais pour la rendre efficace, & comprendre cette fois-ci toute l'étendue du mal, il ne faut pas fe borner à une application fuperficielle; ce feroit retomber dans l'inconvénient auquel on cherche à remédier. Ici, les fcarifications deviennent néceffaires, & elles doivent être faites avec les attentions indiquées au para-

graphe précédent : ainſi, dans le cas ſuppoſé, on plonge dans le centre de l'eſcarre, la pointe d'un biſtouri ou d'une lancette, on le partage en pluſieurs portions, on étend même la ſection un peu au-delà, dans les chairs mourantes, mais en évitant avec ſoin d'intéreſſer les chairs vives; on emporte avec la pointe des ciſeaux, quelques petites portions de l'eſcarre; on abſorbe, avec un morceau de charpie, les ſucs ſtagnants dont le tiſſu de la partie eſt abreuvé; enfin, on porte dans le fond de la plaie & dans tout ſon contour, un pinceau chargé d'un cauſtique, on y place quelques petits bourdonnets imbibés du même cauſtique, & ſur le tout on applique de la charpie ſeche, des compreſſes, & un bandage convenable. Après quelques heures, on leve l'appareil, on panſe avec un plumaceau couvert d'onguent de ſtirax ou d'un digeſtif animé, on continue ainſi les jours ſuivants; ſeulement

pour entretenir l'action vitale dans la plaie, on la lave avec le collire de Lanfranc, ou avec une légere solution de sel marin, animée d'un peu d'eau-de-vie : on peut aussi employer une décoction résolutive, pour tremper les compresses dont on environne la partie. On renouvelle ces pansements toutes les douze heures, jusqu'à ce que l'on apperçoive une ligne de démarcation entre le mort & le vif. Enfin, s'il est nécessaire, on favorise l'effet du traitement local, par l'usage des remedes internes.

TROISIEME CAS. Le traitement, tel que nous venons de l'exposer, doit être employé au second & au commencement du troisieme période de la maladie : mais si l'on n'est appellé qu'à la fin du troisieme période, ce qui arrive quelquefois, il faut alors quelques attentions particulieres. L'indication premiere ne change pas, la tumeur est toujours l'objet essentiel, on doit toujours l'attaquer

par les ſcarifications & les cauſtiques, comme nous l'avons dit; mais à cette époque, il exiſte un engorgement, une tenſion conſidérable de la partie; & quoiqu'elle ſoit un effet, un ſymptome de la cauſe premiere, il ne faut cependant pas la négliger. Les émollients aqueux & onctueux feroient ici très-nuiſibles; car en relâchant tout-à-coup des fibres qui étoient auparavant fortement tendues, ils en procureroient l'atonie, ce qui diſpoſeroit davantage à l'état gangréneux, ou au moins rendroit la ſuppuration plus tardive & plus ſéreuſe; mais il faut employer des réſolutifs légérement aromatiques, & toujours aiguiſés de quelque ſubſtance ſaline & ſpiritueuſe: ainſi on emploiera avec ſuccès les décoctions de fleurs de ſureau, d'hypericum, de ſcordium, auxquelles on ajoutera quelque ſel neutre & un peu d'eau-de-vie. Le camphre & ſes préparations ſont ſur-tout très-convenables.

Afin que l'on puiſſe mieux ſaiſir la méthode du traitement que nous recommandons ici, choiſiſſons un cas particulier; ſuppoſons une Puſtule maligne à l'avant-bras, parvenue au troiſieme période, c'eſt-à-dire, lorſque la mortification a pénétré le tiſſu cellulaire, qu'il y a un engorgement conſidérable à la partie, que les accidents intérieurs commencent à ſe déclarer; l'eſcarre gangréneuſe, qui forme le centre de la tumeur, eſt auſſi dure, auſſi compacte, auſſi imperméable que du cuir; tous les remedes qu'on appliqueroit ſur cette partie, reſteroient ſans action, ſeroient ſans énergie: il faut donc diviſer, ſéparer cette eſcarre gangréneuſe, afin que les topiques puiſſent porter leur impreſſion ſur le fond du mal, ſur des parties encore ſenſibles, y réveiller le mouvement vital qui les fait réſiſter à l'action ſeptique du virus qui tend à ſe progager. Si la tumeur eſt petite, ce qui eſt le plus

ordinaire, on ſe contente de l'inciſer en quatre, en plongeant, dans toute ſon épaiſſeur, la pointe d'un biſtouri. L'inciſion eſt ſuffiſante, ſi on a diviſé tout le noyau infecté, qui eſt dur & compact comme du cuir : mais ſi la tumeur eſt plus large & plus profonde, il faut multiplier les inciſions; on doit même détacher toutes les portions de l'eſcarre qui pourroient nuire pour l'application du cauſtique, & empêcher ſon action ſur le fond & le contour de la tumeur. Cette opération ſe fait avec la pointe du biſtouri, ou des ciſeaux : mais, nous ne pouvons trop le répéter, pour être bien faites, pour être efficaces, ces opérations doivent comprendre toute la portion de la tumeur qui eſt dure comme un cuir, mais s'étendre peu au-delà; par ce procédé elles ne ſont ni douloureuſes, ni ſanglantes; ce qui eſt bien différent de ces extirpations que quelques Chirurgiens pratiquent hardiment juſques

dans le vif. Après ces opérations préparatoires, on abſorbe, avec un linge fin ou un tampon de charpie, les ſucs ichoreux & ſanguinolents, dont le tiſſu de la partie eſt rempli, puis on y porte le cauſtique de la maniere que nous l'avons déjà dit.

Juſqu'ici le traitement local ne préſente rien de particulier : mais à la levée du premier appareil, qui ſe fait quatre ou cinq heures après l'application du cauſtique, on commence à employer les remedes propres à l'engorgement & à la tenſion de la partie, après avoir placé ſur l'eſcarre un plumaceau légérement chargé du digeſtif animé ; par deſſus on applique un linge fin, ſur lequel on a étendu le liniment camphré ; enfin, on enveloppe le membre avec des compreſſes trempées dans de la décoction réſolutive antiſeptique, & on les maintient par un bandage convenable.

Ces panſements doivent ſe renouveller

toutes les huit ou douze heures, juſqu'à la chûte de l'eſcarre; parvenu à ce point, le mal local n'eſt plus qu'un ulcere ſimple, qui doit être panſé rarement, & ſeulement avec de la charpie ſeche, ou légérement imbibée de quelqu'eau vulnéraire. Si, malgré ces ſoins, les chairs devenoient molles, blafardes, ſaignantes, la ſuppuration ſéreuſe ou trop abondante; c'eſt l'effet de quelqu'erreur dans le régime, ou de quelqu'acrimonie particuliere, qu'il faut combattre par une diette convenable & l'uſage des remedes internes.

QUATRIEME CAS. La Puſtule maligne, parvenue au quatrieme période, ne doit plus être conſidérée comme une ſimple maladie locale; elle ſe préſente alors ſous une autre face, elle exige de nouveaux ſoins & des ſecours différents: elle peut auſſi, comme nous l'avons fait obſerver, être compliquée avec différents vices. Ainſi, dans les ſujets caco-

chymes, ſcorbutiques, la gangrene fait rapidement des progrès, ſe renouvelle facilement, s'arrête avec peine; quelquefois même, dans le progrès du mal, la mortification change de caractere; la tumeur eſſentielle qui forme la Puſtule maligne, eſt une eſcarre ſeche & compacte; mais les environs tombent dans une gangrene humide, & tendent à une diſſolution putride. Dans tous ces cas, le traitement local ſeul feroit inſuffiſant: les forces ſont opprimées, il faut les relever, il faut prévenir l'infection gangréneuſe, & arrêter ſes progrès : les antiſeptiques, employés tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, ſont alors très-efficaces, quelquefois même ils ont ſuffi ſeuls; on ne doit pas cependant ſe borner entiérement à leur uſage. Ici, comme dans tous les cas de la Puſtule maligne, les ſcarifications ſont néceſſaires; mais elles doivent être faites avec beaucoup de ménagement; car ſi elles étoient trop

profondes, on auroit une hémorrhagie abondante, ou un ſuintement ſanguinolent, qui épuiſeroit peu à peu le malade, & empêcheroit l'action des remedes topiques. Dans ce quatrieme période, les eſcarotiques ſont bien moins efficaces que dans les périodes précédents. L'application du beurre d'antimoine eſt ſurtout peu convenable ; les ſucs ichoreux qui ſuintent continuellement, le décompoſent, le réduiſent en poudre blanche, & lui ôtent ſon énergie. Pour éviter cet inconvénient, il vaut mieux ſe ſervir de quelqu'autre cauſtique ſimple, qui perde difficilement ſes propriétés. La pierre infernale, dont l'uſage eſt ſi fréquent pour le panſement des ulceres, pour être employée avec ſuccès dans ce cas. Après les ſcarifications préliminaires, on porte ce cauſtique ſolide ſur tous les points de la ſurface, on l'appuie principalement dans les endroits qui viennent d'être ſcarifiés, dans les en-

droits les plus profondément affectés. L'esprit de sel, que l'on emploie si utilement dans les affections gangréneuses & scorbutiques de la bouche, est aussi fort convenable : concentré, il agit plus promptement que la pierre infernale, il est plus énergique, & paroît plus efficace : on en touche, avec un pinceau, toute la surface de l'escarre ; on applique ensuite sur la partie, une espece de cataplasme fait avec la poudre de quinquina & un peu d'eau-de-vie camphrée ; on le recouvre d'un linge fin enduit du liniment camphré, & de compresses trempées dans la décoction antiseptique spiritueuse. Toutes les six heures on renouvelle le petit cataplasme de quinquina, & on le continue jusqu'à ce que l'on voie les chairs s'animer, & annoncer la séparation de l'escarre : alors, pour hâter la séparation, on pansera, avec un plumaceau chargé du digestif animé, ou trempé dans le collire de

Lanfranc.

Lanfranc. Cependant ſi l'eſcarre eſt molle & putride, il vaut mieux continuer l'application du quinquina, mais ſupprimer l'eau-de-vie camphrée, & ſe borner à des lotions faites avec la décoction antiſeptique : pendant ce temps, on doit ſoutenir, favoriſer l'effet du traitement local, par l'uſage des remedes internes & d'un régime approprié. Mais ſi malgré ces ſoins, la gangrene faiſoit de nouveaux progrès, ou ſi, après quelque temps, elle ſe renouvelloit, il faut néceſſairement revenir aux ſcarifications, toucher encore les chairs mourantes avec l'eſprit de ſel, & inſiſter ſur l'uſage interne des antiſeptiques : enfin, on continue ces différents moyens juſqu'à ce qu'on ait ſurmonté tous les obſtacles, juſqu'à ce que le gonflement ſoit paſſé & l'eſcarre détachée ; alors on ſe borne à des panſements ſimples, comme dans les cas précédents.

§. IX.

Attentions particulieres dans les panſements.

Nous avons indiqué, dans les paragraphes précédents, les précautions à obſerver dans les ſcarifications & l'uſage des cauſtiques; mais les panſements exigent quelques attentions particulieres.

1°. Comme la Puſtule maligne eſt toujours accompagnée d'un gonflement plus ou moins conſidérable, & exige, dans les premiers temps, des panſements fréquents, on ne doit jamais employer que des appareils légers, un bandage ſimple, peu ſerré, facile à renouveller, ſans gêner, ſans déplacer le malade, ſans lui cauſer de douleurs : ainſi on n'emploiera jamais le bandage circulaire, même lors de l'application premiere du cauſtique; ſeulement il faut, dans ces cas, pour empêcher le déplacement de l'appareil, le faire ſoutenir par la main

d'une perſonne. On aura ſoin auſſi de faire les plumaceaux minces, de choiſir des compreſſes douces, légeres, peu épaiſſes; car tout ce qui feroit poids ou compreſſion ſur la partie, augmenteroit la difficulté de la circulation, & la tendance à la mortification. C'eſt d'après ces vues que les Praticiens ſages emploient rarement les cataplaſmes âcres & antiſeptiques, & qu'ils préferent l'uſage des décoctions, des liniments & des digeſtifs, rendus plus ou moins ſtimulants.

Pour les extrêmités, on emploiera un bandage à pluſieurs chefs, ou un large morceau de toile fendue à ſes extrêmités, de maniere à former ſix ou huit chefs. Pour la tête, la *fronde* ſeule ſuffit; & ſi la ſaiſon eſt froide, on entretiendra la chaleur de la partie, on préviendra le refroidiſſement des compreſſes, en humectant de temps en temps l'appareil avec la décoction tiede, en recouvrant la partie d'une ſerviette douce & chaude.

2°. Lorſque l'eſcarre commence à ſe détacher, il ne faut pas en hâter la chûte en tiraillant les lambeaux détachés; on exciteroit, par la rupture des petits vaiſſeaux, une hémorrhagie, qui, quoique légere, exige cependant quelquefois une compreſſion; d'ailleurs, l'irritation déterminée par cette manœuvre indiſcrette, dérange l'ordre naturel de la ſuppuration, & peut exciter dans la partie une inflammation; ce qui a au moins l'inconvénient de retarder la guériſon : cependant ſi l'eſcarre étoit peu compacte & putride, ou ſi elle formoit pluſieurs cellules, dans leſquelles le pus ſéjournât, il faudroit d'une main ſoulever légérement les portions déjà détachées, & de l'autre main les couper avec la pointe des ciſeaux, ayant ſoin ſur-tout d'éviter les tiraillements douloureux; mais ſi les portions de l'eſcarre tombent en diſſolution putride, ſi le pus eſt clair & fétide, il faut à chaque panſement emporter,

autant que l'on pourra, les portions mobiles & flottantes, abſorber le pus avec des tampons mollets de charpie, laver la plaie avec une décoction de quinquina, la ſaupoudrer de quinquina : dans ce cas, il faut auſſi veiller ſoigneuſement au régime, & inſiſter ſur l'uſage interne des antiſeptiques convenables au tempérament.

3°. Plus le gonflement ſymptomatique a été conſidérable, plus auſſi on obſerve en général que la ſuppuration eſt longue, ſéreuſe, les chairs mollaſſes, diſpoſées à former des fongus, des excreſcences; ainſi, dans le temps de la ſuppuration, & lorſque l'eſcarre eſt tombée, on doit éviter avec ſoin tous les onguents gras & relâchants. On évitera également les digeſtifs ſtimulants : on ſe bornera à panſer ſimplement avec de la charpie ſeche; & lorſque la cicatrice commencera, on panſera rarement, & en trempant la charpie dans quelqu'eau vulnéraire.

§. X.

Remedes internes. Régime.

Si le traitement local de la Puſtule maligne a été entrepris de bonne heure, avant le développement des accidents intérieurs, ſi le ſujet affecté eſt d'ailleurs ſain, vigoureux & fort, rarement on aura beſoin des remedes internes; un régime ſimple, une diete légere, quelques boiſſons acidulées ſuffiſent ordinairement: mais ſi le traitement local eſt inefficace, s'il n'a été commencé qu'au troiſieme période de la maladie, lorſque l'engorgement ſymptomatique eſt conſidérable, & les accidents intérieurs graves & urgents, ou ſi le ſujet eſt cacochyme, ſcorbutique, &c. le régime le plus ſévere, & les remedes internes les plus efficaces, ſont abſolument néceſſaires; tous doivent tendre à ſoutenir, relever les forces opprimées, rétablir l'équilibre dans

l'irritabilité & la circulation languiſſante, borner la gangrene, remédier à la diſſolution putride. L'obſervation a prouvé que le quinquina rempliſſoit fort bien toutes ces indications ; c'eſt un tonique amer, un antiſeptique puiſſant : mais pour en retirer tout l'avantage que l'on ſe propoſe, il faut le donner à grandes doſes, augmenter ſon efficacité par l'addition des antiſpaſmodiques, ou des acides, ſuivant les circonſtances.

Si le pouls eſt petit, ſerré, tremblant, accompagné de ſoubreſauts ; ſi la tenſion de la partie eſt rénitente, compacte, on donnera de préférence le quinquina en bol ou en opiate, & on y aſſociera le camphre : ſi au contraire l'engorgement eſt étendu, mais ſouple, pâteux & ſéreux, l'eſcarre humide, peu compacte, le pouls lâche, il faut aſſocier le quinquina aux acides, & dans ce cas, on préférera les décoctions, les infuſions, que l'on rendra acidules par l'addition

de l'eſprit de vitriol. Il ne faut pas quitter trop promptement l'uſage de ces différents moyens ; car plus d'une fois on a vu, ſur-tout dans les ſujets ſcorbutiques, la gangrene ſe renouveller après leur ceſſation : mais lorſque l'eſcarre eſt tombée, lorſque l'engorgement ſera diſſipé, pour entretenir le bon état de la ſuppuration, prévenir la réſorbtion du pus, la laxité des chairs, il faut encore continuer le quinquina ; mais alors on peut le donner ſans mêlange & à moindre doſe. Pendant ce temps, le régime doit être ſévere : on ne permettra au malade que des bouillons faits au gruau de ris, d'orge, les décoctions de pain, rarement des bouillons à la viande, ſouvent des boiſſons acidulées, quelquefois un peu de vin vieux trempé de moitié d'eau, ou de la bierre récente coupée avec de l'eau : enfin, on obſervera toutes les attentions qui conviennent dans les maladies putrides & malignes.

Souvent la ſaburre des premieres voies accompagne & complique les accidents de la Puſtule maligne : on le reconnoîtra aiſément par l'état de la langue, qui eſt blanche, chargée d'un limon épais, mais molle & humide; par des maux de cœur & un crachotement ſéreux & continuel; par l'état des urines, qui dépoſent un ſédiment plus ou moins ochracé : enfin, par l'état de la perſonne avant l'invaſion de la Puſtule maligne; dans ce cas, il ne faut pas héſiter à donner un vomitif. Le tartre ſtibié doit être préféré à tout autre émétique : il agit promptement & ſûrement; il relève les forces vitales, & l'eſtomac étant débarraſſé, les remedes antiſeptiques que l'on emploie par la ſuite, agiſſent avec plus d'efficacité : mais ſi la langue étoit ſeche & aride, rouge ou couverte d'une croûte noire & écailleuſe, les urines crues, l'émétique ſeroit très-nuiſible; les anxiétés, les maux de cœur qu'éprouve le malade, dépendent

alors de l'effet de l'irritation, & on doit paſſer ſur-le-champ à l'uſage des antiſeptiques & des boiſſons acidulées.

Quelques Praticiens ont recommandé indiſtinctement, pour le traitement de la Puſtule maligne, l'alkali volatil : nous avons été les premiers à en faire uſage, & nous l'avons employé avec ſuccès ; mais nous ſommes bien éloignés de croire qu'il convienne dans tous les temps & dans tous les cas. Employé avec circonſpection, c'eſt un ſtimulant actif qui ranime l'action vitale, augmente la chaleur, détermine principalement les humeurs vers la peau ; mais il ſeroit inefficace pour borner les progrès de la gangrene, remédier à la diſſolution putride : il ſeroit ſur-tout très-nuiſible aux ſcorbutiques, aux malades épuiſés par une hémorrhagie, tourmentés par une chaleur interne ; à ceux dont la langue eſt ſeche & aride, les urines rouges & briquetées. Au contraire, dans les pre-

miers temps de la maladie, chez les vieillards, les ſujets phlegmatiques dont la fibre eſt lâche, ſurchargée de ſéroſités; chez ceux dont le pouls eſt mol & grand, la langue humide, l'alkali volatil ſera employé avec ſuccès; mais il faut le donner à petites doſes, dans une légere infuſion de véronique, de ſcabieuſe ou de ſureau : il faut auſſi en ceſſer l'uſage, ſi on apperçoit qu'il cauſe de la chaleur à la gorge, des picotements à la peau, dès que l'eſcarre eſt bornée : enfin, il faut y ſubſtituer le quinquina, ſi la gangrene fait des progrès, s'il s'établit une ſuppuration ſéreuſe & fétide. Telles ſont les raiſons qui doivent diriger le Praticien dans le choix & l'adminiſtration des remedes internes.

§. XI.

Différentes méthodes employées pour le traitement de la Puſtule maligne.

Nous avons indiqué pour le traite-

ment de la Puſtule maligne, la méthode curative qui nous a paru la plus ſimple, la plus convenable dans tous les cas, & qui nous a conſtamment réuſſi; mais nous en convenons volontiers; elle n'eſt pas la ſeule qu'on puiſſe employer avec ſuccès : on peut parvenir au même but, remplir les mêmes indications par des procédés qui paroiſſent différents. Ainſi, nous avons cru devoir rapporter ici la méthode employée par quelques Praticiens; nous parlerons même des méthodes empiriques, & nous ferons connoître le dégré de confiance que chacune mérite.

1°. Le feu peut être ſubſtitué avec avantage aux cauſtiques. Ce moyen actif, employé peut-être trop ſouvent par nos anciens, dans le traitement des maladies, eſt certainement trop négligé de nos jours. Appliqué avec prudence & circonſpection, il eſt de la plus grande efficacité dans une infinité de cas. Nous nous en ſervons avec le plus grand ſuc-

cès, ſur-tout après l'extirpation des tumeurs cancéreuſes & ſquirrheuſes, environnées d'un tiſſu cellulaire, mol & imprégné du virus acrimonieux : par ce moyen nous aſſurons la guériſon, nous prévenons la naiſſance des fongus, & la régénération de ces ſortes de tumeurs. Feu M. *Carré*, Praticien ſage de cette ville, & inſtruit par une longue expérience, n'employoit d'autre traitement pour la Puſtule maligne, que l'application d'un fer rougi, & très-rarement ſes malades éprouvoient quelqu'accident. Ce procédé mérite beaucoup de confiance ; & on ne peut ſe diſſimuler qu'un cautere actuel ne rempliſſe fort bien toutes les indications qu'on ſe propoſe dans cette maladie : en effet, tandis qu'il forme une eſcarre dure, compacte, il réveille l'irritabilité & la vie dans les chairs voiſines, ſans porter dans les liqueurs un principe d'acrimonie, il agit promptement ; & dirigé par une main

habile, il pénetre ſûrement dans toute l'étendue, dans toute la profondeur de la tumeur qu'il faut détruire. Enfin, nous ne craignons pas de le dire, il eſt beaucoup moins douleureux qu'on ſe l'imagine, parce que les chairs vives ſont garanties de ſa premiere impreſſion, par l'eſcarre gangréneuſe dont elles ſont couvertes : mais pour en retirer tous les avantages qu'on doit en attendre, il faut s'en ſervir avec méthode; il faut, avant ſon application, diviſer l'eſcarre avec la pointe d'un biſtouri, en ouvrir le centre, en ſéparer même les plus groſſes portions; ainſi, on fraie la route au cautere actuel, & ſon application eſt moins longue. Après cette opération préliminaire, & qui n'eſt point douloureuſe, puiſqu'elle doit être bornée au centre de la gangrene, on applique un cautere actuel un peu moins large que l'eſcarre, & d'un rouge vif; on en réitere l'application, juſqu'à ce qu'il ait pénétré toute l'épaiſ-

ſeur des chairs mortes, & ſe faſſe ſentir dans les chairs ſaines. Enfin, après l'application du cautere, on panſe avec le liniment camphré & les digeſtifs indiqués, ce qui n'exclut pas l'uſage des remedes internes quand ils ſont indiqués. Avec ces attentions, on peut eſpérer les plus grands ſuccès de l'application du feu, & elle nous paroît ſur-tout convenable dans les cas où les accidents ſont graves & urgents, dans ces cas de complication où l'eſcarre eſt molle, peu compacte, tendant à la diſſolution putride, dans les cas où la gangrene fait des progrès rapides, & ſe renouvelle facilement.

2°. Quelques Praticiens, après les ſcarifications, preſque toujours néceſſaires pour frayer une iſſue aux remedes, ſe bornent à l'uſage des irritants plus ou moins forts. Les uns ſe ſervent de digeſtifs animés par l'addition de la pierre à cautere, ou de la pierre infernale en poudre; les autres emploient ſeulement

l'onguent ægyptiac, ou un digeſtif fortement chargé de verdet. Ces méthodes peuvent ſuffire dans les cas où l'eſcarre eſt mince, large, peu profonde, & où la nature conſerve encore la plus grande partie de ſon énergie : mais lorſque le virus ſeptique fait des progrès, lorſque les chairs ſont dans un état de ſtupeur & d'atonie conſidérable, & l'irritabilité preſque éteinte dans la partie, les irritants ſeuls ſeroient inſuffiſants ; il faut des moyens plus actifs : il eſt donc plus ſage & plus sûr, dans tous les temps, d'appliquer d'abord un cauſtique, pour mortifier ſur-le-champ toute la partie imprégnée du virus acrimonieux; & alors, pour ſoutenir, ranimer, entretenir l'action vitale dans la partie, on emploie avec ſuccès tous les topiques ſtimulants.

3°. Nous connoiſſons quelques Chirurgiens qui, après les ſcarifications, ſe bornent à couvrir l'eſcarre de poudre d'alun, ou de vitriol bleu. M. *Montagni*

conſeille de panſer ſimplement avec des plumaceaux épais, trempés dans de l'eau de chaux; mais ces moyens ſont toujours lents & infideles.

4°. Le précipité rouge, l'eau mercurielle employée par d'autres Praticiens, ſont des moyens plus actifs ; mais on doit être fort réſervé ſur l'uſage des cauſtiques mercuriels : quelquefois ils ne bornent pas leur action à la partie ſur laquelle ils ſont appliqués, mais portent dans le ſang un principe de diſſolution ; & nous avons vu pluſieurs fois, dans les hôpitaux, des ſcorbutiques, des ſujets cacochymes, éprouver une ſalivation, pour avoir touché une ſeule fois des caries avec l'eau mercurielle, ou après l'application du précipité rouge ſur des ulceres fongueux.

5°. La thériaque eſt regardée par pluſieurs perſonnes, comme un antidote merveilleux dans ces cas : ils en couvrent la tumeur, ils en font prendre délayée

dans du vin : mais en convenant que l'application de la thériaque ne peut pas nuire comme tous les onguents gras & relâchants, nous devons faire remarquer combien peu ce moyen eſt efficace pour arrêter les progrès du mal : nous devons ajouter que ſon uſage intérieur, continué un certain temps, ou à grande doſe, n'eſt pas ſans inconvénient, ſurtout pour les perſonnes foibles, délicates, & ſujettes aux hémorrhagies.

6°. Les cataplaſmes de berle & d'hellébore, de renoncule, de moutarde, de creſſon, qui font le ſecret des Empiriques, font des irritants plus ou moins âcres, des maturatifs plus ou moins puiſſants : mais bornés à la ſurface de la peau, ils ne peuvent pénétrer l'épaiſſeur de la tumeur ; ils agiſſent plutôt comme rubéfiants ou véſicatoires. Inutiles dans le plus grand nombre des cas, inſuffiſants pour arrêter les progrès du mal, ils ont encore l'inconvénient d'accabler la partie par leur poids.

7°. Nous avons vu un Praticien ſe borner, dans les premiers temps de la Puſtule maligne, à l'application de compreſſes de fort vinaigre, qu'il faiſoit renouveller toutes les heures, y ſubſtituer, le ſecond jour, l'eſprit de vin camphré & chargé de ſel ammoniac; pendant ce temps, il mettoit les malades à l'uſage du quinquina; & quand l'eſcarre étoit compacte & ne faiſoit plus de progrès, il panſoit avec un mêlange de quinquina & de miel roſat. Cette méthode a, au moins, l'inconvénient des précédentes; elle ne peut être efficace que par l'uſage intérieur du quinquina; & quoique la Puſtule maligne ſoit toujours l'effet d'une cauſe externe & fixée ſur la partie, nous craindrions encore que le vinaigre agît comme répercuſſif, étendît le virus ſeptique, & portât l'infection dans le ſang.

8°. Quelques Praticiens ſe contentent de faire quelques ſcarifications aſſez pro-

fondes pour pénétrer jufqu'aux chairs vives; ils recouvrent enfuite la partie de poudre de quinquina, imbibée d'eau-de-vie camphrée; ils en mouillent les compreffes, les renouvellent fouvent, & prefcrivent en même temps l'ufage intérieur du quinquina à grandes dofes. Nous connoiffons plufieurs exemples de l'efficacité de cette méthode ; mais elle ne convient que dans le quatrieme période de la maladie, lorfque l'efcarre gangréneufe tend à la diffolution putride.

9°. Feu M. *Montfils* rapporte que, dans la Franche-Comté, quelques Empiriques traitent les Puftules malignes en faifant une ligature ferrée au deffus de la tumeur, & en frottant légérement & long-temps la tumeur & toute la partie engorgée, avec un mêlange de crême & de favon, qu'ils rendent mouffeux par une longue agitation; ils couvrent enfuite la tumeur avec une ou plufieurs

feuilles de *coq* ou de chou, imbibées du mêlange de ſavon : enfin, ils réiterent ces panſements juſqu'à ce que l'eſcarre ſoit détachée. Cette méthode empirique peut avoir les ſuites les plus fâcheuſes. La ligature augmente toujours l'engorgement, la tendance à la mortification ; les frictions de ſavon, de quelque maniere qu'on les enviſage, ſont au moins inutiles ; & ſi quelquefois cette méthode a réuſſi, comme l'aſſure M. *Montfils*, ou du moins n'a pas été funeſte, il faut en conclure que la nature a ſouvent aſſez de force pour réſiſter à l'impreſſion du mal, & à la contrariété des moyens curatifs dont on l'accable trop ſouvent.

§. XII.

Abus dans le traitement de la Puſtule maligne.

1°. *Abus des extirpations.* Quelques Chirurgiens ſont dans l'uſage d'extirper

indiſtinctement la Puſtule maligne. Ils ne ſe bornent pas à inciſer le centre de la tumeur, à ſéparer les portions mortifiées; mais ils étendent leur inciſion dans les parties vives. Ces opérations ſont non-ſeulement très-fatigantes pour les malades, mais elles ne conviennent dans aucun temps, & peuvent, dans certains cas, avoir les ſuites les plus fâcheuſes.

Dans les premiers inſtants de la maladie, lorſque l'humeur ſeptique eſt encore fixée à la ſurface de la peau, & n'a pas pénétré ſon tiſſu; lorſque les parties voiſines n'éprouvent encore ni engorgement, ni tenſion, nous pourrions concevoir que l'extirpation de l'endroit affecté, arrêteroit ſur-le-champ la propagation du mal. Quelques Chirurgiens-Extirpateurs aſſurent avoir ainſi prévenu le développement de la gangrene & des accidents intérieurs; ce qui ſeroit, s'il en étoit beſoin, une preuve

nouvelle & incontestable, que toujours la Pustule maligne dépend d'une cause externe & locale : mais outre que l'on est très-rarement appellé dans les premiers instants de la maladie, outre que l'on est toujours incertain d'exciser toute la surface imprégnée de la mâtiere contagieuse, il est plus simple, il est plus sûr, il est moins douloureux de se borner à l'application superficielle d'un caustique, comme nous l'avons recommandé.

Si dans ce premier cas l'extirpation est désavantageuse, elle est entiérement nuisible & pernicieuse au second & au troisieme période de la maladie : outre la douleur qui accompagne nécessairement ces sortes d'opérations, & qui est rendue plus vive encore par l'engorgement & la tension, les fibres qui paroissent saines, sont déjà imprégnées du virus septique, l'hémorrhagie débilite leur ton, & bientôt on voit la gangrene s'étendre, se propager d'une maniere

étonnante ; & plus on renouvelle ces ſortes d'extirpations, plus le mal fait de progrès, & les accidents intérieurs s'aggravent ; auſſi ne pouvons-nous trop recommander aux Chirurgiens d'éviter ces pratiques cruelles, de ſe borner à l'uſage des remedes propres à fixer, concentrer dans la partie le ſtimulus délétere, à prévenir la diſſolution putride, enfin, d'obſerver la marche de la nature, & d'attendre tout de ſes efforts, qui ne feront jamais infructueux, ſi on ſait les favoriſer.

2°. *Abus des émollients & des relâchants.* La Puſtule maligne eſt toujours accompagnée, au troiſieme période, d'un engorgement & d'une tenſion conſidérable. Séduits par cette apparence, quelques Chirurgiens ont conſeillé l'uſage des décoctions relâchantes, des cataplaſmes émollients. Nous pourrions rapporter pluſieurs exemples fâcheux de cette pratique inconſidérée : mais ſi l'on fait

fait attention que, dans ce cas, la tenſion eſt l'effet d'un excès de l'irritabilité qui diſpoſe la fibre à la ſtupeur & à l'atonie, que l'inflammation vraie eſt l'inſtrument curatif de la nature, on concevra aiſément combien les relâchans ſont nuiſibles & pernicieux; en effet, ils ne peuvent que favoriſer l'engorgement, hâter les progrès de la gangrene, amollir l'eſcarre, la diſpoſer à la diſſolution putride, rendre la ſuppuration plus tardive, plus ſéreuſe; enfin, diſpoſer les chairs aux excreſcences, aux fongus.

3°. *Abus de la ſaignée.* Nous conviendrons volontiers que la ſaignée, placée à propos, eſt, dans le traitement de beaucoup de maladies, un ſecours fort prompt, fort efficace; mais en même temps nous devons nous élever contre l'abus que l'on en fait journellement, ſur-tout dans les campagnes. Trop ſouvent le préjugé, une routine aveugle,

ou l'habitude, font employer ce moyen dans des cas où il eſt au moins inutile; telle eſt principalement la Puſtule maligne : en effet, dans quelque temps que l'on pratique la ſaignée, que peut-on en eſpérer ? Au premier & au ſecond périodes elle eſt inutile, parce que cette évacuation ne peut ni diminuer la quantité du virus ſeptique fixé ſur la peau, ni en émouſſer l'acrimonie, ni empêcher le progrès du mal, ni prévenir la mortification; enfin, parce que la tumeur n'eſt pas ſuſceptible de réſolution. Au troiſieme période, elle eſt nuiſible, parce qu'en affoibliſſant l'action vitale, en rendant le ſang plus ſéreux, elle éloigne, elle retarde l'état inflammatoire, qui, ſeul, peut décider une terminaiſon favorable, elle prépare une ſuppuration lente, ſéreuſe, & diſpoſe davantage à la diſſolution putride. Outre ces raiſons, l'expérience a prouvé que dans les femmes en couche, chez les perſonnes qui éprouvent quel-

qu'évacuation ſanguine, la Puſtule maligne étoit toujours plus grave, & quelquefois funeſte.

4°. *Abus des purgatifs.* Les purgatifs ne conviennent jamais dans les premiers temps de la maladie; on doit craindre que leur uſage excite une diarrhée colliquative, qui épuiſeroit ſans ſoulager: l'émétique eſt bien plus utile. Quoique le foyer ne ſoit pas dans les premieres voies, on débarraſſe ces parties, par le vomiſſement, de tout ce qui s'y trouve de ſuperflu; on les remet en liberté & en état de s'acquitter de leurs fonctions pendant le cours de la maladie: il eſt ſur-tout néceſſaire s'il exiſte quelque ſigne de ſaburre, ſi, dès les premiers inſtants, le malade eſt dans un état d'affaiſſement, parce qu'il augmente le reſſort des ſolides, la contraction des vaiſſeaux, & on ne doit pas craindre d'y revenir, s'il étoit encore indiqué; on peut enſuite, avec la plus grande ſé-

curité, paſſer à l'uſage du quinquina; & ce n'eſt que ſur la fin de la ſuppuration, qu'on peut placer un purgatif, encore faut-il qu'il ſoit indiqué par l'état pâteux de la langue, & le dégoût que le malade éprouveroit pour les aliments.

§. XIII.

Récapitulation des préceptes les plus importants pour la connoiſſance & le traitement de la Puſtule maligne.

I.

La Puſtule maligne eſt une tumeur qui, comme le charbon, eſt toujours caractériſée par la gangrene, mais qui en differe eſſentiellement par ſa cauſe & ſa marche conſtante.

2.

La cauſe de la Puſtule maligne eſt toujours externe & locale : c'eſt un principe délétere & putride provenant des

animaux attaqués de fievres malignes & charbonneuſes : auſſi l'obſervation a démontré que la Puſtule maligne ne ſurvient jamais qu'aux parties découvertes, & que les Pâtres, les Bouchers, & généralement tous ceux qui ſoignent le bétail, en manient les dépouilles, y ſont fort ſujets.

3.

Le ſiege de la Puſtule maligne eſt la peau & le tiſſu cellulaire; mais ces parties ne ſont affectées que ſucceſſivement. Le principe qui doit former la maladie, agit d'abord ſur le corps muqueux, il attaque enſuite la ſubſtance de la peau, & pénetre enfin dans le tiſſu cellulaire.

4.

Ce développement ſucceſſif du poiſon ſeptique, eſt marqué par des ſymptômes particuliers, qui forment la marche de la Puſtule maligne, & la diſtinguent de toute autre affection.

5.

La Puſtule maligne eſt annoncée par une démangeaiſon vive, ſouvent répétée dans un ſeul point de la peau, & il y paroît une petite véſicule, qui ſe remplit de ſéroſité : bientôt après il ſe forme, dans l'épaiſſeur de la peau, un tubercule dur, applati, inſenſible; il s'éleve, autour de ce point central, une aréole en forme de cercle, d'une couleur plus ou moins rouge, & parſemée de petites phlictaines : enfin, lorſque le mal parvient au tiſſu cellulaire, le tubercule central forme un noyau compact & gangréné; il ſurvient une tenſion & un engorgement qui ont un caractere particulier.

6.

Lorſque la Puſtule maligne eſt parvenue au tiſſu cellulaire, il ſurvient différents accidents qui forment une maladie

interne, plus ou moins grave. Ainſi, on peut diſtinguer dans le cours de la Puſtule maligne, quatre périodes différents.

7.

Les accidents qui accompagnent la Puſtule maligne dans ſon développement, ſont plus ou moins graves, & plus ou moins prompts, ſuivant le tempérament, la diſpoſition du ſujet, l'âcreté du poiſon ſeptique, la nature de la partie affectée, & l'uſage des moyens curatifs : l'âge, le ſexe & la ſaiſon établiſſent auſſi quelques différences.

8.

La Puſtule maligne ne ſe termine jamais que par la ſéparation d'une eſcarre; & cette ſéparation ne peut s'opérer que par un état d'inflammation dans la partie qui excite la ſuppuration. La nature ſe ſuffit quelquefois, mais ſouvent ſes efforts ſeroient inefficaces.

9.

La Puſtule maligne ne doit pas néceſſairement parcourir ſes quatre périodes. Un traitement méthodique, employé de bonne heure, prévient les accidents intérieurs, les arrête s'ils ſont développés, & rend la terminaiſon plus prompte & plus aſſurée.

10.

Ce traitement conſiſte à concentrer dans l'eſcarre le poiſon ſeptique, à exciter l'action vitale dans les parties circonvoiſines, à y déterminer une inflammation vraie qui borne la gangrene, ſépare l'eſcarre; c'eſt ce que l'on obtient par l'uſage combiné des inciſions & des cauſtiques.

11.

Les inciſions ouvrent une voie aux remedes cauſtiques, & ceux-ci concentrent dans l'eſcarre le poiſon ſeptique,

en même temps qu'ils excitent, qu'ils déterminent l'inflammation & la suppuration.

12.

L'extirpation faite dans les parties vives, eſt une méthode cruelle & dangereuſe; il en eſt de même des inciſions profondes.

13.

Les cauſtiques ſi efficaces dans les premiers périodes, conviennent peu dans le dernier, lorſque la Puſtule maligne eſt accompagnée de pourriture; il faut alors inſiſter ſur l'uſage des topiques capables de ranimer les chairs, de remédier à la diſſolution putride, de donner plus de conſiſtance à l'eſcarre : le quinquina, uni au camphre, remplit ces indications.

14.

Les remedes internes ne ſont jamais indifférents; ils ſont abſolument néceſ-

ſaires dans le quatrieme période de la maladie : ils doivent être choiſis dans la claſſe des toniques, des antiſeptiques. Les topiques relâchants, de même que les ſaignées, les purgatifs, & tous les autres moyens qui tendent à affoiblir l'action organique, ſont toujours nuiſibles : ils diſpoſent les parties à l'état gangréneux, rendent la ſuppuration plus laborieuſe, & la guériſon plus difficile.



FORMULES

Des Remedes indiqués pour le traitement de la Pustule maligne.

1°. REMEDES EXTERNES.

Les remedes externes que nous avons recommandés pour le traitement de la Pustule maligne, sont des digestifs, des décoctions, des liniments ; tous doivent être des stimulants plus ou moins actifs, capables de durcir l'escarre, de prévenir la dissolution putride, de ranimer & d'entretenir l'action vitale dans les chairs voisines : pour remplir ces indications, ils ne doivent contenir ni huile, ni graisse, ni résines tenaces ; tels sont l'onguent ægyptiac des anciens, & le digestif dont nous donnons ici la formule.

Onguent ægyptiac.

Prenez Miel, ... 15 onces.
Verdet en poudre fine, 5 onces.
Fort vinaigre, ... 6 onces.

On met ces trois ſubſtances dans une baſſine de cuivre ; on les fait bouillir ſur un feu modéré, en remuant ſans diſcontinuer, juſqu'à ce que le mêlange ceſſe de ſe gonfler, & acquiert une couleur rouge : on le conſerve dans un endroit ſec.

Cet onguent durcit l'eſcarre, ranime les chairs voiſines : on s'en ſert pour couvrir les plumaceaux ; on en délaie une once dans quatre ou cinq onces d'une décoction antiſeptique, & on en lave l'ulcere.

Digeſtif ſtimulant.

Prenez Miel blanc, ou encore mieux, miel roſat, ... 1 once.
Un jaune d'œuf.
Verdet en poudre très-fine, 2 gros.
Myrrhe en poudre, . . . 1 gros.

On mêle le tout exactement, en broyant, dans un mortier de cuivre. Cet onguent, facile à préparer, a toutes les propriétés du précédent, & on s'en sert de la même maniere : veut-on le rendre plus actif, on augmente la dose du verdet; on y ajoute, suivant les circonstances, tantôt deux gros d'esprit de vin, tantôt deux gros d'huile essentielle de térébenthine; ce qui convient sur-tout lorsque l'escarre est spongieuse, & tend à la dissolution putride : on peut même, dans ce cas, appliquer sur l'escarre un plumaceau mince imbibé d'huile de térébenthine.

L'escarre commence-t-elle à se détacher? les chairs sont-elles rouges, sensibles? on diminue l'activité de cet onguent digestif, par l'addition du miel ou d'un jaune d'œuf.

Quelques Praticiens sont dans l'usage de mêler, dans leurs onguents digestifs, l'aloès en poudre, ou la teinture spiri-

tueuſe d'aloès. Mais cette addition nous a paru avoir des inconvénients : plus d'une fois nous avons vu, dans quelques ſujets ſenſibles, l'uſage continué de ces digeſtifs aloétiques, ſur des chairs vives, cauſer ou entretenir des diarrhées qui s'arrêtoient en ſupprimant l'onguent. C'eſt un fait trop important, pour que nous échappions l'occaſion d'avertir les Praticiens de veiller ſoigneuſement à la compoſition des onguents qu'ils emploient. Les topiques actifs ne ſont jamais indifférents, ſur-tout lorſqu'ils ſont portés ſur des ulceres d'une certaine étendue, & qu'ils y reſtent appliqués un certain temps : ainſi, dès que l'eſcarre eſt détachée, il faut quitter tous ces onguents, & ſe borner aux panſements les plus ſimples : cependant, ſi les chairs étoient pâles, mollaſſes, on peut tremper quelquefois les plumaceaux dans le collire de Lanfranc, ou ſe ſervir d'un déterſif ſimple, qui ne contienne aucune ſubſtance aloé-

tique, ou des parties métalliques nuiſibles: Tel que le ſuivant.

Onguent déterſif.

Prenez Miel roſat, ou, à ſon défaut, miel
blanc, ... 3 onces.
Jaunes d'œufs frais, . . 3 onces.
Du bon vin rouge, . . 8 onces.

Mêlez le tout dans une terrine verniſſée, & faites bouillir, en remuant ſouvent, juſqu'à l'évaporation du vin, & que le mêlange ait acquis une couleur brune. En le retirant du feu, ajoutez-y:
Vitriol verd en poudre, . . demi-gros.
Myrrhe, ... demi-gros.
Et mêlez exactement.

Collire de Lanfranc.

Prenez Vin blanc, ... 18 onces.
Orpin préparé, ... 2 gros.
Verd-de-gris, ... 1 gros.
Myrrhe & aloès, de
chacun, ... 48 grains.

On triture les poudres dans un mortier, & on y ajoute peu à peu le vin blanc; c'eſt une lotion ſtimulante, que l'on peut employer, avec ſuccès, pour le panſement des ulceres; mais il ne faut pas en faire un uſage continuel, par les raiſons que nous avons déjà indiquées.

Les fomentations, propres à diſſiper l'engorgement ſymptomatique qui accompagne la Puſtule maligne, peuvent être faites avec toutes les plantes réſolutives: elles ſe trouvent en grand nombre dans la Bourgogne; celles qui nous paroiſſent les plus convenables, ſont les ſommités de mille-feuille, les fleurs de ſureau, de mille-pertuis, de camomille, les tiges de ſcordium, de menthe: on en fait bouillir quelques pincées dans une livre d'eau; on y ajoute enſuite un quart d'eau-de-vie camphrée, & une once de ſel marin ordinaire, ou de tartre-vitriolé, car l'on ne doit pas ſe ſervir, dans ce cas, du ſel ammoniac, de tartre. Ce ſont

des réſolutifs puiſſants, il eſt vrai; mais ils auroient, dans ce cas, l'inconvénient d'exciter le bourſouflement des chairs, & une ſuppuration muqueuſe & abondante.

Les fomentations antiſeptiques ſe font avec une once de quinquina, que l'on fait bouillir dans une livre d'eau; on y ajoute enſuite quatre onces d'eau-de-vie campbrée, & une demi-once de ſel marin.

L'uſage extérieur du camphre eſt très-avantageux pour remédier à l'engorgement & à la tenſion qui accompagne la Puſtule maligne. Voici la préparation qui, dans ce cas, nous paroît la plus efficace & la plus commode.

Liniment camphré.

Prenez Camphre, ... 1 once.
Deux jaunes d'œufs.

Diſſolvez le camphre avec les jaunes

d'œufs, en broyant enſemble dans un mortier; ajoutez-y enſuite :

Miel blanc, ... 2 onces.

Et mêlez exactement.

2°. REMEDES INTERNES.

Les remedes internes que nous avons conſeillés, ſont le tartre ſtibié ; & la maniere de le donner eſt trop généralement connue, pour nous y arrêter. L'uſage du quinquina mérite quelques détails.

Quand il faut l'allier au camphre, on le donne en bol, de la maniere ſuivante.

Prenez Quinquina en poudre fine, 1 once.
Camphre, ... 1 gros.

Délayez le camphre avez un jaune d'œuf; ajoutez-y peu à peu le quinquina, & aſſez de ſirop de limons pour faire une opiate, que l'on partagera en huit doſes. On en fera prendre une au malade toutes les trois heures.

Quand le quinquina doit être allié aux acides, il vaut mieux le donner en décoction, de la maniere ſuivante.

Prenez Quinquina concaſſé, . . 1 once.

Faites bouillir dans une livre & demie d'eau réduite à une; paſſez, ajoutez-y deux onces de ſucre, ou de ſirop limons, & aſſez d'eſprit de vitriol pour avoir une acidité légere. On ne peut pas déterminer la quantité néceſſaire de l'eſprit de vitriol, parce que la force n'eſt pas toujours la même : mais celui qui prépare le remede, le doit ajouter goutte par goutte; & quand il eſt légérement acide, la doſe eſt ſuffiſante. Au reſte, il vaut mieux en mettre une quantité trop petite que trop grande.

On fait prendre au malade un verre de cette décoction, de trois en trois heures, & même plus ſouvent, ſi les accidents étoient graves, & la diſſolution putride très-conſidérable.

FIN.